

Louis Mullem

# **Contes d'Amérique**

**BeQ**

Louis Mullem

# Contes d'Amérique

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *À tous les vents*

Volume 1088 : version 1.0

# **Contes d'Amérique**

Édition de référence :  
Paris, Alphonse Lemerre, Éditeur, 1890.

À

Alphonse Daudet

*En toute affection pour l'homme,*

*En toute admiration pour l'écrivain.*

L. M.

*L'imagination ne pouvant que retrouver ou prévoir, les historiettes suivantes devraient être, selon le désir de l'auteur, considérées comme des chimères susceptibles de devenir réelles ou de l'avoir été.*

# **Une nouvelle école**

– Étrange idée ! Nous convoquer ainsi, ce soir même !... au risque de nous faire expulser comme des bambins par le père Wallholm !

– Il est vrai, Gibb, le vieux gentleman est peu endurant pour les visites en dehors du dimanche.

– Et ce sera comme j’ai dit, Fogg : il s’agit tout bonnement de nous servir quelque nouvelle avalanche de prose de M. Wallholm fils.

– Oui, Andrew produit beaucoup !...

– C’est une rage ! Passe encore de fabriquer, comme nous, quelques poésies, entre les heures de bureau. Mais entasser poème sur prose, roman sur comédie ! Il deviendra fou !

– Bah ! subissons encore cette petite corvée et nous aurons, en revanche, le plaisir d’entrevoir M<sup>lles</sup> Kate et Lizzie... L’une d’elles, je crois, ne déplaît pas à celui de nous qui ne lui préfère pas sa sœur ?

Cette insinuation subtile ramena chacun à ses préoccupations personnelles, et les deux

interlocuteurs continuèrent en silence de gravir la montée.

L'automne agrémentait la soirée d'un petit froid vif, et de fines nuées dansaient dans l'azur, sur la note gaie du clair de lune.

Tout rappelle l'Allemagne, du reste, dans cette région du Kansas où l'émigration rhénane prédomine et impose ses mœurs. La nature elle-même paraît se prêter à ce pastiche ; elle se joue notamment à l'entour de la petite ville de Humboldt, comme à une seconde édition du grand-duché de Bade, et le faubourg grim pant où nous avons amené le lecteur imite avec ses maisons en bois sculpté et ses sombres touffes de sapins les plus pittoresques échappées de la Forêt Noire.

Gibb et Fogg, qui avaient parlé tout à l'heure, trahissaient aussi le type tudesque blond, à large face rougeaude. Ils s'étaient exprimés avec une gravité bien digne de citoyens de dix-huit ans, destinés au commerce, ouverts pourtant à la littérature et livrés de cœur aux mystiques rêveries d'un premier amour. Ils étaient sanglés

dans des redingotes noires très courtes, ils avaient des casquettes à visières vernies, ils quittaient à l'instant le tiède cabaret du *Grand Frédéric* où l'on paie en thalers et ils s'avançaient battant le chemin de leurs bottes sonores.

– Merci d'être venus à l'heure, dit tout à coup quelqu'un dans la nuit...

Andrew Wallholm, aux aguets près de la maison paternelle, avait fait quelques pas au-devant de ses camarades.

– Silence, et suivez-moi comme des ombres, ajouta-t-il gaiement, mais à voix basse.

Gibb et Fogg entrèrent après Andrew, en assourdissant autant que possible les craquements de leurs cothurnes, et franchirent le vestibule, non sans risquer, devant la porte vitrée de la chambre basse, le coup d'œil convenu sur miss Kate et miss Lizzie, qui brodaient et rêvassaient à la clarté de la lampe. Dans le fond de la pièce, près de la cheminée flamboyante, se tenaient la grosse dame Wallholm, tricotant, et la sèche personne de M. Wallholm, perdu sous son bonnet fourré, absorbé dans la fumée de sa pipe et fixant d'un

air de mépris ses lunettes sur le vide. M. Wallholm avait une réputation de misanthropie hargneuse, portée par les mauvaises langues sur le compte d'anciennes prétendues frasques de M<sup>me</sup> Wallholm...

Gibb et Fogg tremblèrent d'avoir osé regarder.

Inaperçus par bonheur, ils montèrent à tâtons l'escalier et entrèrent avec Andrew dans sa chambre d'étude à l'arrière de la maison.

Une lampe encapuchonnée d'un abat-jour illuminait une table surchargée de papiers en désordre. Andrew, décidément, s'accordait la fantaisie de donner une soirée littéraire.

Dans la pénombre on distinguait, installé déjà, M. Johann Schelm, l'associé de M. Wallholm ; le nostalgique, l'ironique et assez papelard M. Johann, natif de Darmstadt, en Germanie, dont les mélancolies d'antan passaient, encore selon les médisants, pour avoir exercé sur les tendances intimes de M<sup>me</sup> Wallholm une attraction décisive...

Gibb et Fogg, malgré leur jeunesse, étaient à

peu près instruits de ces cancans locaux...

Après un échange général de poignées de mains, Andrew invita les nouveaux venus à s'asseoir et prit place lui-même devant le tas de manuscrits.

Il tournait le dos à la fenêtre, argentée de reflets lunaires, et faisait face à ses invités dans la lueur verte de l'abat-jour qui s'étalait sur une partie de son visage et se coupait sataniquement à son profil yankee, taillé dur comme un éclat de granit.

Andrew n'était plus d'allure joyeuse, comme à l'arrivée de ses amis ; il affectait, au contraire, une attitude abattue et sombre ; la scène devenait morne et glacée, comme une conférence au début.

On attendait, muets et intrigués, depuis quelques minutes, lorsque Andrew daigna prendre la parole sur le ton d'un homme aux prises avec les idées les plus noires.

– Je me propose, messieurs, vous l'avez deviné, de soumettre, cette fois encore, quelques

pages à votre appréciation. Pardonnez à mon trouble, à ma fièvre pendant cette lecture. Les ressorts les plus douloureux de mon être sont mis en jeu dans ce que vous allez entendre, mon avenir d'homme et d'artiste dépendra du jugement que vous en porterez.

Après ce préambule, passablement obscur, Andrew s'empara d'un feuillet, mais à peine le consultait-il, ayant adopté le parti d'arrêter ses yeux gris sur l'auditoire avec une bizarre ténacité.

– « Il y a quelques heures, la forêt était triste, commença-t-il, la brume pleurait sur la verdure noire des pins. Tout près d'ici, pourtant, deux jeunes gens cheminaient au hasard, le fusil sur l'épaule, comme pour une promenade. Ils étaient frères, presque du même âge, mais on ne l'eût pas soupçonné, tant ils différaient de traits et de conformation.

« Ils marchaient taciturnes, l'un obsédé de pensées difficiles à exprimer, l'autre assombri par le pressentiment d'un entretien orageux.

« Ils approchaient du grand étang, dont l'eau dormante, miroitant à la pâleur du ciel, déroulait

ses plaques d'argent mat entre les roseaux.

« Tout à coup, l'aîné s'arrêta, droit campé, l'arme au pied, l'œil en flamme.

« – Frère, que penses-tu des tiens, interrogea-t-il brusquement.

« L'autre hésita, mesurant, stupéfait, la portée d'une pareille question.

« – Je vous aime tous, dit-il, mon père, ma mère, mes sœurs et toi-même...

« L'aîné, sans fléchir, le verbe rude et amer, répondit :

« – Tu nous aimes ! Tu as tort ! Cet amour, on ne saurait te le rendre.

« – Voilà de dures paroles, frère ; que veux-tu dire ? demanda le plus jeune, déjà des larmes dans la voix.

« L'aîné se taisait, cherchant à frapper juste.

« – Ai-je commis quelque faute, t'aurais-je blessé par mégarde ? insista l'enfant.

« – Non ! dit l'aîné, dont l'accent passait de la raillerie à la colère grandissante. Non ! mais

regarde-moi bien en face, tu vas me comprendre. Ne suis-je pas, en réalité, comme mon père, type maigre et rugueux, un descendant direct de la vieille souche américaine ? Oui, n'est-ce pas ? Je porte au front la pâleur jaune du dollar, j'ai le masque rigide de l'éternel chercheur d'or ; toi, tu contemples avec de grands yeux bleus la vie comme dans un rêve, tu es blanc et rose et blond comme une vierge de ballade... »

MM. Fogg et Gibb devinrent, à ces mots, très perplexes et se désignèrent, à la dérobée, deux photographies encadrées sur la cheminée, dans le joint du miroir. Il semblait clair et d'après ces portraits qu'Andrew dépeignait sa propre image et celle de son frère Harris Wallholm, qu'on était d'ailleurs surpris de ne pas voir présent à cette fête intime. Le récit pénétrait donc dans une situation bien délicate... M. Johann Schelm, cependant, demeurait calme et apparemment très distrait dans son fauteuil, tandis qu'Andrew poursuivait sa narration avec une croissante furie de ton et de geste.

« – À quelles misères t'arrêtes-tu ? dit le plus

jeune tout interdit. Qu'importe la figure ? Notre âme est pareille.

« L'aîné haussa les épaules en un mouvement de rage mal maîtrisée.

« – Notre âme est pareille ! Chimère qu'un Américain ne saurait concevoir.

« – Ne sommes-nous donc pas de la même nation et du même sang !

« – Tu vas le savoir. Réponds ! Que penses-tu de cet étranger toujours présent dans notre maison ?

« – L'associé de notre père ? Oui, je sais qu'au fond du cœur, tu le hais.

« – Oh ! de toute ma haine, depuis l'extrême enfance, depuis une scène funeste... qui est l'histoire de ta vie. Le père, à cette époque, était un travailleur obstiné, sans cesse anxieux et rude, dont chacun avait peur. L'autre, l'émigré, parlait habituellement à ma mère dans un langage de douceur et de cajolerie sournoise qui soulevait mes répulsions d'instinct. Il y eut drame un jour : Ma mère voilait son front de ses mains, l'étranger

montrait une attitude louche, je tremblais et pleurais au bruit des menaces de mon père. Que s'était-il passé ? Je ne pouvais comprendre alors, mais tu naquis peu après, tu grandissais, je t'observais avec une persistance d'abord inconsciente, puis volontaire, et enfin la vérité se reconstruisit entière dans mon cerveau : La trahison revivait en toi ; elle éclatait dans ta ressemblance exacte, absolue, ridicule, avec cet homme d'autre race. Ton existence était une honte, un crime et une dérision ! Me comprends-tu maintenant ?

« Le plus jeune eut un cri déchirant, il étendit les bras comme s'il eût voulu se retenir sur le bord d'un abîme.

« Puis il se fit un silence tout frémissant entre ces deux frères qui n'osaient plus lever les yeux l'un vers l'autre... »

Andrew, conformément à son récit, fit une pause durant laquelle MM. Gibb et Fogg se sentirent plus cruellement embarrassés que jamais. On eût dit que sur la face somnolente de M. Johann Schelm se dessinait quelque chose

d'incompréhensible, comme un mélange de confusion, d'incrédulité et de défi. Andrew, de son côté, se possédait en une sorte de sang-froid de comédien tout en exhibant une émotion désordonnée. Mystifiait-on MM. Fogg et Gibb ? Et pourtant il s'agissait certainement de la famille Wallholm et de l'associé, M. Schelm, dans ce qui venait de se débiter. L'histoire des deux frères était une suite trop évidente des racontages circonvoisins. Andrew, sous prétexte de littérature, trahissait-il les secrets du foyer paternel ? Mais comment pouvait-il broder sur de telles avanies ? Comment savait-il ces mystères ; qui donc avait osé les lui dévoiler ? MM. Gibb et Fogg s'y perdaient.

Andrew avait, derechef, consulté le feuillet qu'agitait un tremblement de ses doigts.

« On entendait, poursuivit-il, le bruissement des roseaux sur l'étang et les lentes traînées du vent dans le feuillage mouillé.

« Il fallait en finir, cependant, et l'aîné reprit bientôt sa résolution première.

« – Faiblesse d'âme, soins de fortune ou

aveuglement, que sais-je ? mon père avait oublié. Mais sans relâche, moi, je me suis débattu contre ce secret qu'il m'était interdit de révéler, j'ai dû supporter cette tache à mon honneur héréditaire, dévorer l'humiliation, refouler des désirs affolés de vengeance. Le courage de me taire plus longtemps m'a manqué. À ton tour donc de subir cette destinée, de mesurer ce que pèse à la conscience le recel d'un nom volé par l'adultère, l'hypocrisie d'affections que repousse la voix du sang !...

« – Que faire ? interrompait le plus jeune, enfant par les pleurs, homme sous l'insulte...

« L'aîné s'approcha du malheureux à qui sa présence répugnait déjà et parla vite d'une voix sourde :

« – L'étang qui dort à nos pieds est profond, la forêt qui nous entoure s'ouvre sur le monde. Choisis. La nuit venue, tu verras à travers les branches une lumière approcher de ma fenêtre. Accomplis alors ta volonté, quelle qu'elle soit.

« Ayant dit, l'aîné remit le fusil sur l'épaule et partit sans regarder en arrière.

« Et maintenant l'heure grave est venue !... »

Sur ce dernier paragraphe, Andrew avait saisi la lampe d'une main et s'était levé tragique, en manière de poète emporté par son rêve, mimant l'action, vivant les personnages :

« L'aîné ne recule pas, – lisait-il ; – inflexible, il veut que justice soit faite, il va vers la fenêtre, la lumière fatale rayonne sur la forêt. Écoutez... »

Éclairé de profil, Andrew était d'une pâleur de mort ; sa voix s'élevait en éclats désespérés. Le cœur s'étranglait sous les redingotes de MM. Gibb et Fogg ; M. Johann Schelm, entraîné du récit ou terreur de la réalité, s'était enfin mis debout et un semblant de menace roulait dans son œil ahuri.

« Écoutez ! » redit Andrew.

Il y eut un instant d'attente, puis une lueur sillonna la cime des arbres et une détonation retentit dans le bois.

Andrew lança un coup d'œil final au manuscrit et s'agenouilla.

« Un coup de feu ! acheva-t-il ; le plus jeune

n'est plus ! L'aîné tombe les mains jointes :

« J'ai cru bien faire, sanglote-t-il, que Dieu me pardonne !... »

L'émotion et l'angoisse de l'auditoire devinrent indescriptibles. Que dire, que conclure ? On regardait avec effarement Andrew prosterné ; on entendit une horloge tintant dix heures, en même temps qu'une voix fougueusement acariâtre retentissait au bas de l'escalier :

– Ce vacarme finira-t-il ? criait le peu accommodant M. Wallholm père.

En dépit des navrantes impressions du moment, on ne songea plus qu'à fuir la méchante humeur du vieil ours.

– Partez, partez vite ! commandait Andrew, redressé comme par un ressort.

Les jeunes Gibb et Fogg dégringolèrent l'étage et purent à peine entrevoir une dernière fois les misses Kate et Lizzie, qui repliaient leurs broderies.

Arrivés sur la route, ils remarquèrent que M.

Johann Schelm les suivait à quelques pas. Il n'y avait donc plus de doute ! Andrew s'était montré véridique, une sanglante folie avait été commise !

Ils marchèrent quelque temps suffoqués, transis, n'osant desserrer les dents, l'imagination hantée déjà de l'apparition du suicidé flottant sur l'eau ; ils songeaient à se rendre au bord de l'étang, quand de l'obscurité se détacha une forme humaine venant en sens inverse et marquant le pas d'une chanson.

– Harris ! s'écrièrent Gibb et Fogg, ravis.

– Ah ! chers amis, vous voilà ! dit Harris Wallholm qui les avait aussi reconnus à la voix.

– Eh bien ! mes bons ! ai-je bien joué mon rôle ? la poudre a-t-elle parlé à propos ? Et que dites-vous du nouveau procédé littéraire de ce fou d'Andrew ?

– Le nouveau procédé ?...

– Oui ! le « naturalisme » dont on parle tant aujourd'hui ne lui suffit plus, il cherche, paraît-il, quelque chose au-delà.

– Et quoi donc ?...

– Je n'en sais rien ; on essaiera la définition un autre jour.

– Oui, oui, un autre jour, dit M. Johann Schelm, qui s'était approché et avait appuyé son bras sur l'épaule d'Harris Wallholm. – Rentrons, mon enfant, la soirée est froide, tu pourrais t'enrhumer.

## **L'union libre**

## I

Une fébrile impatience, une impatience véritablement épileptique et enragée, secouait la foule entassée depuis le lever du jour dans la Cent-Vingtième Rue du Quatorzième Quartier de San-Francisco.

L'agitation allait croissant ; la rumeur des milliers de voix de cette multitude avait l'accent d'un océan qui se fâche.

C'est qu'on attendait un événement extraordinaire et de nature, certes, à faire délirer toutes les imaginations.

Depuis plus d'un mois, la chose était quotidiennement annoncée, en caractères d'affiche, à la première page des journaux ; on en lisait le prospectus, farci de détails et d'illustrations, sur de vastes pancartes, promenées à dos d'homme par la ville ; on relisait cette réclame le soir, aux rideaux

d'entracte des théâtres ou sur d'immenses transparents illuminés par les entrepreneurs de publicité. Du salon au pavé, de l'alcôve à la belle étoile, on ne parlait plus que de cette affaire dont le dénouement allait enfin se produire.

Mais il n'était encore que dix heures du matin, et c'était à midi seulement qu'Ellen Kemp, l'héroïne de ce fait mémorable, devait faire son apparition.

Or : – « Ellen Kemp  
« Ellen Kemp  
« Ellen Kemp »

– ainsi lisait-on sur un gigantesque calicot qui couvrait toute la façade du Septième Hôtel de la Cent-Vingtième Rue – « Ellen Kemp avait été prise du désir de se marier ; mais, instruite des derniers travaux des statisticiens, elle n'ignorait pas qu'on rencontre à San-Francisco trente hommes environ pour une seule femme, et, par suite, elle craignait le trop grand embarras du choix. D'autre part, elle redoutait, vu son absence de fortune, d'être contrainte d'accepter une

proposition ou d'agréer des hommages indignes de son éducation, de sa jeunesse et de sa beauté.

« Le hasard pouvait seul trancher de pareilles difficultés. Ellen Kemp consentait à s'y confier, mais elle en corrigeait les chances trop aveugles par une ingénieuse combinaison qui lui assurerait, en même temps, un époux et une dot. Cette combinaison était bien simple : la jolie, la belle, la charmante miss Ellen Kemp avait résolu de mettre sa séduisante personne en loterie.

« Le prix du billet, lisait-on ensuite, est de un dollar ; le nombre des billets est de vingt mille. Le tirage de la tombola aura lieu le 18 juillet à midi précis. À ce jour et à ce moment, miss Ellen se montrera sur la « platform » devant la porte du Septième Hôtel, et s'y laissera voir à loisir pendant l'opération, confiée aux jeunes et innocentes mains de cinq pensionnaires du Troisième Orphelinat. Le gagnant, quel qu'il soit, possédera légitimement la jeune personne, s'il le veut et s'il le peut ; s'il refuse le mariage, miss Ellen Kemp gardera la dot et sa liberté. »

– Éducation ! beauté ! jeunesse ! et vingt mille

dollars ! Tels étaient les cris admiratifs que poussait sans fin l'épaisse masse d'hommes encaissés comme des harengs dans la Cent-Vingtième Rue dont ils emplissaient littéralement la chaussée, les trottoirs, les cafés, les « bars » de toute espèce. Car le public féminin, justifiant la statistique invoquée plus haut, était en infime minorité.

Cet attroupement de peuple et de populace exhalait une pénétrante odeur d'eau-de-vie et de tabac. Par-dessus les têtes, sur toute l'étendue de la couche vivante, voltigeait un léger nuage bleuâtre de fumée de cigares, à travers laquelle s'élevait, en spirales plus denses et plus grises, la vapeur de quelques pipes et brûle-gueules.

Mais le ciel était pur et bleu. Le soleil de juillet léchait de flamme chaque détail et l'on voyait, parmi quelques taches d'ombre, un perpétuel miroitement de lumières crues et criardes.

Il y avait quantité de rigides figures de Yankees, aux grands fronts cordés de veines, aux longs traits secs, à la peau bise, à la bouche

railleuse, cynique ou cruelle, faute de poil aux lèvres. On devinait nombre d'Irlandais à leur physionomie blafarde et alcoolisée, à leur inculte fouillis de cheveux couleur de houblon. Par-ci par-là pivotaient les crânes suants et frais rasés des Chinois silencieusement attentifs.

Ces têtes de tout genre et de tout âge tournoyaient sur une mouvante cohue de torses vêtus de drap noir ou gris, de toile blanche, jaune ou rousse, de cravates voyantes, de cols de chemise dilatés.

Il y avait du luxe, il y avait des guenilles, des mains gantées et des bras nus de travailleurs ; c'était de l'égalité cosmopolite fusionnant en un large flot qui remplissait la Cent-Vingtième Rue et formait un remous de curieux dans les rues voisines.

L'entreprise, on le voit, avait été bien conduite.

Grisés depuis si longtemps par les apologies de la presse, allumés d'espérances érotiques ou conjugales, tous les gentlemen présents, sauf de rares exceptions, avaient risqué un dollar ou

plusieurs sur cette chance, entremetteuse d'une Vénus.

Ils envisageaient, d'ailleurs, en bons Américains, ce cas étrange, sans marivaudage ni mysticisme ; ils exhibaient leurs « tickets » et comparaient les chiffres. On opérait des échanges et des reventes, on ouvrait des paris, on concluait d'immoraux compromis visant la dot plus que la femme ou divisant l'une et l'autre. Du milieu de la rue jusque dans l'intérieur des tavernes, on négociait comme à la Bourse, avec force hurlements ; on se disputait, on se poussait, on se bousculait ; quelques luttes à coups de poing violemment assénés commençaient de distance en distance à illustrer la fête.

Onze heures et demie sonnèrent à l'horloge de la Septième Chapelle.

Alors tout ce qui pouvait encore essayer de poser la moitié de l'orteil sur l'asphalte des trottoirs sortit des buvettes et cabarets. Des grappes vivantes grimpèrent aux réverbères et se collèrent en espaliers aux murailles. On regardait des balcons, des fenêtres, des lucarnes ; on fit

irruption sur les toits environnants, on étouffait, on se tordait, on grillait au soleil et on frémissait à l'unisson.

À midi moins un quart, une aigre et détonnante fanfare, masquée par le grand rideau de calicot, fit éclater une demi-douzaine de fois l'air national de *Yankee Doodle*.

Des hurras frénétiques saluèrent ce charivari.

Mais l'enthousiasme ne devait plus avoir de répit, car, décidément, l'exhibition commençait.

Les cinq bambins du Troisième Orphelinat vinrent, selon le programme, se ranger au pied de l'estrade, dans un petit espace qu'une corde isolait de la foule. Ils étaient suivis, ces comparses, d'un gentleman qui fonctionnait, selon toute apparence, en qualité de metteur en scène de la comédie et qui plaça sur le bord du théâtre cinq corbeilles d'osier dans chacune desquelles il introduisit dix cartons, après avoir montré distinctement et longuement à l'assistance que ces cartons étaient chiffrés en conscience depuis zéro jusqu'à neuf.

Le gentleman avait une figure impassible et des gestes d'une bouffonnerie rythmée qui trahissaient un clown de cirque momentanément en habit noir.

Il agita les corbeilles, puis les disposa symétriquement à la portée des cinq innocentes mains de l'Orphelinat.

Midi sonna, mais on eut à peine le temps de pousser le ah ! traditionnel.

L'air de *Yankee Doodle* retentit encore ; une déchirure sillonna le milieu du grand rideau de calicot et miss Ellen Kemp vint se planter à l'avant de l'estrade.

Oui, elle était jeune ; oui, elle était belle, et le bruit s'en répandit aussitôt parmi le populaire, qui pullulait jusqu'aux dernières limites du Dix-Septième Quartier.

Pour la masse qui admire ou condamne sans phrases, une épithète vaut une description.

– Elle est charmante, elle est gracieuse, disait chacun ; elle est élégante, fraîche, gentille, jolie, sympathique, oh ! sympathique ! originale,

séduisante, élancée, solide, blonde, rose, rieuse, exquise, adorable, éblouissante, enivrante, proclamait-on au loin. Et les yeux même de ceux qui ne voyaient rien s'emplissaient d'extase.

Aux fenêtres, quelques « reporters » griffonnaient des esquisses moins sommaires pour les journaux du soir :

« Ellen Kemp, crayonnaient-ils, est une belle blonde, aux yeux bleus, à la taille légèrement au-dessus de la moyenne ; elle a la poitrine amplement développée et les manches de barège laissent deviner des bras vigoureux. Son air, toutefois, n'a rien d'une virago, d'une héroïne de roman, d'une exaltée, d'une sectaire, ni d'une extravagante. Sa robe de toile rayée de bleu, de gris et de rose, en demi-teinte sur fond blanc, son coquet chapeau de crêpe noir piqué d'une pivoine, son col cassé ferme et bien blanc, ses gants de soie paille, sa petite valise en chagrin noir à fermeture d'acier, son parasol brun pendu par une chaînette à la ceinture, constituent la toilette de voyage d'une personne convenable de la classe aisée.

« Ellen Kemp regarde le public avec calme et sans affectation de forfanterie ; elle n'est ni agitée ni étonnée ; il semble qu'elle pense faire la chose la plus naturelle du monde et accomplir un des actes ordinaires de la vie. Son attitude, en attendant que le hasard dispose de son existence, est celle, à peu près, d'une demoiselle bien élevée, en présence des « aldermen », au moment de contracter un mariage de raison. »

L'ébauche était presque ressemblante. Ellen Kemp, à coup sûr, agissait sans ostentation, bien que son aventure dût enrichir le catalogue des abracadabrances nationales. Elle était sereine et souriante, mais froide et attentive, comme lorsqu'on va conclure une affaire.

L'assistance mâle, suffocante et haletante, était loin de se montrer aussi placide. La beauté de miss Ellen donnait un intérêt poignant à la partie engagée. Le désir, l'amour subit, la jalousie commençaient à surexciter les cervelles des spectateurs provisoirement rivaux, et se traduisaient en injures brutales, en provocations grossières échangées dans tous les idiomes

connus. On se traitait de chien d'Irlandais, d'Anglais stupide, de crétin du Valais, de lazzarone, de rôdeur de barrière, de carliste, d'alphonsiste, de fenian, de communard, de socialiste et de nihiliste, pendant que les Yankees, exaspérés de cette concurrence transatlantique, criaient : « En Europe ! en Europe ! maudite crapule ! »

La fanfare, par bonheur, fit trêve.

Il y eut un palpitant silence pendant lequel le précédent gentleman ordonna aux candides délégués de l'Orphelinat de mettre une main dans chaque panier, de saisir une carte unique et d'attendre le signal.

Mais il était écrit qu'il y aurait combat :

Quelques hommes pesèrent contre la corde de clôture et se penchèrent pour surveiller l'extraction. Les cinquième et sixième rangs redoutèrent une fraude, et le soupçon, s'enflammant comme une traînée de poudre, alla faire explosion aux deux bouts de la rue, d'où rejaillirent vers le centre de calomnieuses insinuations.

Il n'en fallait pas plus pour déterminer une rixe, car les longues provocations des héros d'Homère ne sont pas de mode chez le peuple nouveau-monde, plus avare de son temps que de sa vie.

Déjà des boxeurs se tamponnaient le mufle, des pointes de souliers sifflaient contre des mâchoires, de larges semelles se plaquaient sur des ventres, ou frappaient des tibias à revers ; on se prenait à la gorge, on s'éborgnait, on se crachait à la figure ce qu'on s'était mordu, quelques poitrines se cambraient autour de coups de pied reçus dans le dos ; plusieurs lames de couteaux-poignards scintillaient au soleil comme des lueurs électriques ; des revolvers, machines à moudre la mort, égrenaient leurs notes rêches et crépitantes.

Un Chinois, profitant de la bagarre, s'était glissé jusqu'à la corde, et son œil, lourd de volupté, caressait l'appétissante fille de race blanche ; mais la rage de quelques batailleurs se tourna contre ce rebut de l'Orient ; le malheureux, happé à la nuque, renversé, terrassé,

plongea sous la plèbe, et, de coups de botte en coups de botte, émergea plus loin dans un vide formé à l'entour de deux pugilistes qui, plus acharnés que le reste des guerriers, se pochaient et s'incisaient avec de grands cris de massacre.

Toujours calme, et ne se crispant dans aucune arrogante impassibilité d'apparat, miss Ellen suivait cette scène avec un assez vif intérêt. L'incident, d'ailleurs, avait un caractère de grandeur et d'étrange beauté :

L'inexorable et démoralisant célibat de la cité industrielle enfiévrerait ces troupes d'hommes assoiffés d'amour, et, devant cette femme que le hasard promettait également à tous et qui se tenait là, superbement désirable, triomphalement provocante, symbole vivant des joies de la possession, ces malheureux, ces déshérités, ces travailleurs, étaient prêts à s'entre-déchirer comme des bandes de fauves, affolés dans le désert par l'âcre arôme d'une seule femelle.

Oui, ce simple fait divers de la journée d'un peuple avait une fière tournure épique, digne d'une page d'histoire.

La mêlée allait devenir écœurante. On entendait des râles brefs et sinistres, quelques têtes blêmes se rejetaient en arrière comme pour se détacher de gorges serrées en des mains tenaillantes ; l'air s'empestait aux amères sueurs de la colère ; quelques chairs se gauffraient ; des taches de sang éclataient comme des fleurs purpurines enlevées à l'aquarelle, sur les faces livides.

Mais, tout à coup, le silence sans souffle encore une fois régna ; les plus féroces s'arrêtèrent pour regarder.

C'est que les petits de l'Orphelinat tenaient en l'air, à bras tendus, les cartons qu'ils venaient d'extraire des corbeilles, et tous les yeux, toutes les bouches, lurent et proclamèrent ce chiffre :

18745 !

qui transformait, pour miss Ellen Kemp, le hasard en destinée.

La musique, impitoyable mélange de pistons et de clarinettes, épaissi de grondements de tambours, se reprit à vacarmer des refrains en

vogue, et la curiosité des assistants se ralluma, car miss Ellen s'immobilisait sur les tréteaux, comme si elle eût attendu que le possesseur du numéro sorti des urnes vînt réclamer sa conquête.

Certes, cela promettait un retour d'amusement. Le gagnant serait peut-être vieux, laid, pauvre, monstrueux, ivre ou fou. N'importe ! Le mariage se ferait s'il l'exigeait ; on prendrait son parti ; la cérémonie nuptiale aurait lieu séance tenante ; il suffisait du concours d'un des clergymen sans doute présents. Oui ! on allait probablement un peu rire, en compensation de tant de dollars envolés !

Malheureusement les choses avaient été disposées d'autre façon.

Ellen Kemp disparut derrière un second rideau de calicot, que des mains invisibles déroulèrent du sommet de la baraque et sur lequel parurent ces mots en grosses lettres noires :

Ellen Kemp

Appartient à

JOSUAH BROG-HILL

JOSUAH BROG-HILL

JOSUAH BROG-HILL

D.-M.

*Quatre-Vingt-Onzième Rue,  
Soixantième Quartier.*

Docteur-médecin ! Tel était donc le mot de cette incommensurable mystification : un Esculape, aussi obscur que peu scrupuleux, avait imaginé, croyait-on, ce moyen d'escamoter une moisson de gloire et d'argent comptant.

La célébrité désormais certaine de Josuah Brog-Hill prit naissance au milieu d'une huée formidable dont le bruit s'épandit par toute la ville.

Il y eut un ouragan de rires, d'injures, de sifflets, de malédictions. Le théâtre en plein vent, renversé à la hâte par une équipe de charpentiers, sembla s'abîmer dans la tempête, et le Septième Hôtel reparut dans sa peu monumentale nudité.

La pièce était jouée, et la multitude, courant après le temps qu'elle venait de perdre, s'enfuit comme une trombe par toutes les issues.

Cinq minutes plus tard, la rue avait repris son aspect accoutumé ; les files de travailleurs, de négociants et d'hommes d'affaires s'écoulèrent paisibles et continues, ainsi que les eaux d'un fleuve au soleil.

## II

Et voilà comme les choses se passent, si vite effacées. L'agitation provoquée par cette passionnante aventure se dissipa dès que le dénouement fut divulgué.

Personne ne s'avisa d'attendre miss Ellen Kemp pour la suivre ou la voir un instant de près. On pensa qu'elle ne dépendait plus que de son nouveau mari ou, le cas échéant, de la justice.

Ellen Kemp demeura près d'une heure encore à l'hôtel, afin de régler ses comptes avec le drolatique régisseur de sa vente à l'encan ; puis elle sortit, mit le pied sur l'asphalte, et partit svelte et alerte, tout d'un trait, comme une colombe, avec un bruit d'ailes dans sa légère robe d'été.

Elle allait, sans effronterie, mais sans hésitation, tenant de ses mains finement gantées l'ombrelle et la valise. Elle avait la démarche

gaie d'une pensionnaire à peine entrée dans la vie libre et qui se sent encore enveloppée de sympathie dans toute l'atmosphère sociale.

Elle suivait les rues, les squares, les places, les quais ; sites numérotés à tous les angles et nullement honorés, comme dans les villes séculaires, de noms célèbres plus ou moins connus.

Grâce à ce système, cependant, miss Ellen n'avait qu'à prendre, aux carrefours, le chiffre le plus élevé pour atteindre, sans consulter personne, la rue lointaine de son propriétaire. Elle y arriva, méthodiquement, en deux petites heures ou, si vous le préférez, en une grande heure trois quarts.

Le numéro 125 de la Quatre-Vingt-Onzième Rue était d'aspect tranquille et honnête ; une propreté méticuleuse luisait sur les volets peints en vert, sur les vitres polies, derrière lesquelles se relevaient à demi des rideaux de mousseline, et jusque sur les feuilles des plantes grasses qui faisaient, avec leurs poteries de terre rouge vernissée, l'ornement intérieur des deux fenêtres

du rez-de-chaussée.

Chaque détail souriait d'un effet de lumière, et les rayons du soleil, tombant alors obliquement sur la porte, étaient vivement reflétés par une plaque de cuivre où des lettres noires, creusées dans le métal, annonçaient le logis de « Josuah Brog-Hill, D.-M. »

– C'est ici, se dit miss Ellen.

Et fort hésitante, elle parut se demander :

– Que diable viens-je faire dans cette maison et quel langage dois-je tenir ?

Mais un regard jeté sur la sacoche enflée des vingt mille dollars lui rendit la notion du devoir, et elle étendait la main vers le bouton de la sonnette quand la porte s'ouvrit d'elle-même.

Une respectable vieille dame, de noir vêtue, à tournure de gouvernante et de quakeresse, se montra dans l'encadrement.

– Le maître y est-il ? demanda miss Ellen.

La figure de la dame prit une expression très cordiale.

– Votre santé est bonne, j’espère, miss Ellen, dit-elle du ton le plus aimable. – Certainement le maître est à la maison, veuillez me suivre.

Et prenant les devants après avoir refermé la porte de la rue, elle conduisit la visiteuse vers un petit parloir situé à l’autre extrémité du corridor.

Ellen Kemp éprouva quelque surprise à s’entendre nommer par cette vénérable introductrice.

– Avais-je l’honneur d’être connue de vous, madame ? demanda-t-elle.

– Non, miss Ellen, mais en conjecturant d’après les circonstances..., j’avais deviné, ou plutôt supposé..., excusez-moi...

La dame semblait intimidée du regard étonné d’Ellen Kemp et parlait avec un embarras visible.

– Vous attendrez deux minutes au plus, dit-elle, et je reviendrai vous prendre.

Et elle sortit après avoir courtoisement invité miss Ellen à s’asseoir.

Demeurée seule, Ellen Kemp sentit qu’enfin son cœur battait un peu d’effroi, tant l’aspect de

toute chose, dans cette demeure, était à la fois coquet et imposant.

Le parloir, petite pièce carrée, montrait l'ameublement le plus simple, mais à travers la fenêtre ouverte on voyait une cour inondée de soleil et ornée d'une jolie fontaine de marbre à jet d'eau dont la poussière irisée rafraîchissait d'innombrables fleurs rares et resplendissantes s'étageant sur des gradins jusqu'aux murailles tapissées de lierre.

Un merle, dans une cage accrochée aux feuilles, se prit tout à coup à siffler une note amusante, comme pour souhaiter la bienvenue.

Sauf ce merle, tout se taisait dans la maison, et on percevait un silence d'assoupissement sous la lourde chaleur de l'été.

– Le docteur Josuah doit être un gentleman très comme il faut, pensa miss Ellen ; il aime, à coup sûr, le confortable et la sérénité. On doit vivre heureux sous ce toit ; les passions sont peu turbulentes ici. J'imagine que le docteur n'est plus de la première jeunesse...

Cette hypothèse en provoquait nombre d'autres ; mais la vieille dame était revenue dans le parloir, toujours souriante et sans plus de bruit qu'une nuée nageant sous un ciel clair.

– Venez, chère miss Ellen, le docteur vous attend.

Ellen Kemp, se roidissant contre un petit tremblement nerveux qui l'envahissait, se leva et marcha, tenant toujours à la main son ombrelle et le sac aux dollars.

La chambre du docteur était au premier étage, juste au-dessus du parloir qu'on venait de quitter.

Au milieu de l'escalier, Ellen Kemp se mit à trembler plus fort en pensant que le docteur pouvait bien aussi être un homme jeune et beau.

– N'est-ce pas là, se dit-elle, ce qui l'oblige à prendre une si vieille intendante ?

Une porte s'ouvrit.

– Miss Ellen Kemp ! annonça la respectable dame d'une voix avenante.

– Miss Ellen Kemp, entrez et asseyez-vous, dit une autre voix plus accueillante encore, et si

douce que, malgré sa frayeur et sa honte, maintenant, d'avoir fait un coup de tête ridicule, Ellen Kemp regarda tout d'abord la personne qui venait de parler.

C'était une femme jeune encore et qui, sans être belle, avait ce charme singulier que donne au visage une intelligence peu commune ; ses cheveux, d'un blond satiné, encadraient un beau front aux tempes bien pleines et retombaient, sans se boucler, comme une touffe de soie ; ses lèvres souriaient à demi ; ses yeux, d'un gris noir, étaient comme deux grandes lumières allumées par une rare chaleur de sentiment et de sensibilité. La toilette, d'un goût sévère, rappelait celle de la vieille camériste et se composait d'un col de toile blanche et d'une robe de drap noir, boutonnée depuis la gorge et descendant sans plis jusque sur les pieds, comme une soutane.

La vue de cette agréable créature causa, faut-il le dire, un certain désappointement à miss Ellen, qui eût préféré, sans doute, rencontrer le docteur seul chez lui et, surtout, le rencontrer célibataire, que d'avoir à s'expliquer avec sa femme.

Le dépôt de miss Ellen était d'autant plus excusable que la chambre où on la recevait révélait un hôte fort intéressant. Des rayons chargés de livres, des instruments de physique et de chimie, des plantes, des gravures, un piano et mille autres objets encore, proclamaient que le docteur était à la fois un savant, un artiste et un poète.

De plus, miss Ellen s'attendait à du persiflage et cette idée la délivra de tout reste d'intimidation.

– Je venais dans le but de parler au docteur Josuah Brog-Hill, dit-elle, non sans une certaine sécheresse.

– Le docteur Josuah Brog-Hill, c'est moi, répondit avec une grâce parfaite la dame en soutane.

– Vous ! s'écria miss Ellen stupéfaite, le regard fixe et la bouche béante.

– Oui, ma très chère, dit Josuah Brog-Hill ; le docteur n'est ni vieux, ni laid, ni jeune, ni beau, ni même docteur : il est une doctoresse, et le mari

que le hasard vous a procuré ce matin est une femme !...

Ellen Kemp revint aussitôt de sa surprise ; elle apprécia la facétie que venait de se permettre le destin et se livra sans contrainte à l'éclat de rire le plus franc, le plus épanoui, le plus sonore, le plus délicieusement féminin qu'on eût entendu, depuis longtemps, ou peut-être jamais, dans l'affairée et soucieuse métropole de San-Francisco.

### III

La doctoresse avait seulement souri, mais sans paraître froissée le moins du monde.

– J’aime beaucoup la gaieté, dit-elle, lorsque Ellen Kemp se fut calmée, et ce rire orné de belles petites dents blanches mérite tout l’honneur qu’il a d’annoncer ici la venue de votre jeune beauté.

Il y avait, à la fois, de l’ironie et de l’amabilité dans le débit de ce madrigal. Josuah prenait le ton d’un homme du monde disant des fadeurs ou d’une femme d’esprit narguant discrètement l’indulgence des filles d’Ève pour les banalités élogieuses.

Miss Ellen comprit que la doctoresse ne manquait pas de malice et parut saisir avec empressement l’occasion de se divertir.

– Pardonnez-moi de rire ainsi, dit-elle, mais c’est de mes appréhensions de tout à l’heure, au

moment de sonner à votre porte.

– Que redoutiez-vous donc ?

– En général, un maître, et, en particulier, les défauts, les vices ou les infirmités dont ce personnage risquait d’être pourvu.

– Ne rencontre-t-on pas quelquefois des hommes jeunes, riches, intéressants, séduisants ?

– Oh ! ceux-là ne sont jamais les premiers venus dans l’existence d’une femme, même quand c’est le hasard qui conduit les choses.

– Les premiers !...

La doctoresse eut un sourire imperceptible, nuancé de scepticisme.

– Aviez-vous donc, ajouta-t-elle après une pause, mis aussi à la loterie l’enjeu d’un cœur tout neuf et apportiez-vous à votre acquéreur inconnu le bonheur tout entier ?

– Je puis vous l’affirmer, quelque étrange que cela paraisse, répondit miss Ellen, aux prises avec un nouvel accès d’hilarité.

– Quoi ! vous êtes jeune, vous êtes belle, et on

ne vous a jamais recherchée ?

– Si j'en dois croire ce qui m'a été dit, j'ai eu un adorateur, à Baltimore, où je naquis et où j'ai vécu jusqu'à présent. Dans cette même ville, ce même adorateur a poussé, il y a quelques mois, certain soupir qui passe pour avoir été le dernier...

– Vous ne le regrettez pas ?

– Mortuairement, il était très bien. Le fil de ses jours avait été brisé par un vulgaire coup de boxe, par un de ces horions méthodiques, qui, dans la nomenclature des ressources du pugilat, doivent occuper un rang distingué, car son application sur le chef de mon amoureux fut, comme je viens de vous le mentionner, décisive. C'est chose triste, mais dont il lui resta, cependant, sur le visage un agréable sourire que le médecin de l'enquête judiciaire qualifia de « rictus ». Il aurait dû mourir plus tôt : j'eusse moins tardé à l'aimer.

– Mais d'où venait ce coup de poing tant funeste ?

– D'un rival. Je voulais, un peu malgré moi,

beaucoup malgré mes parents, honnêtes et sévères négociants, épouser le futur défunt, parce qu'il était comédien et pouvait réaliser mon souhait de courir le monde. Mais il était tragiquement jaloux de quiconque m'approchait et, surtout, d'un énorme et lourd Allemand, commis de mon père. Il chercha querelle à ce Germain, qui lui fit la réponse tudesque, et sans réplique terrestre, dont vous savez le résultat. Cela m'a donné une flatteuse idée des hommes !

– Idée juste dans la plupart des cas ; mais n'eûtes-vous plus d'autres malheurs ?

– Aucun... Après un laps de temps consacré aux réflexions funèbres, je constatai qu'il me fallait à tout prix une existence vagabonde ; je pris mon sac de voyage, certain soir ; j'arrivai le surlendemain à San-Francisco, et me voici, avec mon sac de voyage toujours le même, sauf qu'il s'est arrondi de vingt mille dollars.

– Vous êtes une charmante enfant douée d'une très aimable folie, dit Josuah Brog-Hill en manière de conclusion au récit d'Ellen, dont elle avait suivi chaque détail de l'air le plus

approbateur.

Puis, accentuant ses paroles et se composant tout à coup un visage presque sérieux, la doctoresse ajouta :

– Oui, vous êtes charmante, et je déclare que vous me convenez sous tous les rapports. C'est bien sincèrement que je remercie le hasard d'avoir conduit vers moi quelqu'un de votre genre d'esprit, et d'avoir favorisé votre amour des aventures en vous procurant la plus étrange de toutes celles que vous pouviez imaginer.

– Que va-t-il donc m'arriver ? demanda miss Ellen très intriguée.

– Il vous arrive ceci, que je vous ai gagnée et que je vous garde. Je suis décidée à maintenir les droits que m'apporte mon succès de ce matin.

– Vous voulez m'épouser ! s'écria miss Ellen en riant enfin à gorge déployée.

– Pourquoi pas ? dit Josuah Brog-Hill en riant aussi.

– Mais les lois ?...

– Les lois permettent tout en Amérique...

Ceci avait de vagues apparences d'aliénation mentale, à moins que ce ne fût une ravissante plaisanterie, et, dans le doute, Ellen Kemp se mit à étudier attentivement la physionomie de son interlocutrice.

Il y avait de quoi s'y perdre.

Les yeux indéfinissablement teintés de la doctoresse rayonnaient d'un feu sombre, indice d'une volonté ferme et tenace jusqu'à l'exagération ; son front vaste, régulièrement fuyant vers le sommet, dénonçait, avec de hautes facultés d'étude, une dangereuse tendance aux hypothèses hardies, aux négations irrépressibles et aux envolées dans l'idéal. Il est vrai que les lèvres charnues promettaient de la bonté et que le nez, s'affranchissant de toute sévérité sculpturale, ramenait cette figure à l'expression du réalisme le plus raisonnable.

Le résultat de l'examen, c'est qu'en somme, Josuah Brog-Hill, sous ses cheveux blonds lustrés comme une aile de tourterelle et tombant sur les épaules comme la crinière d'un éphèbe, était un être énigmatique d'une gentillesse mutine un peu

troublante.

Était-ce une virago à outrance ? Était-ce un jeune homme se plaisant aux accoutrements de femme ?

Les deux hypothèses étaient également admissibles, et miss Ellen, engagée d'honneur à ne pas baisser pavillon sur le terrain national de l'excentricité, se promet, au fond de l'âme, de paraître imperturbable, quoi qu'il pût advenir.

– Soit, dit-elle, après avoir semblé réfléchir : j'admets que vous défendiez vos droits ; mais si je refusais ?

– Nous porterions l'affaire devant un tribunal, ce qui divertirait toute la ville, mais ne nous empêcherait pas, je le souhaite, de demeurer ensemble, en bonnes camarades, jusqu'à ce que le procès fût vidé.

– Mais pensez-vous obtenir gain de cause et prétendriez-vous démontrer ?...

– J'émettrai seulement, interrompit Josuah Brog-Hill, la prétention de contracter, par-devant notaire, une association indissoluble impliquant

le partage de nos fortunes et divisant entre nous le travail au dehors et les soins de la maison, le tout sous les auspices d'une loyale et fidèle amitié. N'est-ce pas là ce qu'on appelle vivre en ménage ?

Miss Ellen s'apprêtait à formuler quelques objections, mais la vieille gouvernante était entrée dans la chambre sur les derniers mots de Josuah.

– Voici, dit la doctoresse, l'excellente mistress Flyburn persuadée que vos émotions d'aujourd'hui exigent un peu de repos. Elle va vous conduire à l'appartement que, dès ce matin, elle a préparé à votre intention. D'ailleurs, c'est le moment où je dois donner audience à mes malades. Nous reprendrons notre entretien ce soir, car le programme que j'exposais tout à l'heure nécessite d'assez longues explications. Considérez, en attendant, qu'au lieu de persister dans une existence pleine de tourments, vous êtes libre d'adopter, chez moi, le bonheur calme et rationnel.

Cette fois la doctoresse avait parlé très

sérieusement et, même, d'un ton un peu déclamatoire.

– C'est trop drôle pour ne pas voir la suite, se dit en elle-même miss Ellen.

– Au revoir, ajouta-t-elle tout haut ; j'aurai le plus grand plaisir à causer ce soir avec vous ; agréez aussi l'assurance que j'incline à rester votre amie aussi longtemps qu'il vous plaira.

Les deux jeunes femmes se donnèrent une poignée de main automatique à la mode anglaise, et miss Ellen sortit avec mistress Flyburn, qui lui indiquait le chemin.

## IV

L'appartement destiné à miss Ellen était situé au deuxième étage sur le devant de la maison.

À peine entrée, miss Ellen constata, non sans un sentiment de perplexité, qu'elle avait oublié le sac aux vingt mille dollars.

L'anxiété dura moins d'une seconde : Mistress Flyburn déposa délicatement sur un guéridon, au milieu de la chambre, la précieuse valise et l'ombrelle.

Miss Ellen, délivrée d'une belle peur, songea qu'il lui faudrait désormais veiller à son trésor.

– Vous pourrez garder ce qui vous appartient dans ce meuble, dit, très à propos, mistress Flyburn, en désignant du regard un bahut en vieux chêne dont la solide serrure de cuivre symbolisait admirablement l'âge présent où l'on enferme l'or.

Du bahut, miss Ellen promena les yeux sur le

reste du mobilier, qui formait, au total, un très joli nid de jeune fille, et reconnut à part soi que cet intérieur lui plaisait beaucoup.

– N'est-ce pas que vous serez ici le mieux du monde ? dit mistress Flyburn.

– À la condition de n'y pas rester trop longtemps, pensa miss Ellen.

– Il est près de quatre heures ; nous dînons à six, dit mistress Flyburn.

– Que faire en attendant ? se demanda miss Ellen.

– Vous pourrez lire un roman ou feuilleter des « keepsake », dit l'obligeante camériste en ouvrant une armoire où s'étagait une bibliothèque passablement garnie.

– Lire est charmant, réfléchit miss Ellen, mais reparaîtrai-je ce soir dans ce costume de voyage ?

– Vous aurez aussi tout loisir de vous habiller, dit mistress Flyburn en entrebâillant une autre porte qui cachait un cabinet de toilette.

C'était décidément un dialogue en règle entre une pensée et une voix.

Miss Ellen ne put se défendre d'exprimer son étonnement.

– Vous êtes extraordinaire, mistress Flyburn ! s'écriait-elle. Vous m'avez nommée sans m'avoir jamais vue ; vous avez préparé mon installation à l'heure où j'ignorais encore ce que le sort déciderait de moi ; vous répondez d'avance à tout ce que je suis sur le point de vous demander ; de grâce, qu'est-ce que tout cela signifie ?

– Excusez-moi, miss Ellen, c'est le concours des circonstances... Je fonde des hypothèses, oui, de simples conjectures...

La curiosité de miss Ellen parut encore une fois gêner beaucoup la bonne vieille ; elle balbutiait ses explications et, glissant à reculons, elle s'effaça de la chambre dont elle referma la porte sans le moindre bruit.

Restée seule, miss Ellen s'étendit dans un fauteuil et laissa courir son imagination qui retraça, comme une suite de rêves tumultueux et bizarres, les événements de la journée.

La chaleur torride du matin se rafraîchissait

d'un souffle d'orage. Tout faisait silence ; le chant seul du merle, sifflant dans le jardin sa note riieuse, vibrat imperceptiblement à travers les murs.

L'harmonie de la situation inspirait la sagesse.

Pourquoi miss Ellen ne mènerait-elle pas désormais cette vie paisible, et pourquoi ne ferait-elle pas de son plein gré ce que semblait souhaiter mistress Josuah ?

Cette pensée l'occupa longtemps, mais mistress Flyburn avait exactement prévu ce que ferait miss Ellen pour tuer le temps jusqu'à l'heure du dîner.

Les méditations terminées, elle mit sous clef ses dollars, regarda quelques images et succomba bien vite à la tentation d'emprunter au cabinet de toilette une des robes de Josuah, pour en faire l'essai mystérieux.

Trois secondes plus tard, miss Ellen se contemplait dans un miroir, vêtue à son tour d'une tunique de drap noir boutonnée tout au long, et rabattait ses cheveux dénoués sur ses

épaules, afin de copier jusqu'au bout l'étrangeté piquante de Josuah.

– Il ne vous manque plus que ceci, dit mistress Flyburn rentrée silencieuse comme un phalène et tenant du bout des doigts un grand col de toile blanche, rigidement empesé.

L'opportunisme de mistress Flyburn atteignait au prodige, mais le plus pressé était de compléter l'épreuve.

Quand le miroir encore consulté eut répondu, miss Ellen hésita entre le plaisir de garder ce travestissement et la crainte de paraître trop familièrement libre-échangiste.

Mistress Flyburn s'empessa de dissiper ces scrupules inavoués.

– Rien ne sera plus agréable à mistress Josuah que de vous voir accepter dès aujourd'hui l'uniforme de la maison, affirma-t-elle de l'accent le plus convaincu.

Et on quitta la chambre pour aller se mettre à table.

## V

Le dîner, servi dans l'appartement de Josuah, mérite à peine une mention. Les Américains de n'importe quel sexe mangent vite et mal, avec abus de conserves et de poivre rouge.

Sitôt le repas terminé, mistress Flyburn, toujours chronométriquement ponctuelle, mit sur la table un samovar fumant, une théière, des tasses et un assez ample flacon de gin discrètement recouvert de paille tressée.

Cette fonction accomplie, mistress Flyburn disparut, et Josuah précipita l'eau bouillante du samovar dans la théière d'où la vapeur ressortit chargée de parfums.

C'est là, pour les Américaines, comme pour les Anglaises, le signal des causeries intimes ; les traits de Josuah s'épanouirent.

– Un peu de thé, ma chère, dit-elle ; êtes-vous reposée ? Étiez-vous bien chez vous ?

– La journée entière m’a paru délicieuse, répondit miss Ellen.

– C’est-à-dire que, rencontrant la fortune aujourd’hui, vous espérez, loin de moi, la liberté demain ?

– Je ne songe pas à fuir ; votre menace de procès m’effraie trop !

– Je plaisantais, et je suis bien aise que vous vous en soyez aperçue.

– Je ne plaisante pas, moi, je vous jure ; il me semble, au contraire, que j’aimerais, moi aussi, à faire valoir mes droits. L’existence, près de vous, doit être très agréable ; vous êtes un docteur capable de m’apprendre un tas de choses que j’ignore ; vous me promettez de plus votre amitié ; que pourrait m’offrir de mieux le plus joli des maris ?

Ellen Kemp avait prononcé très gaiement ce petit discours ; ses gestes étaient animés, ses éclats de voix sonores comme des rires. On pouvait croire que l’ale et le porter, abondamment absorbés pendant le repas, étaient

pour quelque chose dans cette effervescence, et que le voluptueux arôme du thé vert, répandu dans la chambre, y était pour beaucoup.

Josuah, comme pour entretenir ces bonnes dispositions, inclina légèrement sur les tasses l'amphore tressée d'osier. Le bruit étranglé du goulot annonçait une bouteille bien pleine.

– Voilà que vous raillez à votre tour, dit la doctoresse ; la vie calme et studieuse auprès de moi ressemblerait trop à celle que vous avez menée jusqu'à présent au sein de la famille ?

– Au sein de la famille...

Miss Ellen hésita tandis que les yeux de mistress Brog-Hill interrogeaient, un peu moqueurs.

– Oserai-je vous avouer, continua miss Ellen, que je ne suis pas arrivée ici de Baltimore aussi directement que je l'ai prétendu ce matin ; je me suis arrêtée par-ci, par-là. J'ai été ouvrière, commerçante, chanteuse, actrice, journaliste, conférencière, tout ce que peut être une femme qui cherche sa voie. Voilà bien des situations qui,

au fond, aboutissaient toutes...

– À avoir été trompée dans chacune par un homme au moins.

– Vous l’avez dit !

Il y eut, après ce gros aveu, un moment de silence employé par la doctoresse à remettre du gin dans les tasses où le thé commençait à manquer.

– Eh bien ! cette confiance me fait le plus vif plaisir, reprit-elle. J’espère maintenant qu’en effet mon plan d’association vous paraîtra digne d’être expérimenté.

L’émotion involontaire de la doctoresse en lançant cette proposition indirecte prouvait bien qu’elle en revenait à son projet le plus cher, à son idée fixe.

– Va pour l’expérience ! répondit miss Ellen, très pénétrée aussi et un peu grise ; l’expérience seule fait loi.

– Mais prenez garde, dit Josuah ravie : c’est tout un système dont il vous faut d’abord entendre l’exposé.

– Je suis tout oreille et tout attention, dit miss Ellen.

– Je parlerai donc, dit la doctoresse, qui se recueillit un instant et versa une nouvelle dose de gin dans les tasses, où il ne restait plus ombre de thé.

Appuyant ensuite un de ses bras à la table et l'autre au dossier de sa chaise, le torse de biais et la tête de face, elle entama, soudainement éloquente, une conférence en règle sur le genre de vie qui conviendrait à la femme moderne, instruite, intelligente, émancipée et sérieuse. La thèse se résumait dans le devoir, pour les femmes, d'organiser entre elles une société séparée. Aptes, par leurs talents et leur activité, à pourvoir aux besoins de la vie, elles ne communiqueraient avec les hommes que pour l'échange des produits naturels ou artificiels et le règlement d'un petit nombre d'intérêts collectifs. Cette théorie était simple, limpide et du plus orthodoxe radicalisme.

La démonstration, que nous avons soin d'abrégé, prenait pour point de départ l'éternelle

hostilité qui semble, de par la nature, diviser les deux sexes, hostilité fomentée de part et d'autre par l'égoïsme, et dont l'orateur flétrissait, comme principale manifestation, ces cruelles ruses de guerre, cette suite de dissimulations et de mensonges qu'on a décorées du nom d'amour. Les critiques et les épigrammes retentissaient, dru comme grêle, contre tous les genres d'unions, définitives ou passagères, contractées sous prétexte d'amour, dans nos sociétés de convention. Et la voix de mistress Brog-Hill acquérait plus d'ampleur et de vol, sa figure s'éclairait d'une plus triomphante mimique démonstrative à mesure que ses paradoxes atteignaient à un plus haut degré d'énormité.

Mais la leçon s'envenima des fureurs d'une vraie philippique lorsqu'il fut question de la rivalité des deux moitiés humaines sur le terrain intellectuel, et surtout lorsqu'il fut traité des injustices de l'homme refusant d'admettre qu'il y a « différence » et non « inégalité », et que la force morale dont l'homme se targue demeure stérile sans les « correctifs » de prudence et de tendresse qu'y apporte la femme. En politique, le

dernier mot de l'homme tout seul, c'est la guerre ; en socialisme, c'est la peur ou la haine, la réaction ou la destruction. Et il ose faire le superbe ! Certes, elles étaient foudroyantes, les paroles de Josuah sur ce chapitre ; on croyait entendre le sifflement du fer rouge dont elle marquait les abus.

– Et on dit que cette dispute durera toujours, s'écria-t-elle ; eh bien, soit ! mais, dès lors, pas de compromis, guerre ouverte et à jamais !

– Oui, guerre et séparation, cria aussi miss Ellen en brandissant la tasse qu'elle venait de vider.

– Restons-nous isolées, cependant, continua mistress Brog-Hill entraînée par l'enthousiasme de l'auditoire, l'ennui nous ramènera-t-il repentantes et soumises entre les bras de nos ennemis ? Non, mille fois non ! Écoutez plutôt mon programme.

Miss Ellen se fit attentive autant que le lui permettaient les chaudes effluves du gin flottant dans son cerveau.













heures déjà.

Mais le lendemain, dès le réveil, elle aperçut dans la chambre, éclatante de pur soleil, mistress Flyburn, charnelle et tangible, apportant sur un incontestable plateau un très réel déjeuner.

La bonne dame expliqua que mistress Josuah n'abandonnait ses diverses occupations et ne se livrait à « la vie de famille » qu'à partir de l'heure du dîner. Miss Ellen était donc libre jusque-là.

Clause excellente !

Quelques instants après, miss Ellen, approvisionnée de dollars, se lançait dans la rue, aspirait l'air matinal et trottaient épanouie et légère, songeant qu'elle était riche et libre.

Les rues de San-Francisco sont toujours droites, comme le plus court chemin d'une affaire à une autre ; mais qu'importait cette monotonie à une femme enivrée du plaisir de se posséder elle-même ?

Elle erra longtemps, vit tout, ne regarda rien, fit de nombreux achats dans les magasins de















































## **Le docteur Burns**





















































– En effet, voyez ce M. Burns, ce poète détraqué qui se croit un illustre médecin, cela passe la soirée chez M. le directeur, cela prend le thé, cela dort confortablement dans la plume, alors que William, un gratuit ! va faire connaissance avec le lit de camp.

– Le pauvre homme... Mais, diable ! Il m’y fait songer, – s’écria l’un ou l’autre des deux causeurs, – il nous faut décamper lestement si nous voulons voir pendre Ralph d’un peu près. C’est pour trois heures précises : je parie qu’il y a déjà foule.

# **Feu Harriett**

Cette belle journée d'été s'achevait.

Les splendeurs du couchant s'apaisaient comme les derniers accords d'une symphonie de lumière parmi les trouées des grands bois – restes de forêt vierge – qui entourent la jolie ville d'Albany. Le haut feuillage frémissait dans un bain d'or, tandis que le pied des arbres et les basses branches tordaient leurs lignes noires sur l'écharpe de pourpre éployée à l'horizon. Par échappées, au lointain des clairières, la clarté se reflétait plus blanche sur les eaux de l'Hudson, disséminées comme des fragments de miroirs.

Profil maigre sur la sérénité de ce paysage, M. Harris Westland, correctement vêtu de deuil, s'avavançait d'un pas réglé dans les longues avenues ; son regard s'abandonnait au charme vague du spectacle ; il souffrait et se sentait heureux, car il souffrait d'une manière douce, harmonieuse, pleine de rêve, en parfait accord avec sa tournure d'esprit.

Le bruit court, en effet, dans les cercles psychologiques les mieux informés, que la douleur morale procure aux êtres méditatifs un véritable plaisir intellectuel en ce qu'elle les intéresse au côté caché des choses, à leur imperfection reconnue trop tard, à leur remède possible. Il en serait tout le contraire, croit-on, des individus positifs et uniquement soucieux du fait extrinsèque et – circonstance peu fréquente en Amérique – sir Harris Westland n'était pas de ceux-là.

Il allait donc songeant, avec une contrition dépourvue d'amertume, à la monotonie de l'existence de millionnaire oisif, retraité du négoce, qu'il menait depuis de nombreuses années ; mais divertie non moins que découragée par sa logique habituelle, il ne se découvrait, somme toute, aucune tendance vers un train de vie plus aventureux.

Bercé de plus de tranquille mélancolie encore à mesure que tombait le crépuscule, il s'avisa même de ressentir une sorte de joie déchirante ou d'agréable désolation en constatant le vide dans

lequel il somnolait depuis la mort prématurée de M<sup>me</sup> Harriet Westland. Car il est triste, mais exact, de rapporter que ladite dame, fort agréable de figure, très ardente d'imagination, – faite peut-être pour une destinée moins atone que celle à laquelle l'enchaînait le devoir conjugal, – s'était placidement éteinte par ennui, il y avait deux ans, nonobstant l'intarissable béatitude dont l'enveloppait la tendresse de son mari.

Oui, certes ! il l'avait aimée, il l'avait idolâtrée à sa manière à lui, sans fougue, avec solidité. Que n'était-elle encore là ! Que ne pouvait-il, hélas ! reposer encore ses yeux sur ce regard noir et or qu'elle avait si profond, si questionneur, si rempli de langueur inexprimée !...

– Oh, chère Harriett ! soupira-t-il...

Et nous devons ajouter qu'à ce moment de son monologue, sir Harris Westland, ayant regardé l'heure à sa montre, se prit d'une certaine animation et continua sa promenade d'un pas moins dilatoire, comme si la pâle image de la défunte l'attirait dans l'espace, ou comme s'il tendait vers un but où ce caressant souvenir

pourrait s'évoquer avec plus de précision.

Quelques rares passants, d'âge et de sexes dissemblables, émaillaient la route ou se glissaient sous l'ombre forestière regagnaient la ville ; ils portaient une toilette sombre, de même que sir Harris. Plusieurs l'honorèrent d'un salut grave, d'un sourire discret ; ils semblaient, à son exemple, sous le coup de préoccupations funèbres, agrémentées de résignation.

Ces tacites incidents ne laissaient pas que de dégager une sorte de gêne cérémonieuse propre à glacer le cœur. Une indéfinissable appréhension planait...

Mais sans éprouver aucune impression de ce genre, M. Westland gardait son allure quasi-allègre et pressée, lorsque au premier détour du chemin une nouvelle rencontre lui imposa le devoir, eût-on dit, de renoncer momentanément à cet excès de promptitude :

Au bout de l'autre avenue, une dame apparaissait...

L'événement, hâtons-nous de l'affirmer, n'eut

pour résultat appréciable que de faire éclater la sincérité des regrets dédiés par sir Harris à la plaintive mémoire d'Harriett, et l'indifférence actuellement ressentie par l'honorable gentleman pour le surplus de l'élément féminin. À peine daigna-t-il remarquer l'exquise désinvolture de l'inconnue, évidemment d'âge printanier, qui fuyait en avant, dans la même direction que lui, coquette, agile, entortillée d'une mantille, tenant à la main une jolie valise et découpant sur le fond pâlisant du ciel on ne sait quelle gaie silhouette d'actrice en retard.

Loin de noter ces aimables détails, M. Westland évitait, au contraire, de les apercevoir ; il s'efforçait ostensiblement de ne pas abréger la distance qui le séparait de la belle et ne doubla le pas de rechef que lorsqu'elle se fut effacée dans la pénombre verte d'une contre-allée.

Un franc enthousiasme le souleva dès lors. Serré dans son habit noir, tel qu'un notaire mandé pour affaires très urgentes, il courait presque à perdre haleine, lorsque enfin, à l'extrémité d'un sentier latéral, il s'arrêta devant une porte basse

et massive, renfoncée dans la robe de lierre d'un vieux mur de briques.

Il tira de la poche de son gilet une clef qui joua facilement dans la serrure, et la porte aussitôt, malgré son air d'abandon, tourna sans bruit sur ses charnières et se referma derrière sir Harris.

Ceci fait, il ne subsista plus le moindre doute sur la profondeur des sentiments de fidélité matrimoniale qui guidaient l'incomparable Westland.

Sa démarche, on va le voir, n'avait pour mobile qu'un saint désir d'épanchement, aux heures recueillies du soir, dans le culte de l'ange disparu : l'enclos dans lequel il venait de pénétrer n'était autre chose que le cimetière d'Albany, avec son vaste éparpillement d'architectures sépulcrales, enguirlandées de feuillées et de fleurs.

M. Westland, le modèle, désormais, des veufs inconsolés, s'engagea dans un dédale de petits sentiers jetés à travers les tombes et bordés de houx, de troènes ou de cyprès ; il se dirigeait, sans hésitation, comme en pays connu, poussant

toujours plus loin dans la complication des chemins entrelacés, franchissant parfois des passages ardu, où les ronces irritées crevaient la pierre des anciens morts voués à l'oubli...

Loin, plus loin encore, au plus épais d'une haie d'églantiers, sir Harris franchit une grille qui donnait accès dans une enceinte séparée et, au même instant, il parut ressentir cette intime satisfaction qu'on éprouve à se revoir parmi les siens après une longue absence. Il entra, en effet, dans le parc réservé pour toujours aux sépultures de sa famille, et l'on appréciait de prime abord la magnificence qu'avait déployée dans ce séjour le richissime propriétaire extrêmement engoué de nécromanie.

Un sable fin couvrait les allées encadrées de bruyères et de touffes de violettes. La flamme expirante du jour permettait encore de lire les noms et qualités des antiques et modestes Westland, grattés à neuf dans le creux des granits, ou luisant sur l'apologie en lettres d'or des Westland plus récents et plus prospères, ensevelis sous les hauts mausolées de marbre. Parmi les

arbres majestueux, rudes survivants des siècles, s'alignaient de tous côtés, dans leurs caisses d'ébène cerclées d'argent, les rosiers, les orangers, les citronniers, les lauriers-roses et mille plantes rares d'où s'exhalait une invisible fumée d'encens ; puis, çà et là, sous les verdure inclinées des massifs, quelques sièges de grès aux dossiers mollement recourbés invitaient aux fraîches méditations horizontales.

C'est tout au plus, cependant, si M. Westland daigna laisser tomber sur tant de faste un coup d'œil d'approbation. Sa physionomie radieuse révélait des passions bien supérieures au vulgaire orgueil de posséder un cimetière confortablement entretenu : son désir impérieux de communion mystique avec feu Harriett l'absorbait tout entier ; il fouillait du regard les obscurités du jardin, il écoutait les rumeurs vagues qui bruissaient dans les ramures ; mais, le croirait-on ? M. Westland affectait on ne sait quelle étrange certitude de la présence d'un tas d'êtres surnaturels, disposés à se montrer au premier signal ; il prenait l'attitude de quelqu'un qui s'attend à goûter, bien à son aise, toutes sortes de

distractions extra-terrestres ; il semblait même que, pour M. Westland, ces divertissements ne seraient qu'une simple affaire d'habitude et allaient bientôt se reproduire, d'après un programme invariable, dans un ordre accoutumé.

À première vue, une pareille conviction dépassait incurablement le comble de l'impertinence !

Or, il nous faut l'affirmer à l'encontre des présomptions railleuses, les prétentions de M. Westland étaient fondées, son attente n'avait rien de chimérique, sa confiance avait les plus positives raisons d'être :

L'étonnant gentleman ne tarda pas à obtenir des prodiges en plein idéal, à réaliser une foule d'amusements infernaux ou célestes, dont nous devons faire le récit tout en désespérant d'en traduire d'une plume assez légère la merveilleuse subtilité. Car à quels bords assouplis de bulle d'eau sur un gant de velours, à quel invisible sillon tracé sur l'azur par l'aile du ramier, emprunterait-on des comparaisons capables d'interpréter le charme inattendu, fugitif,

capricieux, insaisissable, des scènes qui vont suivre ?

Rien de plus simple toutefois que le début de ces épisodes : le méticuleux Westland se débarrassa de son chapeau et de ses gants couleur d'encre et fit disparaître quelques grains de poussière que la longue promenade sous bois avait mis à son costume ; il alla s'asseoir sur l'un des divans de granit et s'installa commodément, le front à la renverse, sous le feuillage en pleurs d'un saule. Quelques rayons de clarté diurne filtraient encore de l'éther et glaçaient les tombeaux d'une lueur verdâtre où l'ombre des feuilles tremblait comme un vol de papillons noirs.

Durant quelques minutes, Westland se perdit dans cette torpeur délicieuse qui s'épand aux approches des soirs d'été ; puis, tout à coup, ayant fait sonner sa montre à répétition, il eut un sourire étrange : l'heure était venue, la séance d'enchantements s'ouvrait. Un mouvement à peine distinct agitait le dôme de verdure, des bruits de battements d'ailes descendaient de

branche en branche, et bientôt après, singulièrement sociable, une colombe se posait sur l'épaule de sir Harris et lui frôlait le visage de son duvet tout soulevé de tièdes palpitations.

– Chère âme ! soupirait le gentleman, évidemment acquis à l'hypothèse qu'une parcelle de l'organisme affectueux d'Harriett revivait sous ce plumage de satin.

Ce tête-à-tête volatilo-yankee fut rapide comme l'éclair ; l'oiseau regagna son nid et sir Harris s'éloigna précipitamment du bosquet.

D'autres magies l'attendaient à la rive d'un lac marginé de porphyre où frissonnaient, dans le centre du jardin, des reflets de ciel.

Dès qu'il fut sur le bord, la nappe d'eau s'étoila d'un sillage lent et souple comme les plis d'une robe de velours, tandis que, sans hésiter, un cygne – second spécimen d'une obséquiosité à peu près inconnue dans l'ornithologie américaine – hâta ses nagées silencieuses et vint offrir son long col flexible aux caresses tremblantes de M. Westland.

Les incidents se multiplièrent dans ce genre empreint de poésie, et sir Harris s'abandonnait de plus en plus sur la pente des inductions résurrectionnelles !

– Chère âme, chère âme ! redisait-il, toujours emporté par une exaltation grandissante, jusqu'à ce que, parvenu vers la limite du cimetière des Westland, il s'arrêtât comme frappé d'angoisse ou de terreur à la perspective d'une péripétie suprême.

Il s'agissait, sans doute, de quelque prodige final et souverainement troublant. Westland, à l'apogée des surexcitations, se sentit faiblir et dut s'appuyer au caisson d'un oranger, mais aussitôt remué par le souffle ondoyant de l'été, ou, peut-être, par une main féerique dissimulée dans l'ombre, l'arbuste en fleurs laissa tomber sur le modèle des veufs un tourbillon de neige parfumée.

Décidément, l'esprit de feu Harriett faisait galamment les choses et rassurait son monde par de bien délicates prévenances !

D'ailleurs, la nuit complète étalait maintenant

sa solennité noire ; Westland fit mouvoir encore une fois le ressort de son chronomètre et constata l'instant des épreuves décisives. Il bannit donc toute crainte et s'élança d'un bond, malgré les ténèbres, jusqu'au seuil d'un vaste mausolée dont le fronton, à des heures moins ténébreuses, s'illustre du nom d'Harriett et dominait le reste des tombeaux.

M. Westland heurta le monument de ses mains suppliantes et projeta, dans l'auguste silence des morts, une multitude de paroles désordonnées.

– Reviens, reviens encore, chère âme ! disait-il avec des cris, avec des sanglots ; reviens, oh ! reviens, ce retard est un supplice !

Alors – émerveillement sans pareil – une lueur morne, une phosphorescence bleue sillonna les vitraux de la chapelle, dont les portes de bronze s'ouvrirent lentement sur les pas d'une apparition blanche à forme humaine ; et de la tombe restée béante s'envolèrent les précieuses senteurs, les fins oppopanax, les ylang-ylangs légers qu'exhalerait la chambre à toilette d'une ombre de mondaine enfuie à quelque spectral rendez-

vous d'amour.

L'apparition se dressa devant M. Westland, qui la saisit entre ses bras et l'attira contre son cœur, sans rencontrer la moindre résistance.

L'adorable docilité de mistress Harriett revivait dans son fantôme. Mais la défunte semblait avoir acquis, depuis son noviciat d'outre-tombe, des attraits et des séductions qu'elle n'avait certes possédés qu'à l'état de principe dans notre vallée de larmes. Elle s'était montrée bonne comme les anges et chérubins de son sexe, mais à la façon maigre et diaphane, tandis qu'à présent, sous ce linceul glissant comme un déshabillé de soie sur le nu d'une chair de satin, les doigts enfiévrés de sir Harris sentaient s'épanouir des rondeurs plus palpitantes que la gorge de la colombe, plus gracieuses que les cambrures du cygne, plus odorantes que la pluie de fleurs d'oranger.

La constatation de ces progrès posthumes accomplis par M<sup>me</sup> Westland affola son inconsolable veuf et l'entraîna dans des exigences franchement réalistes, car il ne se contenta plus

des étreintes muettes qui, paraît-il, avaient caractérisé les précédentes rencontres funèbres de la même espèce entre les deux époux :

– Oh ! pour cette fois, parle ! parle-moi, chère âme, s'écria violemment M. Westland ; ne persiste pas dans ce silence, obstiné, cruel, inexorable, qui me torture, qui me rend fou ! Parle, parle !

Le spectre de la sensible Harriett eut tout l'air de ne pouvoir résister à tant d'éloquence, et, d'une voix empruntée aux plus exquis musiques des rêves, il daigna dire :

– Vous l'exigez ? Soit ! Mais rien que ce mot : Sir Harris, je vous aime !

M. Westland ne parvint à déverser le trop-plein de sa félicité qu'en des exclamations éperdues ; il enveloppa d'une embrassade exaspérée les splendeurs palpables du fantôme, et, dans un baiser sans fin, il recueillit sur ses livres le souffle de son essence immatérielle, source de tant d'amour et de constance...

Jamais, probablement, plus extatique effusion

ne fut partagée entre terre et ciel.

.....

Le lendemain, chez lui, vers l'heure de son déjeuner, sir Harris Westland, l'esprit encore tout halluciné des visions de la nuit, feuilletait, d'une main distraite, le lot quotidien de journaux et de correspondances, quand son attention fut vivement attirée par un imprimé bordé de noir et contenant l'invitation à payer le trimestre échu de son abonnement à l'*Association spirite pour la propagande de la croyance à l'immortalité de l'âme*.

Cette singulière Compagnie, montée par actions, avait pour but, lisait-on en marge, de mettre à la disposition de ses affiliés une inépuisable série d'impressions et d'agrément funéraires, marqués au cachet de la vie éternelle, tels que ceux dont la présente histoire exhibe quelques échantillons.

À cet effet, la Société présidait à l'aménagement spécial des résidences mortuaires ; elle organisait la mise en scène des miracles en tous genres, elle se livrait à

l'apprivoisement de tous quadrupèdes et bipèdes revêtus d'un caractère emblématique et garantissait aux amateurs le concours d'une nombreuse troupe de revenants de tout sexe et de tout âge, capables de représenter les morts de bonne compagnie et requis de répondre, à quelque heure que ce fût et sous n'importe quel costume, aux évocations qu'il plairait aux abonnés de leur adresser.

Il va de soi que l'institution tenait aussi l'article sinistre, tel que cris de hiboux, hurlements de chiens à la mort, vols de chauves-souris, lamentations dans l'ombre, fantasmagories macabres, évolutions de squelettes articulés, etc., etc.

Mais M. Westland, on le sait, préférait de beaucoup les récréations flatteuses et attendrissantes. Il s'acquitta de sa dette avec empressement en se rappelant le zèle et l'exactitude que les médiums de l'Agence avaient mis à son service durant ses excursions au cimetière.

La note se grossissait d'un supplément assez

considérable, parce qu'à l'issue de la dernière séance, et selon l'expresse volonté de l'honorable actionnaire, *l'âme avait parlé !*

Sir Harris solda cet excédent avec un surcroît de gratitude, et même, huit jours plus tard, il manifestait sa reconnaissance à cet égard d'une façon tout à fait péremptoire, car il demandait et obtenait la main de miss Herminia Burtonn, la fille du directeur et fondateur de l'*Association spirite*, la ravissante promeneuse à la valise, la même qui, pendant la fameuse nuit, avait si tendrement et si avantageusement joué le rôle de feu Harriett.

# **La tragédie du magnétisme**

Le public du parterre et des amphithéâtres avait accordé sa bruyante approbation aux prouesses d'une foule d'acrobates, de jongleurs et d'équilibristes ; dans le pourtour-promenade, messieurs les dandys, d'âges divers, mais tous trop jeunes, s'étaient montrés fort attentifs aux grâces exhibées par les demoiselles du corps de ballet. La première partie du spectacle s'était ainsi passée sans rien d'exceptionnel.

Ce fut seulement vers onze heures, que la fleur du beau monde de Boston fit tout à coup irruption aux places encore vides des premières galeries ; des essaims de jolies femmes développèrent bientôt sur l'hémicycle une guirlande continue de légères toilettes d'été, gai fouillis de nuances claires s'harmonisant sur un fonds de gentlemen en habits noirs, et, dès lors, une animation heureuse s'épanouit dans la salle, où le coup d'aile des éventails jetait des frissons parfumés ; les flammes des lustres rejaillirent plus intenses sur les luisants des soies et des parures ; les éclats

de rire furtifs voltigeaient comme des étincelles sonores dans le feu croisé des causeries ; tout semblait, en un mot, prendre un air de fête, pour célébrer la première séance de magnétisme donnée sur la scène de l'Alhambra par le célèbre docteur Kellog et son merveilleux « sujet », miss Olivia.

Cet empressement aristocratique s'expliquait par le lyrisme et l'insistance des réclames dont la presse de Boston retentissait depuis plus d'un mois à propos de cette solennité.

Sur la foi de renseignements authentiques, ces feuilles plaçaient miss Olivia au premier rang de l'hallucination contemporaine et tressaient au front de cette inénarrable demoiselle une couronne d'épithètes démesurément superlatives. Quant au docteur Kellog, ce n'était pas seulement le plus infallible, le plus audacieux des expérimentateurs ; il ne se bornait pas à prouver indubitablement ses terribles facultés fascinatrices, il avait, de plus, le mérite de dévoiler, à la fin de chacune de ses représentations et de « mettre à la portée de tout

le monde » les supercheries, les artifices, les grossiers semblants de somnambulisme et de double vue par lesquels de vulgaires charlatans, affublés du titre de magnétiseurs, trompent d'ordinaire le public.

C'en était assez pour attiser la curiosité générale.

Mais les publicistes signalaient bien d'autres causes d'« attraction ».

M. Kellog, rédigeaient-ils tout bas, confidentiellement, – en déroutant la sagacité du lecteur par quelques lettres capitales ou par diverses petites mains indicatrices tracées en tête des paragraphes, – « M. Kellog, amoureux d'Olivia, la torturerait sans pitié pendant son sommeil factice et se vengerait ainsi de l'indifférence dont elle l'accable dès qu'elle reprend possession d'elle-même au réveil. »

En outre, imprimait-on, « beaucoup d'attention serait accordée » à certain jeune gentleman européen, très ténébreux, très mystique, originaire des brouillards d'Écosse, se nommant, croyait-on, lord Warner, lequel

poursuivait Olivia dans tous ses voyages à travers l'Amérique et ne manquait jamais de prendre place dans une première loge d'avant-scène dès que miss Olivia montait sur le théâtre, parce qu'il l'adorait et se croyait adoré d'elle « seulement lorsqu'elle entrait dans l'état de catalepsie ».

Par suite, il existait entre le diabolique docteur et le noble étranger une guerre sourde de haine et de jalousie. « Une querelle semblait possible, un conflit devenait probable, un duel était certain », et les spectateurs couraient chance à tout moment de voir se réaliser l'une de ces « redoutables éventualités ».

Enfin, et par surcroît, la chronique faisait ressortir, avec d'affriolantes réticences, le rôle joué dans cette affaire par une belle et jeune patricienne (lady Warner, sans doute), laquelle assistait invariablement à toutes les soirées de Kellog, dans la loge d'avant-scène faisant face à celle de lord Warner, et de là, toujours parfaite d'élégance selon la dernière mode, mais toujours calme, toujours dédaigneuse du mouvement d'admiration que provoquait sa présence, elle

attachait sur son mari des regards obstinés ; elle notait ses impressions les plus fugitives, elle recueillait une par une les marques de son absurde passion, et tout cela « dans un but dont le mobile avait échappé jusqu'alors aux plus habiles investigations ».

Or, la gentry réunie ce soir-là à l'Alhambra croyait à l'exactitude de ces piquantes indiscretions ; la Gazette des étrangers avait d'ailleurs annoncé, quelques jours auparavant, l'arrivée de lord et de lady Warner, sans négliger d'ajouter qu'ils n'étaient pas descendus au même hôtel. Et maintenant même, au moment du lever du rideau pour les expériences de M. Kellog, les deux loges d'avant-scène étaient encore inoccupées, comme si les deux époux en guerre s'étaient réservé d'y prendre, au moment décisif, leur poste de combat.

Aussi le vif brouhaha des conversations s'en allait augmentant dans la salle ruisselante de lumière et l'impatience universelle atteignait à sa limite extrême, quand l'orchestre attaqua les majestueux accords d'un prélude qui fut pour

l'assemblée le signal d'une série d'émotions dont la véhémence allait, d'ailleurs, singulièrement dépasser tout ce qu'on avait pu prévoir.

Les premières notes avaient à peine vibré que lord Warner venait s'asseoir sur le devant de la loge de droite. Les lorgnettes ne pouvaient s'y tromper : il était conforme aux esquisses tracées par ses biographes ; il avait l'âge où les illusions ont encore le droit d'être des croyances ; son air, empreint d'on ne sait quelle mélancolique fierté de race, lui permettait d'offenser impunément la « coupe du jour » et de porter sans ridicule une sorte de deuil romanesque, velours et dentelles, renouvelé de l'ère byronienne ; ses yeux bleus et dormants, comme les grands lacs tristes de son pays d'Écosse, ses lèvres fines au sourire indécis, son front pâle entouré d'une chevelure tombante d'archange, avaient un charme non terrestre, bien en rapport avec cet amour étrange, cette originalité psychologique que lui attribuaient les feuilles d'actualité.

Ces détails, toutefois, furent à peine entrevus, car presque au même instant lady Warner venait

d'entrer dans l'avant-scène de gauche et s'était installée bien en face, bien résolument en face de son mari.

La véracité des reporters fut démontrée une fois de plus : lady Warner semblait un astre détaché des sphères les plus raffinées du high-life et paré de la grâce savante des lignes simples. Elle se serrait, svelte et pourtant modelée, dans une étroite robe de satin blanc, farfouillée d'un tourbillon de dentelles ; son chapeau n'était qu'une exquise fanfreluche de guipure prise dans une touffe de lilas blanc. Et sur toute cette neige, sur l'or clair de ses cheveux d'Anglaise, sur le frais carmin de ses lèvres, dans le bleu-noir de ses yeux de sphinx, rayonnait ce tranquille orgueil, cette sérénité d'étoile qui vient aux femmes dans l'enivrement de leur beauté.

Un émoi dans la salle justifia cette triomphante attitude de lady Warner, et le concert de louanges suscité par son arrivée bruissait encore, lorsque enfin le rideau se leva sur le décor d'un coin de jardin plein de hautes verdure du fond desquelles le fameux docteur Kellog et

l'intéressante Olivia, se tenant du bout des doigts, s'avancèrent en cérémonie jusqu'à la rampe.

Il y eut quelques applaudissements de bienvenue, mais, en somme, l'illustre couple ne laissait pas que de causer, au premier aspect, une certaine déception.

Miss Olivia, solide plébéienne taillée en hercule femelle, paraissait un peu gênée des splendides épaules et des bras superbes que laissaient voir à nu les décolletés hardis de sa robe de bal en satin blanc. Elle n'était nullement jolie, et la vulgarité de ses traits ne se sauvait que par la jeunesse du sourire armé de dents de perle entre des lèvres au ton de fraise.

Individualité maigre, au contraire, figure sèche et longue, front fuyant plaqué d'une chevelure trop noire, le docteur Kellog eût passé pour burlesque, n'était sa tenue sévère et son costume rigoureusement exact d'homme du monde.

Non, certes ! rien d'anormal, ni de fatal, ne planait sur eux ; ils n'étaient pas de l'ancienne école de sorcellerie, et très modestement ils affichaient le positivisme sans apparat qui doit

présider désormais à l'exploitation pratique et raisonnée du surnaturel.

Les musiciens firent silence et M. Kellog prononça quelques paroles dont l'éloquence facile n'était pas d'un « barnum » ordinaire. Il annonça qu'avant de révéler, suivant sa promesse, les misérables mystifications accoutumées des hypnotiseurs et spirites de bas étage, il allait évoquer la plupart des phénomènes réels et incontestables du trouble nerveux occasionné par le sommeil artificiel.

Et sans plus de préambule, parmi les lueurs livides d'une lumière électrique tombant tout à coup des frises avec accompagnement d'un trémolo pathétique à l'orchestre, M. Kellog étendit les deux mains vers Olivia.

Rien d'abord : Le public, palpitant d'émotion, attendait muet, sans un souffle ; puis, soudain, ce fut prodigieux !

Frappée par le fluide, Olivia se dressait subitement, farouche, les yeux grandis dans une immobilité tragique : la bouche dessinant une terreur vague, profonde, étonnée ; son regard se

fixait sur Kellog et semblait aller, au-delà de lui, vers quelque vision menaçante éployée au loin.

Un premier enchantement alors s'opérait. Miss Olivia, presque laide tout à l'heure, prenait une sorte de beauté sinistre, largement sculptée dans ce masque d'angoisse.

Un être tout nouveau se manifestait de même dans la personne de Kellog. Ce n'était plus l'obséquieux débitant de magie bénigne, mais l'âpre savant, le chercheur tenace, brutal au viol de tout mystère, prêt à fouiller jusqu'au cœur les plus noirs problèmes de la vie ; son dur profil, heurté aux angles par la clarté verte, semblait le tranchant d'une volonté de fer, et puis, sur ses lèvres minces aux sinuosités perfides, dans son œil flamboyant, à son sourcil perpendiculaire dans le front plissé, il y avait plus que de la rancune ou de la colère, il y avait l'ironique pitié pour cette femme, en d'autres temps, sans doute, indomptable et fière, maintenant si vite, si lâchement maîtrisée au premier signe d'un pouvoir inconnu.

Elle tombait, en effet, par molles graduations,

plus avant à chaque geste de Kellog, dans son bizarre sommeil de fantôme errant ; l'air d'épouvante s'effaçait dans la pâleur de son visage où montait l'hébétement morose du rêve. Elle avait l'allure automatique d'un corps où la pensée n'est plus ; elle marchait d'un pas souple de somnambule, comme portée sur un éther ; elle reculait, elle tentait de fuir, elle se rapprochait par bonds convulsifs, la poitrine soulevée de sanglots machinaux.

Les résultats les plus saisissants, les plus inattendus, les plus insensés de l'anesthésie se multiplièrent ainsi sous les yeux captivés du public. Plusieurs adeptes du mesmérisme répartis dans la salle, et reconnaissables à leurs physionomies spéciales d'ascètes, échangeaient des sourires victorieux. L'influence despotique de Kellog, les passivités inouïes d'Olivia ne laissaient pas la moindre prise à l'incrédulité ; la science triomphait...

Soudain un cri d'horreur courut !...

Kellog s'était armé d'un stylet arraché à l'improviste du revers de son habit, et frappant de

haut, rudement, il avait implanté l'acier en pleine chair nue dans le milieu du bras gauche de l'hallucinée, de son bras d'athlète, horizontalement roidi dans un effort où saillait le muscle.

Penché hors de sa stalle, lord Warner s'abîmait dans une contemplation éperdue. Lady Warner, de son côté, persistait dans sa souveraine placidité de grande dame, mais sa main fine, gantée de jaune très clair, battait un rythme légèrement nerveux sur le velours pourpré du rebord de la loge.

Aucun frémissement n'avait altéré la sombre impassibilité d'Olivia, pas une fibre n'avait tressailli ; la chair traversée gardait autour de la plaie sa blancheur de marbre. On croyait voir l'absurde emblème du cauchemar au bras d'une statue de la nuit.

Feindre un tel stoïcisme sous l'aiguillon de la douleur matérielle, allons ! c'était impossible. Le miracle, produit par des forces indéfinies de l'organisme, se montrait visible à tous. Initiés et profanes le saluèrent d'un long murmure de

stupéfaction.

Mais beaucoup trop violent, cet épisode fut heureusement suivi de quelques scènes dans le genre attendrissant et poétique.

M. Kellog prit l'attitude empressée, câline, paternelle, d'un médecin de femmes aux heures de crise ; il délivra miss Olivia du poignard, puis il enveloppa la patiente d'une multitude de gestes doux qui la placèrent aussitôt dans un courant opposé de surexcitations dont le but était, scientifiquement parlant, de favoriser l'épanchement d'un excédant trop considérable de nervosité...

La musique servit de premier dérivatif à cette hyperesthésie...

Miss Olivia se mit à chanter. Kellog, agitant les mains derrière elle, l'ordonnait ; elle obéissait sans voir – et fit entendre, dans les notes sourdes du médium, le début d'une élégie passionnée ; mais sur un autre signe très bref de Kellog, la voix, au milieu d'une strophe, se brisa, plaintive, étrangement fêlée, comme un appel désespéré au loin, sur la mer.

Cette interruption lui fut comme un déchirement de tout lien dans le réel ; elle s'égara dans l'incertitude d'une tristesse haute ; ses paupières se relevaient, ses yeux resplendissaient comme ceux d'une madone vers le ciel et semblaient pleurer une de ces poignantes douleurs d'âme que nul ne peut définir...

C'était l'extase, tout à fait l'extase, telle que la décrivent les physiologistes les plus accrédités.

L'orchestre, dont le rôle, sans doute, avait été soigneusement réglé pour cette représentation, appropriait ses accords à la sublimité du ravissement d'Olivia. Le hautbois disait par phrases, tantôt joyeuses, tantôt lugubres, une sorte de récit dans le roulement grave des cymbales et dans l'harmonie des arpèges tremblant sur les cordes grêles des violons. Insensiblement le rythme, frappé sur le thème fantasque, entraînait l'hypnotisée aux évolutions d'une danse lente, très singulière, aux flexions subtiles, dessinant tour à tour des fiertés de déesse classique et des abandons de fille d'Orient. Saltimbanque de l'idéal, Olivia donnait

une forme vivante à l'insaisissable pensée musicale, elle traduisait en lignes pures ou tourmentées, en mouvements gracieux ou fébriles, la gracieuse mélodie des symphonistes ; et, tournoyante avec des langueurs de vierge, ployée comme une faunesse ivre ou saisie d'un vertige sacré de prêtresse, elle s'arrêtait enfin, haletante, effarée, le front baigné d'on ne sait quelles clartés d'enthousiasme...

L'émerveillement de la foule et l'effervescence des adeptes étaient au comble ; d'ardentes salves d'applaudissement eussent bientôt éclaté dans le silence solennel, si le docteur Kellog, revenant à la rampe, n'avait pris la parole une seconde fois.

Grâce à la concentration des effluves, expliqua-t-il en termes de savant, grâce encore à l'intensité prolongée de son exaltation, miss Olivia venait d'entrer dans la phase de la lucidité suraiguë. Oui, désormais elle était capable de lire dans un livre fermé, de voir et d'entendre à travers n'importe quel obstacle ; elle pouvait deviner la pensée intime, accomplir les plus

secrètes volontés de quiconque serait mis en communication avec elle, et M. Kellog offrait à tous de tenter l'épreuve !

Mais aucun des spectateurs ne répondit à l'invitation. On laissait, d'un commun accord, le champ libre à lord Warner, qui, d'ailleurs, s'était levé dès la fin du « speech » de Kellog et avait enjambé la balustrade de sa loge.

– Encore vous, toujours ! Soit ! j'y consens, interrogez-la, lui dit Kellog avec un ricanement d'impertinence polie, où sifflait pourtant l'irritation.

L'orchestre se tut ; la salle ramassa son intérêt comme dans l'attente d'un drame.

Lord Warner parut n'apercevoir ni les façons cavalières de Kellog, ni le lamentable excès de dédain que versait sur lui le regard toujours fixe de lady Warner. Décidé, fanatique, il allait, défiant la raillerie par de grands airs de conviction.

Olivia se retourna lentement vers lui, non surprise, non fâchée ; elle redevenait la

mélancolique prophétesse obsédée du poids des secrets ; elle retombait dans ce terrible sommeil au regard béant qui, sans doute, croit rêver la vie...

Longtemps Warner s'oublia dans l'observation de l'énigme. L'indéfinissable tristesse d'Olivia le gagnait. N'était-il qu'ébloui par l'auguste beauté de l'idole, ou cherchait-il en vain les causes de l'indicible souffrance qu'elle incarnait ? ou bien encore leurs deux âmes, par une inconcevable pénétration, se parlaient-elles et gémissaient-elles sur leur amour sans espoir ?

À l'appui de cette dernière hypothèse, lord Warner remit tout à coup entre les mains de la « voyante » une lettre strictement close, mais toute pleine – on en était sûr – de déclarations tumultueuses.

Olivia, le front incliné, concentra sur l'enveloppe blanche l'attention de ses yeux mornes dont la flamme allait aux visions intérieures. Seul un pli courroucé des sourcils trahissait l'effort de cette lecture à travers les feuillets repliés, lorsque enfin, parvenant à tout

déchiffrer, à tout comprendre, elle se débattit soudain contre l'inertie qui l'enchaînait ; l'amour, comme un orage, s'ameutait dans son sein et se révoltait ; elle voulait lire mieux cette lettre, être certaine de ne pas se tromper ; elle allait rompre le cachet...

Mais arrêtée par une commotion galvanique, elle se redressa dans une immobilité de granit. La lettre s'envola de ses doigts gantés : Kellog, attentif à l'arrière-plan, avait jeté dans l'air son geste impérieux ; la pathétique Olivia n'était plus que le « sujet », l'instrument, le jouet stupide...

Et tout ce que le plus noble amour, arrêté dans son vol, froissé dans son orgueil, renferme de douleur, lady Warner pouvait le lire, en ce moment, au front consterné de son mari ; mais le docteur se précipita d'un bond entre les deux amants ; la colère blêmissait à ses joues creuses, le rictus amer se tordait comme une écorchure entre ses lèvres contractées.

– C'est assez, on a compris, s'écria-t-il, retentissant d'insolence, tandis que Warner, refoulant mal le soulèvement d'une rage

profonde, regagnait sa place.

Il était trop certain que la lutte tant redoutée entre les deux rivaux devenait imminente. La salle ne respirait plus.

– Et maintenant, poursuivit Kellog, cette femme, accablée par l'accumulation des fluides, n'est plus rien qu'un simple appareil nerveux, une chair articulée, dont la science agite à son gré tous les ressorts. Regardez, regardez !

Et, soulevé sur ses orteils, satanique, il projeta violemment en avant son bras plus maigre, plus long qu'un coup d'épée.

Olivia se crispa dans une roideur de morte et tomba droit à la renverse, comme un marbre abattu de son socle. La tête fit un bruit sourd sur les planches, et Kellog, évoquant on ne sait quelle atroce apparition d'Hamlet en démente, s'accroupissait sur le cadavre de cette autre Ophélie, broyait sous ses deux genoux le corps d'Olivia qui, toujours plus froide, toujours plus pâle, semblait plus étrangement morte que jamais.

Spectacle hideux ! les hurlements d'épouvante et de dégoût couvraient le trémolo frénétique de l'orchestre, quand le docteur Kellog, abandonnant sa proie, parla d'un verbe haut qui dominait le tumulte.

– Que craignez-vous, qu'admirez-vous, criait-il. Folie que tout cela, pure illusion, simple charlatanisme ! à la portée de tous et de chacun, j'ai promis la vérité, je vais la dire !

Il pérorait, sursautant à chaque mot, fou de sincérité, certain de l'effet qu'il allait produire ; il cherchait dans les yeux de lady Warner une marque d'approbation et grimaçait du côté de lord Warner la moquerie et l'insulte.

– La vérité, la voici, – continua-t-il, – Cette femme n'est pas magnétisée ! Allons donc, ne croyez rien de pareil ; elle n'est ni somnambule, ni visionnaire ; elle est mieux que tout cela : elle est une sublime comédienne, un clown incomparable, aux muscles d'acier, au sang-froid d'airain. La menace, la flatterie, le fer, le feu, rien ne peut la distraire du rôle qu'elle joue, rien ne peut vaincre son formidable pouvoir de

dissimulation. Examinez-la, maintenant, étendue dans sa robe de bal, dormant un sommeil de marbre comme les statues de fiancées sur les tombes : Eh bien ! si magrée épique, comble de l'art, elle ne dort pas plus qu'aucun de nous, elle entend chacune de mes paroles, elle lutte avec acharnement, avec héroïsme contre l'énorme éclat de rire qui lui monte à la gorge.

– Mensonge, mensonge infâme, vociféra lord Warner affolé de désespoir et d'humiliation.

– On ose dire mensonge ! poursuit l'implacable Kellog. On veut des preuves ! On les aura : Debout ! miss Olivia ; c'est assez travaillé pour ce soir, la farce est jouée. Debout !

Par quel soubresaut de gymnaste endiablée miss Olivia se retrouva-t-elle, rose et souriante, à côté de son impresario ? Personne n'eût pu le dire. Une tempête d'applaudissements se déchaîna. La raison publique était vengée par cet étourdissant coup de théâtre. Kellog et miss Olivia s'épanouissaient dans l'enivrement du triomphe ; les cris de réprobation et d'anathème des adeptes se dissipèrent dans l'ouragan des

hurrahs proférés par la foule, lorsque, tout à coup, au plus épais du vacarme, le fracas d'une détonation retentit dans la loge de lord Warner.

Le silence se rétablit, subit, effrayant !

– Le malheureux ! il croyait ! – sanglota miss Olivia dans une clameur de commisération « non feinte », cette fois, où son être tout entier vibrait...

Il croyait, oui, l'infortuné qui, par un suprême effort, descendit encore une fois de sa place sur la scène ; il chancelait, il titubait déjà dans l'agonie ; il s'accrochait de la main gauche au rebord de la loge et brandissait de l'autre main le revolver dont il venait de se frapper ; un long filet de sang coulait sur l'horrible pâleur de sa face. Du profond de l'épouvante on le trouvait beau, cet illuminé qui succombait pour sa foi, ce poète qui ne voulait pas survivre à son rêve.

Mais pareille mort réclamait vengeance ; Warner, effroyable d'énergie défaillante, visa Kellog et fit feu, puis glissa, veule et lourd, sur le sol.

Kellog, rugissant, se heurta le front des deux

mains, vira plusieurs fois sur ses talons et s'abattit à l'autre bout du théâtre. Il avait, lui aussi, le visage souillé d'affreuses taches rouges.

Olivia restait seule debout, anéantie d'horreur, entre ces deux agonisants que tordaient les convulsions dernières.

Alors un cri strident partit de la loge de lady Warner !

Enfin ! elle avait donc aussi quelque flamme de passion au cœur, cette rigide poupée d'Albion, jusqu'alors guindée dans sa rancune hautaine !

Plus souple qu'une nuée dans son flot de dentelle, elle fut d'une volée au milieu de la scène, pointant sur le sein de sa rivale un poignard que miss Olivia, de sa main robuste, l'empêchait d'abaisser.

Ces fougueux événements s'accumulaient plus rapides que l'éclair ; on regardait oppressés, cloués par le vertige. La crainte d'un autre meurtre, pourtant, délia les langues : on appelait à l'aide ; une bousculade se ruait au secours de ces femmes écumantes de haine, de ces hommes que

le râle étouffait.

Le désordre tourbillonnait en un crescendo furieux.

Mais quel soupçon, quel étrange soupçon, tout à coup, dans l'immense ahurissement !

Pourquoi les musiciens, penchés sur leurs pupitres, insoucians de ce qui se passe au-dessus de leur tête, prolongent-ils le raclement funeste de leur trémolo ?

Non ! l'on n'eut le temps de rien suspecter ni de rien prévoir ; tout, ici, s'accomplissait avec la folle promptitude de la foudre et déjà de la noire situation surgissait à toute vitesse une pantalonnade furibonde.

Les blanches toilettes de lady Warner et d'Olivia s'étaient évanouies dans les dessous comme en une férie. On ne vit plus que deux riantes ballerines, au torse voluptueux dans le tulle transparent pailleté d'or, aux jambes parfaites, hardiment dessinées par le maillot de soie rose.

Dans le même instant, Warner et Kellog, sous

prétexte de frétilllements macabres, sortaient en quelques cabrioles de leurs habits de cérémonie et, cadencant des gestes symétriques, ils lançaient aux frises la blonde tignasse d'archange, la sombre coiffe de docteur que remplaçaient de hautes perruques écarlates, ils apparaissaient disloqués et tortueux, dans l'accoutrement bariolé de bateleurs prêts à la parade.

Et choyés d'acclamations en délire, sur le galop final sonné par l'orchestre à grands renforts de cuivres et de tambours, les quatre clowns, tout à l'heure tragédiens hors ligne, se déhanchèrent en une gigue épileptique, en une bondissante pantomime où les précédentes scènes d'incantations, d'effusion, de séduction, d'exaltation, sautaient sur le mode grotesque ; fantoches désordonnés, énergumènes radieux, ils s'enfuirent enfin dans l'ouragan d'une ovation sans exemple dont les transports continuèrent longtemps encore après la chute du rideau.

Cet incomparable impromptu tint l'affiche pendant cent représentations avec d'autant plus de succès que les excellents artistes, maîtres de

leur métier, alternaient avec un égal talent dans leurs rôles respectifs.

Lord Warner savait être, quand il lui plaisait, le plus sarcastique des distributeurs de fluide ; Kellog, à son tour, ennoblissait de sauvage poésie les affres d'un amour impossible, miss Olivia prêtait une rare dignité de reine au type de l'épouse outragée et lady Warner se montrait, sans contredit, la possédée la plus plastique des temps actuels.

Le bruit court que le magnétisme américain ne se relèvera pas de cette facétie.

## **L'inexorable monotonie**

Dès l'âge le plus tendre, Jonathan Bridge – ne s'étonner de rien quand il s'agit de cerveaux yankees – s'était passionné pour la science, et, certain jour, il crut avoir fait une découverte.

Il imagina que le courant électrique et les forces qui l'accompagnent n'avaient d'autre cause qu'un changement brusque opéré par le frottement, ou l'action chimique, dans la direction naturelle des molécules dont se compose le corps électrisé.

En d'autres termes – car on ne saurait être trop clair en de tels sujets, et, de plus, le présent récit touchant à des questions essentiellement conjugales, il est nécessaire d'éviter l'accusation d'obscurité que d'honorables lectrices, peut-être, formuleraient, – en d'autres termes, donc, Jonathan supposa que les phénomènes de l'électricité proviennent de la rapidité instantanée avec laquelle les molécules, dérangées par l'opération, reprennent leur place première.

La suite de l'histoire, on ose l'espérer, dissipera ce qui resterait encore de diffus sur ce point, maintenant réduit à sa plus simple expression.

D'ailleurs Jonathan n'attachait, plus tard, qu'une importance secondaire à cette hypothèse enfantine, et ne la rappelait volontiers que parce qu'elle était devenue le point de départ d'une seconde trouvaille, selon lui, bien autrement importante.

Mais, dans l'intervalle, Jonathan Bridge, ayant achevé ses classes sans révéler aucune disposition aux succès pratiques, était devenu le mépris de sa famille imbue de positivisme, la risée de ses anciens camarades d'école, déjà tous en marche vers la fortune, et avait dû, pour subsister, prendre une place de simple commis dans l'établissement de M<sup>me</sup> veuve Sharp, la modiste la plus en vogue à Baltimore.

En matière de tenue de livres et de rédaction de factures, Jonathan tirait un merveilleux parti de sa supériorité d'algébriste, et démontrait, à tout venant, qu'il était un comptable non moins

expert qu'assidu.

Mais, lorsqu'il errait par la ville, distribuant les commandes et recueillant les recettes, il songeait sans relâche à ses précédentes investigations scientifiques et caressait le vague espoir de s'y replonger si jamais, par chance improbable, une position moins précaire lui procurait des loisirs.

Or, cette chance l'attendait : il arriva qu'un jour la déesse Fortune laissa tomber sur lui son sourire d'or.

Miss Annah Sharp, une délicieuse blonde toute rose, et, mieux que cela, l'unique héritière de la riche marchande de modes, avait remarqué, puis examiné Jonathan ; elle avait deviné de l'intelligence dans ce large front aux solides reliefs, de l'originalité sous le voile de ce regard toujours distrait. Peut-être aussi, fille d'Ève, s'était-elle acoquinée à la scrupuleuse réserve dont l'honnête Jonathan ne se départait jamais, quand le hasard les mettait en présence.

Toujours est-il que la séduisante demoiselle, assurée du consentement de sa mère qu'elle

gouvernait en despote, dut faire le siège en règle du cœur de M. Jonathan et le harceler dans les derniers retranchements de sa modestie, pour qu'il se décidât à formuler la demande en mariage.

Distraction à part, il apprécia, toutefois, l'étendue de son bonheur en apprenant qu'aussitôt l'hymen conclu, M<sup>me</sup> Sharp réaliserait de grosses rentes sur la cession du fonds de modes et que M. Jonathan coulerait définitivement l'harmonieuse existence d'un poisson dans l'onde, entre son attrayante épouse et sa providentielle belle-mère.

Miss Annah, fort éprise, mais passablement autoritaire, tint la main à ce qu'un laps de temps convenable fût réservé aux fiançailles et donna l'essor, pendant cette trêve, à tout ce que l'amour comporte d'épanchements poétiques.

Jonathan, de son côté, s'accoutumait graduellement à sa félicité prochaine ; un sentiment de profonde sécurité vis-à-vis de l'avenir chantait dans son cœur ; ses idées prenaient un libre vol sous le coup d'aile de

l'enthousiasme, et c'est d'alors que date dans sa vie la conception de la seconde hypothèse annoncée plus haut :

Il lui vint, en effet, cette inspiration que l'irrésistible tendance d'un groupe de molécules à se mouvoir, selon la précédente définition électrique, dans une direction forcée, indiquait une marche analogue imposée aux molécules ambiantes et, par suite, à toutes les molécules de la matière universelle. De ce principe il déduisit la conséquence qu'en raison de l'impossibilité du vide dans la nature, aucune agglomération partielle de molécules ne saurait se produire sans qu'une configuration identique et simultanée d'une égale quantité de molécules s'effectue sur un point quelconque de l'espace.

Ce raisonnement de Jonathan Bridge se justifie à peu près par la manière évidente dont se comporteraient les éléments constitutifs d'une certaine somme d'air et d'eau renfermée dans une boule de cristal.

Il en conclut aussi qu'en subissant les lois illimitées de la gravitation et de la pesanteur, les

atomes actionnés d'une même planète ne pouvaient aboutir au susdit mouvement similaire que dans une planète voisine et, par suite, dans toutes les planètes existantes.

Jonathan avait donc décrété que les êtres et les choses à l'infini s'agitent dans un inflexible parallélisme qu'il décora du nom de « vibration universelle » et nous avons hâte de narrer à quel degré cette conviction, en elle-même d'ailleurs bien candide, le rendit heureux, non seulement sous le rapport spéculatif, mais dans toutes les circonstances de sa vie publique et privée.

\*

Le beau jour du mariage était enfin arrivé. Composant dès l'aurore, au miroir, son nœud de cravate, M. Jonathan éprouvait une extraordinaire satisfaction, car il envisageait à la fois son propre destin et celui de tous les Jonathans – ses semblables par leur agrégation native d'atomes, – qui, répandus par la vibration dans l'inénarrable

multitude des univers, mettaient comme lui la dernière main à leur toilette de cérémonie, se contemplaient comme lui dans une glace et souriaient comme lui à l'image d'un fortuné gentleman dont le sort facile glisserait désormais sur des roulettes.

Chacun sait, il est vrai, combien aux approches des solennisations nuptiales une belle-mère, fût-elle presque bienveillante, une fiancée, ne fût-elle que modérément tyrannique, accumulent volontiers de soucis et de responsabilités sur la tête d'un futur qui leur doit tout.

Mais que pouvaient ces mêmes vexations sur Jonathan, dont la rêverie voyageait dans l'incalculable pluralité des mondes et supputait les effets du parallélisme corpusculaire ? Il admirait la quantité stupéfiante de veuves Sharps qui, dans ce même instant, poussaient les mêmes cris déchirants à propos du retard des voitures ; miss Annah jetait à son promis un de ces regards par lesquels une jeune femme sait indiquer clairement que le mieux à faire pour un homme

délicat, en pareille circonstance, serait d'aller hâter l'arrivée des véhicules. Et Jonathan croyait voir s'allumer et tressaillir, comme une traînée d'étoiles sur l'infini, la double flamme de ce coup d'œil impérieux.

La muette éloquence de miss Annah ne permettait pas de réplique. Jonathan se précipitait sur son gibus et s'esquivait, ravi de ce que la souriante multiplicité des Jonathans partait aussi d'un pied leste, arrondissait, avec une grâce non moindre, le bras autour de son couvre-chef, imprimait les mêmes balancements souples aux basques de son habit et dessinait quelque chose comme les figures symétriques d'une danse interplanétaire sur le rythme régulier des vibrations.

Avant d'atteindre la rue, Jonathan devait traverser un salon où s'épanouissait le gai brouhaha d'une foule de témoins et d'invités, lesquels ne laissaient pas que de chuchoter entre eux, sur le passage du futur, des propos plus ou moins bienveillants, concert aigre-doux qu'envenimait particulièrement certain cousin évincé de ses prétentions sur miss Annah. Mais

l'habile Jonathan évitait sagement d'accrocher son amour-propre à ces petites pointes de perfidie et se disait que, même en dehors des fatalités vibratoires, il n'existe guère de milieu où l'on ne se complaise à dénigrer un brillant jeune homme que l'amour et le destin protègent trop ostensiblement.

Tout entier, d'ailleurs, aux conséquences kaléidoscopiques de son invention, il ne pouvait s'arracher à la persuasion qu'au même moment, dans chaque globe sidéral, le même salon de la même maison d'une autre Baltimore contenait un bataillon pareil de gentlemen vêtus de noir et de belles dames faisant papilloter les vives couleurs de leurs robes de fête dans les éclats d'argent que lançait ce jour-là le soleil printanier.

Encore ébloui de cette vision, Jonathan courait jusqu'au bureau des fiacres, il stimulait le zèle du loueur d'équipages en lui glissant un dollar dans la main et s'épouvantait, comme philosophe, et surtout comme comptable, du formidable total qu'allait constituer ce simple pourboire, simultanément octroyé par toute la kyrielle

polystellaire des Jonathans.

C'est ainsi qu'appuyé à la loi des oscillations ubiquistes, Jonathan Bridge accordait à tous incidents petits ou gros, plaisants ou fâcheux, un égal et suprême intérêt.

À la mairie, au temple, où tant de contrainte s'impose aux jeunes époux donnés en spectacle, Jonathan persistait à s'absorber dans l'étude de son système. Il voyait se reproduire, comme dans les enfilades d'une rencontre de miroirs, les rotondités abdominales des magistrats municipaux et les gestes onctueux des clergymen ; il regardait à la dérobée sa fiancée incomparablement ravissante en sa blanche parure de vierge et c'était une ivresse de pouvoir s'affirmer qu'une telle personne revivait, aussi pure, aussi gracieuse, aussi douce, dans toutes les régions cosmogoniques.

Le grand et interminable repas nuptial du soir eût peut-être risqué de compromettre la sérénité de Jonathan si, par bonheur, il ne s'était égaré plus que jamais, dans le bruit des assiettes, à la poursuite de sa chimère. Vers l'apparition de la

poire et du fromage, la plupart des membres présents du sexe réputé le plus fort se mit à parler politique et Jonathan frémit en calculant l'effroyable masse de phrases ronflantes et de paroles superflues qui se dépensait alors dans l'ensemble des centres organisés.

Lorsque par-dessus l'arôme du café planèrent les vapeurs du gin et du whisky, d'autres convives de la catégorie à barbe crurent devoir sacrifier aux vieilles traditions en hasardant des gaudrioles de circonstance. Et Jonathan gardait un silence pudique, afin de ne pas augmenter la somme des propos répréhensibles que l'omnivibration était tenue de répercuter universellement.

La taciturnité de Jonathan fut toutefois très critiquée, surtout par le cousin éconduit, et lorsque sur le coup de minuit ils prirent congé, les invités – ainsi que très probablement leurs copies extra-terrestres et hyper-célestes – estimèrent à l'unanimité que les Jonathans sur toute la ligne astrale n'étaient que d'assez nébuleux lourdauds.

Mais quelles heures de consolation

paradisique, quand, débarrassé de l'obsession des amis en même temps que délivré des recommandations pathétiques de sa belle-mère, il put admirer sans témoins la beauté de sa jeune femme et constater ce qu'elle possédait d'agréments et d'esprit !

Sa félicité, durant cette nuit mémorable, fut d'autant plus ardente qu'il avait conscience de la partager avec l'entière série des Jonathans, alors tombée en extase aux pieds de la série correspondante de misses Annahs.

Car Jonathan ne pouvait douter que l'axiome du parallélisme moléculaire ne fût applicable aux choses de la pensée comme aux manifestations de l'ordre matériel – les sentiments n'étant qu'une résultante des commotions corporelles – et, dès lors, il se flattait qu'avec lui tous les innumérables Jonathans goûtaient les joies du cœur et les plaisirs intellectuels découlant de leur mutuelle découverte.

Pour tout dire, l'être intérieur de Jonathan semblait ne plus devoir offrir qu'une perpétuelle succession d'enchantements.

Au théâtre, par exemple, relégué au fond d'une loge où trônaient, sur le devant, mistress Scharp et sa fille, Jonathan voyait scintiller des myriades de lustres, se lever des milliards de rideaux, se dresser d'innombrables décors, se démener des fourmillades d'acteurs. Le même public du même théâtre de Baltimore subissait, dans toutes les Amériques possibles, le charme et l'émotion du même opéra, du même drame, et récompensait par les mêmes ovations le talent des mêmes interprètes. Quelques-uns des spectateurs, les mêmes partout, s'occupaient moins de la pièce que de la mise en scène de leur propre individualité ; plusieurs dames, particulièrement, ne redoutaient pas l'expansion illimitée de leurs minauderies prétentieuses, et n'hésitaient pas à provoquer l'attention de l'aréopage masculin d'un bout à l'autre du fonctionnement atomique. Jonathan se complaisait à ces détails autant qu'à l'ensemble de la représentation. Tout cela s'illuminait et s'irisait dans son cerveau comme si, au fond de ses jumelles (un cadeau de sa belle-mère !), son imagination s'était éparpillée à travers les prismes magiquement réfractifs de

deux immenses diamants.

À la visite des collections d'art, les marbres et les tableaux devenaient pour lui les prototypes d'une inépuisable reproduction de chefs-d'œuvre ; à la lecture des bons livres de tous genres, il considérait avec enthousiasme que le génie de l'humanité s'affirme dans tous les recoins de l'universalisme.

Enfin, il eut un fils, et le plus glorieux effet de sa théorie lui parut être que l'équivalence des déplacements substantiels déterminait la naissance d'autant de petits Jonathans Bridges, qu'il existait d'heureux pères Jonathans sous tant de calottes de cieux !

\*

Mais qui l'eût dit ? Cette dernière et touchante circonstance allait, tout justement, remplir de troubles une vie jusqu'alors débordante de satisfaction.

Depuis plusieurs mois déjà, Jonathan

éprouvait quelque remords de garder son bonheur scientifique pour lui seul. Lorsque son honorable épouse eut conquis le titre de mère, concurremment avec toutes les dames Bridges, il jugea par trop criminel de la tenir dans l'ignorance du rôle qu'elle venait de jouer dans le panorganisme, et il s'empessa d'initier enfin sa conjointe à la prestigieuse conception de l'équipollence vibratoire.

L'effet de cette confiance fut terrible.

M<sup>me</sup> Bridge communiqua la stupéfiante abstraction à M<sup>me</sup> Sharp, et toutes deux, fixées à jamais sur l'état mental du pauvre Jonathan ainsi que sur la valeur de ses éternelles recherches transcendantes, ouvrirent contre le malheureux rêveur une guerre de persécution à outrance.

M<sup>me</sup> Bridge, enfant capricieuse autrefois, dépassait d'un coup les dernières limites de l'acrimonie ; M<sup>me</sup> Sharp justifiait au centuple tout ce qui se fulmine contre les belles-mères dans l'omnimonde inventé par son gendre.

– Illuminé, faux savant, faux Américain, mangeur de dot, mauvais père !...

Telles étaient les moindres injures dont on accablait le novateur et qui lui incrustaient la honte jusqu'au fond de l'âme.

Son intérieur, jadis paisible, eût infailliblement tourné à l'enfer familial – horrible entre tous – s'il n'avait coupé court aux disputes en proférant le serment de s'atteler sur l'heure à des projets réalisables en flots de bank-notes et en avalanches de dollars.

Il était, du reste, persuadé que, grâce à la double hypothèse du remplacement des molécules par l'électricité et de leurs réitérations planisphériques, ce ne serait pour lui qu'un jeu de donner son nom – et celui de tout le Jonathanisme – à la navigation interastrale.

Il se hâta d'approprier à cette fin le jardinet attenant à l'immeuble de M<sup>me</sup> Sharp, de construire un ballon, d'installer des gazomètres, de collectionner les appareils indispensables ; il ne resta bientôt plus qu'à trouver le mécanisme définitif, et Jonathan Bridge entreprit une lutte dernière contre les aspérités de la science.

Mais durant les rares minutes qu'il déroba à

ce travail, il s'avisa de transformations plus qu'étranges dans le caractère et l'attitude de M<sup>me</sup> Bridge.

Endoctrinée – énergiquement – par sa mère, M<sup>me</sup> Bridge devenait une mondaine infatigable ; elle courait les raouts, promenait au bal les allures d'une coquette évaporée, semblait à peine se soucier du semblant de respect obligatoire envers son mari, M. Bridge, et affichait pour l'ancien cousin malmené des sympathies souverainement inquiétantes.

Alors un deuil immense envahit le cœur de Jonathan !

Il ne pouvait se résigner à la perspective de devenir ridicule, non seulement dans sa ville natale, mais dans les innombrables rééditions de Baltimore que la loi des vibrations répand sur l'étendue.

Oui, Jonathan commençait à regretter d'avoir établi la parité absolue de tant de multiplicités de mondes sériés ou l'on allait se gausser de lui. Que dis-je ? En proie aux plus noires amertumes, Jonathan renonçait à ses thèses favorites ; il niait

carrément l'exactitude de sa découverte et répudiait l'effort de son génie. Il ne voulait plus de cette vibration universelle qui avait si mal tourné !

– Chimère, se disait-il, la simultanée des oscillations ; folie, et stupidité, l'équivalence des déplacements matériels. Que diable s'était-il allé mettre en tête ? Comment n'avait-il pas compris que le propre d'un jugement sagace, d'un esprit clairvoyant, serait de tendre à la variété, à la variété toujours, toujours et partout ? Comment, lui, d'un caractère inoffensif, enclin même à la philanthropie, ne s'était-il pas révolté dès la première heure contre le danger d'une inflexible et décourageante ressemblance entre les planètes ?

Halluciné de la sorte par le désespoir, il monologua jusqu'à prétendre que la navigation trans-éthérienne était indirigeable, et que les aérostats ne pouvant que monter, monter toujours, leur seule utilité devait être de transporter l'homme dans un astre différent, loin des femmes frivoles et des belles-mères par trop

terrestres.

Cette nouvelle fantaisie s'implanta dans sa cervelle à tel point qu'il résolut de grimper jusqu'à la planète la plus proche, c'est-à-dire jusqu'à la lune, se berçant de l'idée qu'il suffirait de franchir à l'état somnambulique les régions privées d'air respirable et d'atteindre le point précis où les forces de la pesanteur bifurquent à angle droit vers la sphère voisine.

Fort de ce calcul, Jonathan, toujours navré, s'installa secrètement dans son aéroscaphe tout neuf, prononça le « lâchez tout » qui impliquait aussi M<sup>me</sup> Sharp et M<sup>me</sup> Bridge, se magnétisa d'un hypnotisme soigneux et parvint, frappé de catalepsie, aux plus hautes solitudes du ciel.

Dormait-il ou non en voguant dans l'immensité bleue ? Il l'ignorait, mais son esprit avait gardé la notion des incidents du voyage, et tout à coup, le regard fixé sur les nuées planant en bas, il remarqua que la nacelle avait décrit un mouvement de biais et s'était mise à redescendre.

Ô joie profonde, exaltation surhumaine ! Jonathan quittait la route territoriale et nageait

dans la banlieue céleste de la lune !

Il s'arracha violemment à sa torpeur et s'apprêtait à faire une joyeuse et triomphale entrée dans ce globe inconnu dont il voyait déjà se débrouiller la superficie, où tant d'étranges émerveillements l'attendaient sans doute.

Mais, hélas ! à mesure qu'il se rapprochait de sa destination, il discernait des sites familiers.

Bientôt, tristesse amère, il reconnaissait les clochers, les cheminées d'usines, le camionnage tumultueux et la foule toujours soucieuse et affairée de sa ville natale.

Dix minutes plus tard, désillusion complète, il jetait l'ancre dans un jardinet tout pareil à celui qu'il avait quitté le matin, et, tout d'abord, il y rencontrait, affectant l'inquiétude et prodiguant les reproches, une autre épouse Bridge et une seconde veuve Sharp qu'il lui était impossible de ne pas considérer comme une stricte imitation des deux furies dont il avait tenté de se délivrer par l'exil ascensionnel.

Hélas ! les deux planètes se copiaient

fidèlement ; l'admirable prévision de la réciprocité des mouvements corpusculaires passait à l'état de vérité mathématique. Jonathan avait sous les yeux la démonstration rigoureuse de sa découverte ; à sa très grande gloire, mais à son plus grand regret, il possédait la preuve que tout se passe dans la lune absolument comme sur la terre, et qu'enfin il n'est rien de neuf sous la fabuleuse infinité des soleils, ni dedans.

Une seule consolation lui resta lorsqu'il se revit aux prises avec les ennuis du ménage :

Au plus fort des criailles et lamentations, il se flattait que la présente M<sup>me</sup> Bridge et l'actuelle veuve Sharp n'étaient que la figuration apparente ou le fac-simile moléculaire et lunaire des deux agréables créatures qu'il avait si prestement délaissées.

La véritable M<sup>me</sup> Bridge, pensait-il, et l'authentique belle-mère n'avaient plus pour plastron et souffre-douleurs que l'autre Jonathan, celui qui, en raison de l'atomisme vibratoire et répercussif, avait dû, nécessairement, fuir en ballon de quelque planète ignorée, puis descendre

dans le vrai jardin de la maison même de  
l'incontestable veuve Sharp de Baltimore.

## **Vengeances de femmes**

Si nous disions immédiatement, sans précautions oratoires, ce que c'était que les « Débarrasseurs » (groupe à part du Cercle social et industriel d'Albany), nous risquerions de froisser plus d'une âme féminine et d'allumer le feu de la colère dans un nombre double de jolis yeux. Notre but est tout différent : nous désirons captiver l'entière sympathie des lectrices, pour peu que cette blquette rapide ait la chance d'en rencontrer, et, dans ce but, nous leur présenterons, tout d'abord, une femme charmante, dont la situation ne manquera pas de les émouvoir et qui, d'ailleurs, est le principal personnage de notre récit.

Mieux que nous, du reste M<sup>me</sup> Annah Rowlands, c'est le nom de la ravissante personne, caractérisera plus tard les « Débarrasseurs » selon leur mérite et leur vaudra probablement une condamnation sans merci, par ce seul fait qu'elle a contre eux de justes griefs.

Car, s'il est déjà fâcheux de fournir à la

généralité des dames le moindre sujet de rancune, nous considérons comme une impardonnable scélératesse d'avoir réduit à l'affliction – qui sait, peut-être au désespoir ! – une créature d'élite, belle à pouvoir se passer d'esprit, avisée et subtile au point de se faire pardonner et son esprit et sa beauté.

Oui, M<sup>me</sup> Annah Rowlands, de stature et de tournure patricienne, mais sans maigreur, possède une foule d'attraits que relève on ne sait quoi de pittoresque et d'original. D'après les on-dit, elle descendrait, par la ligne maternelle, des peuplades errantes de l'Amérique vierge d'autrefois : il lui reste l'héritage plastique d'une suite d'indigènes ayant maintenu leur splendeur de race malgré les croisements avec l'exténuée civilisation. De là les multiples aspects d'Indienne ténébreuse et d'Anglaise raffinée qui se confondent, chez elle, en une indicible harmonie. Ses longs cheveux d'ébène et de satin ont la frisure souple d'une toison de blonde ; le front bas s'arrondit sur des saillies vigoureuses ; l'ouverture des yeux, étroite comme un mince trait de plume, se prolonge jusque sur les tempes,

mais les sourcils châtons dessinent une courbe pleine de noblesse ; la pupille est d'un noir d'encre de Chine, mais elle éclate dans un iris du bleu le plus doux ; ses lèvres sont passablement sensuelles, mais armées d'un sourire fier ; on devine, dans tout cela, l'élévation des sentiments et la fougue des instincts prompts au caprice, une gravité qui sait n'être pas dupe d'elle-même et des tendances à la fantaisie qu'une volonté très décidée refoule et comprime au besoin.

En ce moment, par exemple, M<sup>me</sup> Rowlands est seule dans son salon, elle est frappée de mélancolie, elle se débat contre une foule de préoccupations. Eh bien ! elle reste assise bien droite sur le divan, elle ne prend nulle pose découragée, aucun froncement ne trouble l'arc majestueux de ses sourcils, elle ne veut pas de mise en scène à sa douleur et n'en calcule pas l'effet tragique par une œillade à la glace. Lorsqu'elle sort de sa rêverie, elle parcourt quelques passages du *Courrier des Eaux*, journal d'une futilité manifeste, et pourtant elle trouve le moyen de prêter quelque attention à cette lecture, elle ne s'impatiente pas de la lumière d'or et du

souffle de l'été qui rentrent à flots par les fenêtres grandes ouvertes et même elle ne dédaigne pas d'admirer par instants les longues flèches enflammées du soleil d'après-midi, se brisant sur les verdurees ondoyantes et sur les touffes de fleurs du joli jardin qui entoure le Cottage.

Et n'allez pas croire à quelque vain souci d'amour-propre résultant de la querelle avec les « Débarrasseurs ». Ce ne serait là qu'un incident tout à fait secondaire. Les ennuis de M<sup>me</sup> Rowlands sont sérieux ; le cœur de M<sup>me</sup> Rowlands est en deuil :

Son mari, M. Edward Rowlands, l'a quittée à l'improviste, il y a plus de trois mois, pour on ne sait quels projets plus ou moins problématiques, et n'a plus, depuis lors, donné de ses nouvelles.

Très millionnaires tous deux, indépendants l'un vis-à-vis de l'autre par la fortune, leur alliance, née d'une passion soudaine et réciproque pendant un tour de valse dans le tohubohu d'un bal officiel, semblait réunir toutes les chances de réaliser l'idéal, si peu fréquent, d'un roman d'amour dans le mariage. Mais dès le

début, M<sup>me</sup> Annah Rowlands avait résolu d'entretenir dans le roman toute la pureté et toute la poésie requises pour le rendre durable, tandis que son collaborateur, le pimpant Edward, un peu rétif, peut-être, à plier sous la maîtrise d'une femme supérieure qu'il n'avait pas suffisamment devinée, tenta d'agrémenter les devoirs matrimoniaux par des allures déliées et par bon nombre de frasques, renouvelées de ses anciennes mœurs de garçon. Bientôt il redevint d'une assiduité tenace au club des « Débarrasseurs » dont on commence, j'espère, à deviner la funeste influence, et finalement il prit le chemin de fer sans dire adieu, sans fournir la moindre explication.

Telles sont les noires circonstances passées en revue par M<sup>me</sup> Rowlands et contre lesquelles se ramasse et fermente sourdement sa colère, quand un groom lui remet, sur un plateau d'argent, la carte d'un gentleman réclamant l'honneur d'être reçu.

« Archibald Turlow », lisait-on en fines lettres penchées sur le carré de bristol.

– Dites à Hésékiah d’introduire, ordonne M<sup>me</sup> Rowlands aussitôt, sans qu’aucune altération dans son attitude la montrât satisfaite ou mécontente de cette diversion.

À peine eut-elle, quand le groom fut sorti, ce rapide redressement des nerfs, ce sursaut contenu des tempéraments de bataille préparant l’attaque ou la défensive à l’approche de tout venant.

Un instant après, Hésékiah souleva le rideau japonais qui sépare le salon de l’antichambre – une brillante volée d’oiseaux de peluche bleue brodés sur un ciel d’or. – Hésékiah, dont on est prié de remarquer la mine farouche et la face écrasée aux tons cramoisis, se sangle d’une sévère livrée d’intendant que crève de toutes parts sa carrure d’hercule. C’est évidemment un Indien peau-rouge, domestiqué depuis peu. Des grognements roulent dans sa gorge ; il s’efface contre les replis de la tenture et prend l’air menaçant d’un valet de bourreau pour enjoindre au visiteur d’entrer.

M. Archibald Turlow ne s’arrête pas à ce détail d’intérieur ; il s’incline respectueusement,

tandis que la tapisserie japonaise retombe derrière lui, puis exhibe, quand il s'est remis debout, un parfait échantillon du dandysme le plus élégant.

Sa main droite, serrée dans un gant jaune paille, retenait le gibus fermé contre la bande du pantalon de casimir brun-clair ; la main gauche, nue, soulevée par un mouvement gracieux du bras, chiffonnait l'autre gant et balançait diagonalement un stick minuscule sur le gilet blanc-crème et sur les revers du veston bleu-pâle, décoré d'un bouton de rose.

Archibald semble avoir dépassé depuis deux ou trois ans le trentième printemps de la première jeunesse. Il est de figure agréable, ses cheveux blonds, un peu clairsemés dans le milieu, ajoutent de la distinction à son front placide et pur ; ses favoris crépus se dispersent en une légère nuée d'or ; ses yeux bleus se noient dans cette vague morbidesse bistrée que creusent d'un fin lacis de rides les fatigues d'une existence de viveur ; sa bouche, fraîche encore, s'entrouvre sur des dents blanches ; mais l'ensemble paraît indiquer que sir Archibald est d'une fatuité singulière, et le

sourire sentimental qu'il arrondit depuis son entrée révèle sa confiance absolue dans le succès de cette visite chez une dame quasi veuve et prise d'ennui.

– Madame Rowlands sera surprise, dit-il, de me voir chez elle sans que j'aie sollicité cette faveur par une lettre, mais ma démarche offre un caractère d'urgence extrême et ne pouvait être différée.

– En vérité ! nuança M<sup>me</sup> Rowlands de manière à ne montrer qu'une politesse mélangée de réserve et qu'une curiosité teintée de beaucoup de scepticisme.

– Oui, le sujet qui m'amène auprès de vous est grave, continua M. Turlow, grave à tel point qu'il m'en coûte affreusement de l'aborder, car il me faudra vous apprendre un événement fatal, une terrifiante catastrophe !...

Le sourire persistant du coquet Archibald n'était guère d'accord avec ce sinistre début, et de son côté la belle M<sup>me</sup> Rowlands crut devoir ne rien déranger à ses dehors d'impassibilité parfaite.

– Veuillez vous asseoir tout d’abord, dit-elle en désignant un fauteuil, vous pourrez ensuite me raconter plus commodément autant de choses funestes qu’il vous plaira.

M. Turlow s’installa bien en face de M<sup>me</sup> Rowlands et braqua droit sur elle la langueur caressante de son regard bleu.

– J’étais, madame, entama-t-il, un des plus intimes amis de votre mari, l’excellent Edward Rowlands.

– Oui, vous fréquentiez tous deux, je crois, la confrérie des « Débarrasseurs », une sorte de société secrète, n’est-ce pas ? interrompit M<sup>me</sup> Rowlands, sans paraître attacher la moindre importance à sa question.

– Oh ! une simple succursale du Cercle industriel, sans rien de particulier, répondit Turlow en glissant sur ce chapitre ! C’est là qu’Edward et moi nous arrêtâmes le projet d’un voyage dans le Far-West. L’expédition devait rester mystérieuse, car il s’agissait de la découverte et du rachat à vil prix d’une abondante mine d’or. L’ami Rowlands, malgré

ses millions, jugeait spirituel de réparer ainsi quelques pertes assez grosses au baccarat ; moi, je l'accompagnais en simple oisif, désireux de parcourir des pays inconnus.

– Très ingénieux ! remarqua M<sup>me</sup> Rowlands, dont l'observation semblait s'appliquer aussi bien à l'entreprise en elle-même qu'au motif invoqué en faveur de la fugue d'Edward.

– Nous prîmes donc l'express, il y a trois mois, raconta Turlow, et nous filâmes tout d'une traite jusqu'au Nebraska. La première partie de l'excursion fut ravissante, car nous passâmes la plus grande partie du temps à parler de vous. Edward, traitant assez cavalièrement le bonheur qu'il laissait derrière lui, peut-être pour se dissimuler la profondeur de ses regrets, vous attribuait une foule d'éminentes qualités qu'il appréciait mal..., tout en leur rendant justice sans le vouloir. Il me disait votre talent de musicienne et me définissait le charme d'une voix de contralto que vous n'avez encore daigné faire entendre, paraît-il, qu'à lui seul. Il me dépeignait aussi les façons délicates et dignes que vous

mettez dans l'amour, le caractère de grandeur dont vous entouriez les relations conjugales ; il ne me cachait pas que son esprit assez positif se sentait mal à l'aise dans une pareille fréquentation du sublime ; enfin, il montrait quelque frayeur à l'égard de certains emportements qui trahissent en vous, affirmait-il, la filiation aborigène ; il redoutait les extrémités vengeresses, sans doute irréfléchies, mais terribles, où devait vous pousser une irritation qu'il n'avait que trop provoquée. Or, ce portrait qu'Edward encadrait de diverses atténuations inspirées, je persiste à le croire, par le remords qui le travaillait, ce portrait exerça bientôt sur moi la fascination la plus envahissante...

– Mais vous ne me parlez guère de mon mari, dit M<sup>me</sup> Rowlands, distraite.

– J'insiste sur ce qu'il possédait de meilleur, sur ce que tout le monde lui envie, ajouta Turlow...

– Trop aimable ! interrompit M<sup>me</sup> Rowlands avec le ton qu'il fallait pour arrêter ce flot montant de madrigaux.

Mais le sémillant Archibald n'était pas homme à se décourager pour si peu.

– Bientôt je ne regardai plus rien de l'immense paysage étendu sur le parcours, continua-t-il ; je tenais les yeux fermés sur votre image qui flottait dans ma pensée ; lorsque, par hasard, je les rouvrais sur le brouillard des prairies ou les vapeurs bleuâtres de l'horizon, c'est votre être encore qui m'apparaissait tel que le dessinait mon rêve, bien inférieur, certes, à la réalité... Vous comprendrez sans peine combien ce pèlerinage tout rempli de vous devait allumer en moi jusqu'à la frénésie le désir de revenir et de vous connaître enfin...

– Voilà qui est fait, il ne vous reste plus qu'à m'apprendre les péripéties du retour, dit M<sup>me</sup> Rowlands avec les marques d'une attention qu'il serait exagéré de qualifier autrement que de médiocre.

– C'est alors justement que le malheur, un malheur irréparable, nous attendait ! soupira Turlow.

– Vous me faites frémir, prononça M<sup>me</sup>

Rowlands arrangeant du bout des doigts les froissements de sa robe.

– Nous touchions à la fin de l’hiver, reprit M. Turlow, quand nous revînmes des vallées du Nebraska ; nous nous élançâmes au-delà de Chicago par l’express de l’Indiana et nous nous disposâmes à pousser une pointe sur l’Illinois...

M<sup>me</sup> Rowlands acceptait sans sourciller ces complications géographiques et grammaticales. Turlow poursuivait avec chaleur :

– Nous étions parvenus jusqu’aux immenses solitudes des plaines qui dorment par là, quand fondit sur nous, lente d’abord, puis furieuse, puis interminable, une tourmente de neige sous laquelle le train, arrêté dans sa marche, se trouva bientôt enseveli sans apparence de secours possible. Ainsi qu’il arrive en pareille saison, nous étions peu nombreux ; quelques gentlemen seulement, voyageant pour affaires. Pas de dames. Personne n’avait emporté de provisions et dès le second jour de ce blocus la perspective de manquer de vivres devint une terrifiante certitude. Mark Twain, vous le savez, a raconté

des scènes de cannibalisme occasionnées par une aventure du même genre, mais le spirituel humoriste a drolatiquement exposé l'affaire sous forme de fantaisie attribuée aux impressions de voyage d'un fou. Or, M. Mark Twain n'en a pas moins décrit et deviné les choses avec une exactitude frappante. Les événements se succédèrent, pour notre lamentable caravane, à peu près comme dans le récit du romancier...

M<sup>me</sup> Rowlands eut un cri d'émotion franchement glaciale, en rapport avec l'effet de neige qu'on lui racontait :

– Ciel, mon mari ! fit-elle en suivant des yeux le vol dormant d'une libellule dans l'embrasure d'une des fenêtres.

– Vous saurez trop tôt ce qu'il advint de lui ! pleura l'éloquent Archibald. Après le septième ou huitième jour d'inanition complète, la rage, l'audace, le cynisme de la faim s'exprimèrent ouvertement dans toutes les conversations. Sans plus de phrases, nous décrétâmes de nous sacrifier un par un à l'appétit général. La locomotive devait remplir l'office de fourneau.

Nous ne tirâmes pas au sort, ce système ayant le défaut de sembler toujours injuste à celui qu'il atteint : Nous procédâmes d'une façon plus philosophique en décidant d'immoler d'abord les gens les plus distingués de la compagnie par le savoir, l'habileté pratiquement prouvée, la renommée ou la fortune acquise, les individus, en un mot, qui, sans négliger leurs propres affaires, avaient pu rendre une somme respectable de services à leurs contemporains. Nous devions aller graduellement de la sorte jusqu'aux types de deuxième, de troisième et même de dernière catégorie dans l'ordre de la valeur personnelle. Le chagrin d'être désigné dans les premiers rangs devenait ainsi moins amer et presque flatteur. D'autre part, nous laissions aux nullités, aux fruits secs, aux zéros avérés de la troupe l'espoir d'être sauvés et de devenir bons à quelque chose, au moins dans l'avenir.

– J'eusse adopté cette clause, ne fût-ce que pour prolonger le plus possible les chances de mon mari, insinua M<sup>me</sup> Rowlands, sans souligner d'intention épigrammatique.

– Nous ouvrîmes la série des holocaustes, continua M. Turlow, en commençant par le mécanicien, le chauffeur et les gardes du train, instruments d'utilité publique et de dévouement humanitaire au-dessus de toute contestation. Mais ces travailleurs, généralement mal nourris, ne nous fournirent que des plats peu substantiels. L'appétit ne fit que s'accroître après cette sorte de hors-d'œuvre. Les dîneurs murmuraient ; nous inscrivîmes bien vite sur le menu du jour un homme politique éminent, à la fois sénateur, magistrat et président de conseil d'une foule d'administrations de finances. Ce haut fonctionnaire était littéralement farci d'appointements et d'honneurs, il n'y avait nulle indiscretion à réclamer de lui un dernier « service ». Mais force nous fut de constater que ses facultés morales s'étaient singulièrement enrichies aux dépens de l'enveloppe corporelle. Impossible d'imaginer un plus mince régal que cette carcasse de dignitaire consommée avec accompagnement de quelques bouteilles de neige fondue...

Le sourire vainqueur errait toujours sur les

lèvres d'Archibald pendant ces funèbres narrations ; on voit voltiger de même sur les fleurs attristées des cimetières les blancs papillons grisés de soleil. Archibald dépensait, de plus, une loquacité rare.

– Le besoin d'une nourriture solide devenait plus criant que jamais, dit-il, et nous nous jetâmes sur un gros industriel qui fit, enfin, assez bonne « contenance » au banquet donné en son honneur. Tout en augmentant sa prospérité par l'application des récents progrès scientifiques, ce positiviste n'avait pas méprisé les raffinements de la gastronomie : il exhalait d'une manière posthume les arômes d'un gourmet d'ancienne date...

Une apparence de bâillement passa sur les traits majestueux de M<sup>me</sup> Rowlands.

– J'abrège cette désolante nomenclature, continua sir Archibald fort à propos, et j'arrive au moment où, par une suite d'élections toujours conclues en raison inverse du mérite individuel, nous restâmes seuls, Edward et moi.

– Hélas ! dit M<sup>me</sup> Rowlands avec indulgence,

j'avais pressenti que mon mari serait épargné jusque-là.

– Le train de secours persistait à ne pas venir, poursuivit M. Turlow, et quelle que fût l'immensité de mon désespoir, il me fallut détruire l'infortuné pour subsister jusqu'au dégel !

– Horrible ! horrible ! s'écria M<sup>me</sup> Rowlands d'un accent méthodiquement pathétique.

– Oh ! j'atteste, se hâta d'ajouter Turlow, je jure qu'on avait consciencieusement marqué son tour : trop peu d'usure cérébrale, trop de force physique en réserve... un luxe de chair inouï !...

– Mais vous-même, comment demeurâtes-vous le dernier ? interrompit M<sup>me</sup> Rowlands, plutôt compatissante que sarcastique.

– Rien n'était plus juste, répondit modestement Archibald ; cependant, je puis alléguer que, dès le début de l'affaire, lorsqu'on classa nos talents respectifs, j'eus l'heureuse inspiration de me faire passer pour cuisinier...

M<sup>me</sup> Rowlands rêvassait pendant cette

explication :

– Pauvre Edward, en somme, je l’adorais... beaucoup... Que vais-je devenir sans lui ?...

Elle exagérait le tendre roucoulement d’une jeune veuve ou d’une colombe dépareillée. Elle eut une larme..., œuvre d’art plus merveilleuse que n’importe quel strass criblé de rayons.

– Eh bien ! madame, gardez une consolation dans cette détresse, s’écria Turlow avec un surcroît d’enthousiasme ; songez que la plus précieuse qualité d’Edward, c’est-à-dire son amour, survit tout entier en moi. Ses sentiments, que j’ai dû forcément absorber et m’assimiler comme le reste, s’ajoutent aux miens et déterminent dans mon âme le phénomène d’une double passion ; depuis que je vous vois je me perds dans ce trouble étrange d’aimer ardemment pour deux...

Archibald, comme ponctuation, s’était laissé tomber aux genoux de M<sup>me</sup> Rowlands et la tirade prenait le tour d’une déclaration en règle.

– Consentez à ce traité, d’ailleurs recommandé

par la logique, supplia-t-il, devenez ma femme, autant pour assurer ma propre félicité que pour honorer désormais, à l'état transsubstantiel, votre pauvre mari disparu !...

Les beaux yeux de M<sup>me</sup> Rowlands se voilèrent d'une expression méditative, mais non dépourvue d'aménité :

– L'arrangement serait ingénieux, dit-elle après un silence, mais ce sont là des choses très délicates, très scabreuses... Il y faut songer à loisir avant de rien conclure... Revenez me voir, cher monsieur Archibald, revenez demain, mais vers le soir... Tout ceci réclame, il me semble, un peu d'ombre et de mystère...

La phrase s'achevait sur un ton d'hésitation frémissante, pleine de promesses... Les beaux yeux de M<sup>me</sup> Rowlands répandaient déjà la lueur extasiée des étoiles qu'elle voulait pour complices...

Archibald Turlow fut ravi de son commencement de bonne fortune ; il se remit sur ses jambes et s'en alla, tout à fait certain d'un triomphe final que hâteraient les frissons de la

nuit...

\*

Le lendemain, dès le tomber de la brune, Archibald retournait au Cottage, mais il n'était pas seul.

Il promenait à sa suite, en guise d'ombre, un clergyman très long, très maigre et tout de noir vêtu.

– Que veut dire ?... interrogea M<sup>me</sup> Rowlands descendue dans le jardin à la rencontre de son hôte.

– Je suis de ceux qui aiment à brusquer le bonheur, répondit Archibald, et j'ai convoqué cet honorable homme d'église pour le cas où vous souhaiteriez de faire consacrer séance tenante notre projet d'union. Du reste, pas gênant, M. Snyder ! Il se tiendra bien tranquille et ne remuera que si l'on a besoin de lui.

– Excellente idée, en vérité... La présence de M. Snyder pourra devenir très utile... Il acceptera,

j'espère, une tasse de thé... Mais la soirée est délicieuse..., restons un peu sous les arbres.

M<sup>me</sup> Rowlands, parlant ainsi, guida ses visiteurs jusqu'au milieu de la pelouse et désigna des sièges.

– Assis ! commanda Turlow à M. Snyder, lequel se posa sur l'extrémité d'un pliant et se mit à tourner son grand chapeau de quaker entre ses doigts gantés de coton noir.

Mais M. Turlow s'arrêta perplexe à la vue des bizarres dispositions qui avaient été prises pour ce bout de soirée en plein air. M<sup>me</sup> Rowlands foulait grandiosement sur l'herbe la traîne d'une somptueuse robe de deuil en satin ; quelques couronnes de perles blanches et noires pendaient par-ci par-là dans la feuillée ; le banc de gazon où Turlow devait prendre place était recouvert d'un crêpe semé de larmes d'argent et dont les replis se rattachaient symétriquement à des touffes de roses blanches. Autour de cette sorte de catafalque, des torches flambaient dans de hauts candélabres habillés de voiles blancs qu'agitait le souffle léger de la nuit. Tout annonçait qu'on

allait passer agréablement quelques heures funèbres, au sein d'une douce intimité.

– Mettez-vous là, je vous prie, insista M<sup>me</sup> Rowlands, et permettez-moi d'honorer en vous, comme il convient, la sépulture vivante de mon mari. D'ailleurs, ne vous gênez en rien : je déteste la solennité ; soyez tout à votre aise et faites-moi la grâce de fumer un cigare, ainsi qu'Edward en avait l'habitude.

Elle s'enveloppa le front d'un bout de mantille, s'accouda sur une chaise longue et, rêveuse, elle ajouta :

– J'adore la tristesse gaie...

Archibald se fit une loi de ne pas demeurer en reste d'humour macabre ou autre ; il alluma sans façon un pur havane à l'un des lampadaires et s'étendit bien horizontalement sur le tumulus.

Les vapeurs parfumées du tabac montèrent dans la clarté rousse des cierges. Ce fut dans le tiède silence une minute exquise.

– Oh ! je me sens heureuse ! soupira M<sup>me</sup> Rowlands ; j'éprouve je ne sais quel bonheur

mystique ennobli d'angoisse ! L'âme d'Edward, sans doute, se manifeste parmi nous... Oui, je l'entends ! elle souffre, elle réclame quelques consolations de ce ministre de Dieu qui nous entend...

– Priez ! ordonna sir Archibald au nébuleux Snyder qui, rougissant, balbutiant, très embarrassé, s'efforça de débiter diverses psalmodies plus ou moins intelligibles.

Il sautait aux oreilles que ce clergyman d'occasion ne se rappelait qu'imparfaitement le vocabulaire sacré ; sa piteuse mémoire bronchait ; le verbe évangélique, le diamant de l'Écriture s'ébréçait entre ses mâchoires et retombait en fragments sans éclat, comme la poussière d'une perle qu'on écrase.

M<sup>me</sup> Rowlands abaissa les paupières ainsi que dans la torpeur d'une exaltation paisible et ne parut nullement remarquer les ânonnements de l'in vraisemblable Snyder.

La scène, malgré cet accroc liturgique, n'en tournait pas moins au fantasque le plus achevé. Les pâles rayons de la lune émiettés par le

feuillage et les sautillantes lueurs des torches jetaient de sinistres effets de lumière sur la sombre beauté de M<sup>me</sup> Rowlands et glaçaient de luisants diaboliques les moires de sa tunique de satin. Archibald Turlow prenait l'aspect troublant d'une statue de contemporain sur un essai de mausolée réaliste. Snyd, l'incompris, restait tout de noir vêtu, comme une énigme.

Mais l'on n'était pas au bout des choses inattendues.

Au loin, tout à coup, par les fenêtres ouvertes du salon, une voix d'homme, sonore, pure, vibrante, s'éleva, soutenue par un accompagnement de harpe, et fit entendre un cantique dont les strophes attendries semblaient pleurer dans l'espace.

Archibald et son acolyte se dressèrent stupéfaits. M<sup>me</sup> Rowlands ne bougea pas.

– C'est délicieux, pauvre Edward ! murmurait-elle, confondant en une même impression de plaisir sa douleur conjugale et l'attrait de la musique.

Après l'expiration des dernières notes, le groom vint annoncer que le thé était servi.

M<sup>me</sup> Rowlands accepta le bras de M. Turlow et, suivis du clergyman, ils gravirent les degrés de marbre blanc qui conduisaient à la maison.

En entrant dans le salon profusément illuminé, l'on trouva le chanteur mâchonnant une mince cigarette rose, mais exhibant une toilette selon le cérémonial. C'était le séduisant ténorino de la troupe italienne tant applaudi pendant la dernière saison.

– Hé, signor Capperoni ! Comment va ? fit Turlow les mains tendues.

– Vous vous connaissez ? demanda M<sup>me</sup> Rowlands sans la moindre affectation de surprise ou de curiosité.

– Oui ! nous nous sommes rencontrés de temps en temps, au Club, je crois, dit Turlow avec une nuance d'embarras.

Puis la causerie pirouetta sur les jolis riens de l'actualité ; l'on ne fit aucune allusion aux incidents artistico-spirites du jardin, et tout ce

qu'Archibald obtint quand il fallut se retirer, ce fut la permission de revenir le lendemain soir, toujours additionné de son clergyman, pour le cas de célébration matrimoniale impromptu.

\*

Le second soir menaça de n'être qu'une nouvelle édition des mêmes extravagances ; M. Turlow rallumait son cigare et reprenait sa posture tombale. M. Snyder récidivait ses bégaiements obituaires et M<sup>me</sup> Rowlands, éperdument, se replongeait dans les délices des visions intérieures.

Cela risquait de devenir d'une monotonie exaspérante, mais il y eut une variante notable dans la partie musicale :

Le ténorino ne fut pas le seul interprète du cantique ; un baryton le seconda, puis M<sup>me</sup> Rowlands, emportée d'une soudaine fureur de lyrisme, se levait sombrement radieuse, déployant ses splendides bras nus à la lumière des

torches, et jetait dans l'invisible torrent de mélodies ses accents passionnés.

Archibald, transporté de joie dans son immobilité de pseudo-fantôme, se flatta que la sérénade était à son intention et que M<sup>me</sup> Rowlands lui accordait la grâce insigne qu'il avait demandée, celle d'entendre ce prodige inconnu, ce mystérieux contralto de ménage, aux notes larges et profondes tant vantées par Edward.

De retour au salon, on était un chanteur de plus : le baryton, bel Italien très barbu, très chevelu, mais dont le sourire laissait paraître un léger excès de candeur et de bonhomie, tandis que Capperoni, Vénitien blond, né sous la domination autrichienne, avait dans les traits on ne sait quelle finesse de jeune diplomate.

– Je vous présente mon ami Vagatromba, dit le gracieux ténor à M. Turlow, qui s'inclina.

– Vous ne vous connaissiez pas ? demanda M<sup>me</sup> Rowlands, avec son semblant habituel d'indifférence pour ces menus détails.

– Nous ne nous sommes jamais rencontrés au Club, je pense, répondit Archibald encore plus visiblement embarrassé que précédemment.

Et la conversation se remit à voltiger sur le thème des chroniques du jour, mais les chances de M. Turlow progressèrent d'un degré :

Il osa saisir amoureusement la main de M<sup>me</sup> Rowlands, qui lui dit sans trop de colère :

– Y songez-vous, Archibald !

Et elle ajouta, bien bas, ravissante de réticence pudique :

– Revenez après-demain : nous dînerons ensemble... J'arrêterai mes plans d'ici là... Mais pas de clergyman, cette fois... Ayons un tête-à-tête... On convoquera, s'il le faut, le saint homme au dessert...

Les quarante-huit heures stipulées n'étaient pas assez longues, certes, pour laisser à M. Turlow le temps d'apprécier à l'avance toute l'étendue de sa félicité.

\*

Archibald, pourtant, n'eut pas la patience d'attendre la fin de la trêve et crut devoir persister dans la pratique des coups d'audace qui lui avait tant réussi jusqu'alors.

Il alla rôder, vers le commencement de la nuit suivante, aux abords du Cottage, en compagnie de l'assidu M. Snyd, qu'il appelait négligemment John, tout court, dans ces moments d'intimité – comme si ce serviteur de Dieu n'avait été, par intermittence, qu'un simple serviteur à gages.

C'était une tentation fort alléchante, une opération grosse de hasards intéressants que de surprendre M<sup>me</sup> Rowlands, son cœur du moins, dans ses tourments de veuve et de fiancée. M. Turlow comptait, dans ce but, escalader John dit Snyd, puis franchir les pointes dorées de la grille...

– Arrêtez ! souffla-t-il, l'oreille tendue.

Une harmonie touchante arrivait des lointains ; des arpèges de harpe montaient. M<sup>me</sup> Rowlands prenait la nuit pour confidente..., elle disait les

larmes de son âme dans un adagio magistral, en ton mineur, sans accompagnement de ténor, heureusement.

Toute musique de femme dans la solitude est un appel ! Cette fois, il s’y mêlait comme l’expression d’un suprême adieu !...

Qui donc M<sup>me</sup> Rowlands invoquait-elle ? Le spectre d’Edward, ou le palpable et réel Archibald ? Hé ! Tous deux, par le ciel ! dans la personne encercueillante de M. Turlow, brûlant de s’élancer à travers le jardin.

– Vite ! John, cria-t-il à M. Snyd qui, le dos contre la clôture, joignit les mains, mais dans le sens inverse du geste oratoire et de manière à former un échelon sur lequel M. Turlow mit le pied droit.

Mais M. Turlow ne se servit de ce tremplin que pour se rejeter vivement en arrière. Il avait entendu de sourds grondements et vu briller dans le noir fouillis des orties, en dedans des barreaux, les yeux incandescents d’Hésékiah, le sauvage.

– Attention, John, fit M. Turlow, hélas !

beaucoup trop tard !

En tant qu'échelle, M. John avait spontanément subi dans sa région inférieure le coup le plus rude que puisse offrir le large pied d'un Indien peau-rouge. La blessure s'étendait sur toute la partie accessible. En tant qu'évangéliste, M. Snyd était donc légitimement dispensé de tendre l'autre joue.

\*

Le lendemain de cet épisode qu'il se flattait de voir rester secret, Archibald Turlow, plus élégant et plus fleuri que jamais, entra dans le salon du Cottage à l'heure précise du dîner.

M<sup>me</sup> Rowlands n'avait pas encore quitté son boudoir et, nouvelle anomalie, l'invité fut reçu par l'horrible Hésékiah, dont la férocité coutumière semblait se compliquer d'une insondable tristesse.

– Vous dînez seul ! Madame le veut ! dépêchons ! fulmina cet incroyable majordome

avec un grincement de dents où les syllabes craquaient comme des coups de revolver.

Archibald se raffermir dans la résolution de ne s'étonner de rien et se transporta dans la salle à manger dont le plus que dernier des Mohicans avait ouvert la porte avec fracas.

Un silence de mort régnait dans la maison ; le luxe de l'argenterie et des porcelaines produisait un effet glaçant sur la nappe où le couvert n'était mis que pour un. Le prétendu tête-à-tête se changeait en un affreux « lunch » solitaire, si ce n'est qu'Hésékiah restait debout contre la table et se donnait des airs soupçonneux et malveillants de gardien de prison.

Le banquet, cependant, fut des plus confortables. Le groom apportait les plats et ce fut une interminable et succulente variété de toutes sortes de salmis et de salmigondis relevés d'un feu grégois d'épices, véritable incendie culinaire que M. Turlow combattait à l'aide de nombreux flacons de Champagne mis à portée de sa main.

Émoussillé par le joyeux vin de France, Archibald ne songea plus qu'à donner une haute

idée de ses capacités digestives, et bravement il mangea comme quatre. Mais l'absurde Hésékiah lançait sur son hôte des regards de mépris à la moindre tentative de reculade et, par une pantomime menaçante, le forçait à se repaître comme une troupe affamée de Hurons.

Le dessert mit fin à cette suite de tortures ; l'on revint au salon ruisselant de lumières, où M. Turlow, passablement gris, travaillait à ressaisir son équilibre et se disposait à prendre le café, quand le groom lui remit une lettre encadrée d'une bordure de deuil.

Au même instant, Hésékiah tira des basques de son habit un mouchoir de poche, ustensile inouï dans les mains d'un enfant des savanes ; il se couvrit les yeux, quelque chose comme un sanglot s'étouffa dans sa gorge, puis il s'enfuit avec le groom dans la salle à manger, dont il referma la porte.

La scène passait au lugubre, mais Archibald n'était plus en état de concevoir des alarmes.

– Un billet parfumé ! c'est d'elle ! s'écria-t-il gaiement.

Il brisa l'enveloppe et lut :

« Pardonnez mon indiscretion, cher monsieur Turlow, je n'ai pu survivre à mon Edward et je me suis tuée la nuit dernière ; mais j'avais fait le serment, à mon mari, de partager sa tombe, s'il mourait le premier. Or, *son tombeau, c'est vous !*... Encore une fois, pardon du supplément d'assimilation que je vous impose... J'espère que mes gens auront eu l'art d'accommoder mes restes de manière à vous rendre le plus agréable possible votre emploi de sépulcre malgré vous... »

Archibald eut un cri d'horreur !

Était-ce vrai, cette folie ? Avait-il des hallucinations d'ivrogne ? Était-ce cauchemar ou réalité l'écœurante douleur qui lui tordait tout à coup les entrailles ?

– À l'aide ! je meurs ! De l'air, de l'air ! hurla-t-il affolé.

Mais, seul, un clair éclat de rire de femme lui répondit.

M<sup>me</sup> Rowlands allongeait son profil de sphinx

sous un repli de la tenture au vol d'oiseaux japonais.

\*

Elle s'avança, souriant de la meilleure grâce du monde, et, présage plus flatteur encore, M. Turlow constata qu'elle portait une toilette nuptiale où neigeaient des blancheurs de soie, de dentelles et de roses.

– Merci de ce beau chagrin à la nouvelle de ma mort, dit-elle ; rassurez-vous, j'existe, et, de plus, je ne me suis jamais mieux amusée !

Archibald, tout ragaillardi, saisit avec dextérité le moyen qu'on lui offrait d'inscrire ses effarements gastriques au compte des transes de l'amour :

– Cruelle adorée, quelle peur vous m'avez faite ! Vous perdre ! gémit-il galamment, vous survivre comme un amant de ballade allemande, avec votre spectre éternellement présent dans... mes souvenirs ! C'était à devenir fou ! C'était...

M<sup>me</sup> Rowlands coupa d'un geste ce nouveau courant de fadeurs. Sans transition, elle redevenait terrible, l'œil en feu, le masque convulsé de rage grandissante.

– Avouez maintenant, dit-elle, que votre châtement est juste et que ma vengeance n'a que trop tardé !

Archibald pâlit légèrement.

– Que voulez-vous dire ?

– Assez de ruse et d'insolence, monsieur, vous ne me tromperez plus : ce Club clandestin, cette secte perfide dont vous êtes l'émissaire, je sais ce que c'est, j'en connais du premier au dernier les infâmes statuts...

Ici, soit dit en parenthèse, nous respirons, car il était temps que M<sup>me</sup> Rowlands, enfin, lançât l'anathème annoncé contre l'exécrable affiliation et dissipât l'obscurité qui, jusqu'à présent, a plané sur cette histoire.

– Oui ! poursuivit-elle, déchaînant la fureur et l'ironie, les « Débarrasseurs », en vérité ! c'est le nom qui convient à ce ramassis de maris mal

décrassés du célibat, révoltés contre la fidélité conjugale et ligués pour se délivrer réciproquement de leurs femmes par un ignoble système de libre échange. C'est là que se trament de lâches conspirations contre les vertueuses d'entre nous qui s'entêtent à ne pas fournir de prétexte au divorce. C'est là que les pitoyables associés se renseignent sur les qualités, les penchants, les travers, les caprices de celles qu'il s'agit de séduire, et combinent ainsi les meilleures chances de se déshonorer mutuellement. C'est là qu'ils calculent les heures de se rendre au foyer les uns des autres et qu'ils ménagent les rencontres imprévues, les scènes de fausse jalousie et de feintes provocations, les surprises, les coups de théâtre, les flagrants délits de toute espèce, destinés à rendre irrévocable la séparation des époux et le mariage des amants. Bravo ! messieurs ! c'est d'un machiavélisme transcendant !

M<sup>me</sup> Rowlands prodiguait, on le voit, la flétrissure méritée ; Archibald Turlow perdait contenance.

– Comment savez-vous ?... Quelle plaisanterie, balbutiait-il.

– Oh ! laissons là les démentis ! Encore une fois, je sais tout. Vous avez eu l'imprudence d'admettre dans vos rangs M. Capperoni, quoique célibataire, et, selon vos statuts, afin de l'utiliser comme « essayeur » auprès des femmes rêveuses... Capperoni – tandis que je rêvais – m'a révélé vos procédés d'un bout à l'autre...

– Le traître ! siffla M. Turlow.

– Mais, après tout, je vous dois presque de la reconnaissance, continua M<sup>me</sup> Rowlands, passant de la furie au froid sarcasme. Ah ! messieurs les « Débarrasseurs », vous avez désespéré de me vaincre par votre méthode ordinaire et vous vous êtes livrés, en mon honneur, à des frais d'imagination. Il y a quelques mois, vous partez sans prendre congé, sous prétexte d'affaires au bout du monde, tandis qu'en réalité vous menez dans les stations thermales environnantes un train galant dont les joyusetés sont célébrées par le *Courrier des Eaux*, journal des plus futiles, certes, mais dont la lecture, pourtant, peut

quelquefois n'être pas sans intérêt. Puis, quand on me croit réduite à merci par l'abandon et préparée aux coups de tête par le ressentiment, vous apparaissez à l'improviste dans ma solitude, vous me racontez je ne sais quelle fastidieuse histoire de voyage tendant à me faire admettre, sous une forme divertissante, la nouvelle de la mort d'Edward, que vous offrez allègrement de remplacer. En même temps, vous osez m'amener le stupide John, votre valet de chambre, sous un accoutrement d'homme d'église ; vous dressiez la souricière d'un prétendu mariage religieux qu'on eût fait légaliser plus tard. Vous caressiez la chimère d'établir une intimité provisoire qu'Edward devait venir interrompre au moment le plus favorable pour proclamer le scandale et rendre un divorce inévitable. Après cet éclat, l'heureux Edward, conformément aux règles du Club, serait allé magnanimement proposer son cœur et sa main à M<sup>me</sup> Clara Turlow, pour guérir la blessure faite à son amour-propre. Car vous êtes marié, monsieur Archibald Turlow ! Et je crois savoir que M<sup>me</sup> Turlow est une personne accomplie, sous tous les rapports, un modèle de

beauté, d'esprit, de tendresse, ce qui vous rend peut-être moins excusable encore que l'ingénieux Edward...

– Je proteste !... essaya de madrigaler Archibald...

– Bien joué, messieurs, continua M<sup>me</sup> Rowlands sans entendre, le piège était infaillible ; mais, je le répète, j'étais avertie, je vous ai laissé faire autant qu'il le fallait pour justifier mes représailles, puis je me suis vengée, mais vengée, entendez-vous bien, avec toute l'ardeur et tout le raffinement d'une femme poussée à bout, d'une créature, aussi, dont le sang indien brûle les veines ! Oui, je me suis assouvie, saturée, gorgée de vengeance par des moyens que vous ne soupçonnez pas encore et dont vous allez frémir...

Turlow sentit renaître son malaise d'après dîner et d'horribles soupçons l'assaillirent : il se demanda si M<sup>me</sup> Rowlands tenait de ses aïeux la science autochtone des poisons subtils, traîtres, dévorants, torturants, irrémédiables...

– Alors, ce repas étrange, ces mets qui brûlent et déchirent ?... interrogea-t-il, subitement hors de

lui...

Les yeux bleu noir de M<sup>me</sup> Rowlands se mirent à darder le flamboiement d'un regard de vipère.

– Ah ! vous y songez, à la fin ! Ce repas, répliqua-t-elle avec un petit rire assassin entre les dents, ce repas est tout pareil à celui que vous vantiez si gaiement d'avoir fait dans les neiges, il n'y a de plus que la réalité : vous venez de débiter avec succès dans l'anthropophagie ; vous avez absorbé, d'un bel appétit, ma foi, votre très honorable collègue Edward Rowlands, vous l'avez dévoré tout entier, et je me plais à penser qu'il ne vous cause aucune désillusion quant aux qualités plutôt comestibles qu'intellectuelles dont vous le prétendiez pourvu.

Turlow blêmit ; ses joues se plombèrent de teintes violacées :

– Un pareil crime, à propos d'un badinage ! Ce serait hideux, ce serait atroce ; ce n'est pas possible, non ! je ne veux pas !...

Il délirait, puis se rebella, fouetté par la rage ou le dégoût, et supposa qu'on se jouait du léger

trouble où l'avait mis le Champagne.

– Mensonge ! cria-t-il, comment eussiez-vous commis ce forfait ? Edward est vivant, il se cache dans une retraite ignorée de tous et que vous ne sauriez deviner.

M<sup>me</sup> Rowlands, rassérénée, mettait une volupté de tigresse à tourmenter sa victime.

– Je vais vous convaincre d'un mot, interrompit-elle ; sachez que la gracieuse M<sup>me</sup> Turlow, votre épouse, fut ma complice dévouée dans cet « imbroglio ; » nous échangeons une correspondance, car notre liaison devait, à tout prix, rester secrète. J'ai su de la sorte qu'Edward, en « Débarrasseur » consciencieux, promenait chaque soir chez elle ses assiduités, de même que vous m'accablerez des vôtres. Edward a-t-il fait plus ou moins de progrès dans l'affection de M<sup>me</sup> Turlow, je l'ignore ; c'est un point que ma ravissante amie a finement évité d'élucider dans ses lettres. Quoi qu'il en soit, mon fidèle Hésékiah, le robuste rejeton des esclaves de mes ancêtres, avait l'ordre, hier, pendant la nuit, d'aller guetter M. Rowlands aux environs du

Cottage de M<sup>me</sup> Turlow, – le nommé John a rencontré, je crois, près d'ici, le même Hésékiah lorsqu'il se mettait en route. – Suivant mes instructions, il a bâillonné, garrotté et ramené sur ses épaules le chétif Edward Rowlands. Vous savez la suite...

Le doute n'était plus possible. Archibald, chancelant, éprouva derechef l'odieux effondrement intestinal.

– Des sels, de l'air, je meurs ! vociféra-t-il pour la seconde fois !

Mais, comme tout à l'heure, ses cris n'eurent d'autre réponse que le retentissant éclat de rire de M<sup>me</sup> Rowlands.

– Allons, j'ai pitié de votre faiblesse ridicule et de votre pénible digestion, dit-elle ; regardez et soyez guéri !

Elle se jeta d'un bond sur l'autre rideau japonais, faisant face à celui de l'antichambre, – cette fois c'était une poignée de papillons d'or semés sur un ciel de satin azur :

– Entrez, il est temps, dit-elle au personnage

dissimulé derrière la draperie.

Et le personnage surgit aussitôt.

\*

Alors, tableau, mais tableau vivant ! On vit paraître Edward Rowlands lui-même, en chair et en os, non débités à part, Edward sans aucune dissection et tel que la nature américaine l'avait facturé depuis trente et quelque cinq ans.

Tel quel, Edward Rowlands était, dans une gamme moins blonde, l'exacte réédition d'Archibald Turlow ; même cachet de frivolité, même désinvolture de don Juan fashionable, même calvitie naissante et jusqu'à la parité du costume, donnant à leur camaraderie un air de fraternité.

M<sup>me</sup> Rowlands riait toujours.

– Que signifie ? demandait Turlow abasourdi...

– Cela signifie, s'écria joyeusement l'ex-

défunt, que M<sup>me</sup> Rowlands a su conduire à son gré la fameuse scène des surprises, des coups de théâtre, des flagrants délits de tout genre, comme nous disions au Club. Cela signifie, de plus, que M<sup>me</sup> Rowlands est une femme d'esprit avec qui je suis trop heureux de pouvoir me réconcilier. Agissez de même auprès de M<sup>me</sup> Turlow, mon cher, car je puis attester, certes, qu'elle est restée insensible à mes flagorneries, tout comme M<sup>me</sup> Rowlands a dédaigné les vôtres. Allons, mon cher, il faut rentrer dans l'ordre et suivre le bel exemple de constance qui nous est donné.

M<sup>me</sup> Rowlands riait de plus en plus. La comédie renaissait dans ce salon où l'étincellement des lustres renvoyé par les glaces rebondissait sur les tons clairs de l'ameublement et s'éparpillait en feux follets d'or, d'argent et de cristal sur les mille babioles des étagères.

Archibald s'épanouissait dans ce milieu festoyant.

Sa terreur apaisée faisait place aux sensations affriolantes qui suivent un excellent dîner arrosé de bons vins.

– Soit, dit-il, enfonçons-nous désormais dans les béatitudes de l'intérieur... Nous donnerons notre démission du Club, voilà tout...

Edward gonfla sa joue droite, Archibald clignota nerveusement de l'œil gauche, signes maçonniques furtifs à l'aide desquels, sans doute, les deux clubistes s'affirmaient la sincérité de leur conversion.

Mais M<sup>me</sup> Rowlands ne riait plus ; M<sup>me</sup> Rowlands reprenait brusquement la hauteur farouche, le visage fatal, le verbe cinglant du drame :

– Non, messieurs ! vous n'en serez pas quittes à si bon prix, dit-elle, arrêtant l'éclair de ses yeux sur Edward ; pendant votre absence j'ai porté ma cause devant un tribunal et le divorce a été prononcé en ma faveur. J'étais libre, je me suis remariée en toute hâte et, pour comble à votre humiliation, voyez celui que je vous préfère, admirez le remplaçant que je vous ai donné :

Elle secoua le timbre d'argent. Le rideau de l'antichambre se souleva : la face cuivrée d'Hésékiah se découpa sur le vol d'oiseaux de

peluche bleue ; Edward recula, terrifié, jusque dans l'essaim de papillons d'or.

M<sup>me</sup> Rowlands rayonnait olympiennement dans l'orgueil de la revanche, elle s'écriait :

– Oui, ce sauvage en qui subsistent l'honneur et les vigueurs de ma race, c'est lui mon bien-aimé, c'est lui mon nouvel époux ! Allons ! Hésékiah ! montrez que vous êtes le maître ; chassez d'ici ces gens qui nous font horreur.

Les yeux d'Hésékiah devinrent comme des diamants noirs à reflets sanglants, ses dents de tigre jaillirent dans un rictus sinistre. Le mangeur d'hommes de naissance reparaisait, et l'on put craindre un instant que les dangers de cannibalisme appréhendés pendant tout ce récit ne dussent, au dénouement, se réaliser.

Mais l'invincible Hésékiah fut longanime ; il prit le coquet Archibald sous le bras gauche, le pimpant Edward sous l'objet pareil du côté droit, et transporta les deux gentlemen jusqu'au-delà des limites du domaine en passant sous les verdure ondoyantes – alors effacées dans la nuit – du joli jardin qui bornait le Cottage.

Hésékiah soulevait sa double charge avec une souplesse telle que les deux « Débarrasseurs » croyaient planer féeriquement dans l'air embaumé de cette belle soirée d'été.

Ce fut, à vrai dire, la seule impression franchement agréable et saine qu'ils recueillirent au cours de leur mémorable aventure.

\*

Le lendemain, M<sup>me</sup> Rowlands, en sémillant négligé d'excursionniste, entra dans la salle d'attente pour le train du paquebot, en compagnie de son nouveau mari, tout rose, tout ravi, tout svelte, tout tremblant comme la légère fumée de la cigarette qu'il chiffonnait du bout des doigts.

Car il va sans dire que M<sup>me</sup> Rowlands n'avait pas commis l'inconvenance d'épouser son intendant à la peau couleur de bronze.

L'élue de son cœur, celui qu'elle avait conduit à l'autel – la veille même, pendant le dîner d'Archibald – n'était autre que l'« essayeur »

Capperoni, dont elle s'était éprise en raison de ses talents lyriques, et par reconnaissance aussi pour son empressement – très habile du reste – à trahir les secrets du Club.

Capperoni veillait à l'enregistrement des bagages. M<sup>me</sup> Rowlands trépignait de joie folle ; pourtant elle manifestait une certaine impatience, quand elle vit M. Vagatromba s'approcher d'elle.

– Hé quoi ! tout seul ?...

Le baryton semblait bourrelé de mélancolie, il était porteur d'un billet à l'adresse de M<sup>me</sup> Rowlands ; elle lut rapidement, au bruit de la cloche du départ :

« Pardonnez-moi, belle adorée, de ne pas suivre vos conseils jusqu'au bout. Hélas ! fuyez en Italie sans moi ! Je n'épouse pas M. Vagatromba, comme nous l'avions arrêté. Ce pauvre baryton est décidément trop candide, trop plein de bonhomie, que sais-je, trop barbu, trop chevelu, etc. ; puis il a le tort grave de ne pas faire partie du Club des « Débarrasseurs ».

J'épouserai, s'il vous plaît, votre « ancien », le drolatique Edward. Celui-là, du moins, fréquente assidûment cette trop naïve institution qui ne manquera pas de me débarrasser de lui dès que je manœuvrerai dans ce but. Soyez-moi reconnaissante de vous venger ainsi tout à fait d'Edward et de me venger moi-même de mon ex-Archibald sans me lier trop longuement dans l'avenir.

« Votre meilleure amie,

« CLARA TURLow. »

\*

Et s'il nous était permis d'armer cette innocente idylle d'une légère pointe d'immoralité, nous dirions qu'auprès de femmes intégralement charmantes comme M<sup>me</sup> Rowlands et M<sup>me</sup> Turlow, le Club des « Débarrasseurs » peut rendre de bien jolis services... et volontiers nous ajouterions que le divorce est une excellente législation...

Mais, encore une fois, nous ne voulons pas froisser les âmes féminines.

## **Une soirée improvisée**

Affreux temps ce soir-là !

Une poussière de neige, vaporisée en brouillard, fumait sur le pavé gras et s'imprégnait d'une âcre senteur de suie que le vent rabattait des toits.

Dans le quartier d'Old-West-End, cependant, nombre de promeneurs de divers sexes continuaient d'arpenter de long en long l'asphalte de la Grande-Avenue. Leurs silhouettes, par intervalles, émergeant de la buée, se découpaient dans la lueur de gaz roussie par la brume des quelques magasins restés ouverts.

Ces personnes, de sexes non pareils, dépensaient ostensiblement une certaine somme d'allégresse tumultueuse ; elles articulaient, à cet effet, des rires, des cris, des fragments d'airs populaires ; elles exécutaient, par groupes, une course folle à travers la cohue, ou bien l'une d'elles titubait, à part, quelques mesures d'une danse échevelée, avec force hurlements,

miaulements, sifflements et autres excès d'orchestration individuelle.

C'était, il est vrai, le Nouvel An, Christmas, la Saint-Sylvestre, Carnaval, Célébration de Centenaire ou je ne sais plus quoi dans ce genre, et l'on n'ignore pas que, pour beaucoup de gens d'autant de sexes que le permet le fatalisme organique, ces coïncidences d'almanach entraînent inévitablement une sorte de propension automatique à la turbulence et à la jovialité.

Le plaisir serait alors dans l'air, prétend-on.

J'essayai moi-même de me le persuader. Je remuai les jambes de manière à faciliter au trottoir la tâche de me guider doucement parmi la foule ; je décidai de devenir sur l'heure très festoyant et, le brouillard aidant, je m'abîmai presque aussitôt dans une telle mélancolie poignante qu'il me fallut bien vite désertier le spectacle de la gaieté civique et prendre d'urgence la résolution de retourner en mon logis.

Avec mon âme et conscience, il fut alors stipulé que je passerais le reste de cette soirée dans mon campement de célibataire, que

j'allumerais un bon feu, que j'apprêterais du thé considérablement fort, que j'incendierais ma plus volumineuse pipe arabe, que je dialoguerais dans l'azur avec mes chimères et mes espérances, et qu'enfin, jusqu'à l'instant de me mettre au lit, je m'abreuverais à cette coupe de délices philosophiques exigées de la solitude par quiconque se réfugie chez soi, dégoûté de la ville et de l'aspect prosaïque des plèbes et bourgeoisies en temps d'hiver, de givre et de fête nationale.

Par surcroît de sybaritisme, j'achetai sur la route une demi-douzaine de brioches toutes fraîches, lesquelles me furent remises coquettement enveloppées chez le pâtissier, avec supplément de sourires de la demoiselle de magasin, et, pressant le pas, je flairais à travers le papier l'alléchant parfum du régal à venir.

Je fus donc très satisfait de franchir l'entrée principale de mon domicile et de laisser entrevoir au garçon d'hôtel détenteur de ma clé la figure d'un grave et intéressant jeune homme avide de s'enfermer chez lui, sans doute pour étudier ou

lire, précisément à l'heure où l'universelle frivolité se donne carrière au dehors.

Ému d'un distrait orgueil, je longuai le vestibule ; mais avant de gagner l'escalier, je jetai, par les rideaux de mousseline d'une porte vitrée, un rapide coup d'œil dans le salon qu'occupe au rez-de-chaussée le propriétaire de l'édifice dont j'habite les combles.

Très étrange, ce salon : un luxe rigidement sobre figurant quelque chose comme un pied-à-terre du Vide dans le Rien. Le gentleman-propriétaire entendait le confort d'une façon vraiment fantasque et cultivait l'originalité froide. Un lustre à gaz tombant d'un plafond blanc entre quatre murs blancs brisait sa lumière blanche au vernis miroitant du parquet ; quelques chaises de canne aux maigres boiseries dorées se dressaient contre les parois ; vis-à-vis de la porte vitrée une cheminée de marbre blanc encadrait d'austères lignes droites la plaque de cuivre d'un calorifère ; au-dessus de la cheminée une glace étroite et haute s'encastrait dans la pierre et reflétait cet ensemble de pâleurs et de clartés ; vers le milieu

de la pièce luisait une petite table carrée de bois de rose où reposait, piqué d'un point lumineux dans son ventre noir, un encrier de cristal pourvu d'une plume de nickel. Et rien que ce strict nécessaire ; partout la ligne droite, sèche ossature du défaut de coloris ; rien de plus que cette représentation d'un Néant bien distribué et proprement entretenu.

L'habitant de cette excentricité à rebours était absent quand je passai, mais je me le rappelai tel qu'il se montrait souvent, dès le matin, sanglé dans une toilette correcte comme son Éden et cambrant, tout raide, sa taille exigüe et fluette, devant la petite table de bois de rose. Il promenait alors la plume de nickel sur un fin cahier cartonné et du bout de ses doigts grêles il fixait sur le papier ses inspirations littéraires.

Car, circonstance gaie, ce richard était poète à ses heures.

Il livrait aux feuilles volantes et récitait, non sans succès, dans le beau monde, de faciles chroniques, de légers proverbes, relevés d'on ne sait quel scepticisme affriolant et bénin de viveur

millionnaire. Sévère d'attitude pour la sauvegarde de ses rentes et loyers, il s'annexait toutefois à la corporation des artistes et lettrés jusqu'au point d'y choisir volontiers ses locataires.

– Heureux homme ! jeune, recherché, presque déjà célèbre, tandis que moi, modeste professeur de langues mortes, n'entrevoiant qu'aux lointains de l'avenir une notoriété d'écrivain substantiel...

Ainsi je méditais, gravissant les marches très lentement, comme pour amuser mon impérieux désir de me retrouver chez moi.

Au premier étage, je ne remarquai rien : l'ordinaire écroulement des gammes faisait trêve derrière la porte fermée. Le pianiste était parti.

– On se l'arrache aussi, celui-là, songeais-je. On admire sa virtuosité frénétique et son air exalté. Ce soir, sans doute, il triomphe dans un grand nombre de réunions ; il agite, se tordant au piano, sa crinière astrale et répand, sur un tas de dames extasiées, l'éblouissement de ses arpèges...

Cette vision me hanta jusqu'au second étage où mon attention fut attirée par une joyeuse

rumeur.

Il y avait réception chez ma voisine, la cantatrice, jeune étoile d'opérette, fort en vogue pour mille raisons, parmi lesquelles il serait injuste de ne pas signaler sa verve ébouriffante dans le « parlé » des rôles.

Ce devait être amusant, là-dedans ! Une sourde, une lâche envie me prit de franchir le seuil. Je tendis une main vers le cordon de sonnette, je travaillais de l'autre main à caser le paquet de brioches dans une des basques de mon habit, et je restai dans cette attitude assez de temps pour avoir l'honneur de vaincre la tentation sans la fuir.

Rien, d'ailleurs, ne m'interdisait l'accès de ce nid parfumé : le gentleman-propriétaire m'avait naguère présenté à la diva, non seulement en qualité de voisin, mais sous le respectable titre de jeune homme d'avenir.

Mais, dès ma première visite, la toute belle exhiba tant de politesse meurtrière à l'endroit des gloires en germe ; elle s'excusa – si cruellement pour moi – de méconnaître tout ce qui n'est pas

homme, femme ou choses du jour !...

Certain matin, retour de bal, elle avait si peu dissimulé, dans l'escalier, le besoin de rire de mon raide individu descendant dès l'aurore pour une leçon de grec !...

Que devenir tout à l'heure si la jolie scélérate s'avisait de divertir sa compagnie à mes dépens ?

Ce doute me fit tourner les talons ; je m'esquivai, sans lambiner, cette fois ; aucun prétexte de retard ne se présentait désormais, car, à l'étage au-dessus, je pénétrais chez moi et bientôt après, chaudement enfoui dans une robe de chambre, je contemplais d'un regard voluptueux sur ma table le paquet de tabac, la pipe arabe, le lot de brioches et le bol de thé sur lesquels tombait la paisible lumière de la lampe.

Je m'applaudis alors de ma sagesse, j'oubliai la féline cantatrice et je m'égarai dans le sentiment de ma supériorité sur la foule des badauds restés dans la rue.

Mais cette haute appréciation de moi-même cadrerait mal avec une trop complète oisiveté : je

guignai dans la pénombre, au-dessus du cercle lumineux de l'abat-jour, une étagère où reposaient fraternellement inclinées l'une sur l'autre, les œuvres choisies des plus grands écrivains et philosophes. J'allais étendre le bras, m'emparer d'un volume et consacrer mon détachement du monde banal par quelques moments d'entretien avec l'un de ces sublimes esprits, quand un scrupule me troubla :

« Est-ce ainsi, me dis-je, que ces éminents génies utilisaient ou dépensaient les rares instants de liberté que leur laissait une existence souvent précaire ? Leur stupéfiante fécondité n'est-elle pas la preuve certaine qu'en de telles heures ils méprisaient la contemplation, voire même l'étude, et labouraient à larges coups de plume le champ de leur propre pensée ? »

– Oui, travaillons ! m'écriai-je à haute voix, surexcité par la noble vérité qui venait de m'apparaître.

J'étais sur la table un épais amas de papier blanc ; je saisis à pleine main et trempai dans l'encre mon plus ample porte-plume, digne outil

d'un puissant ouvrier, et je m'enhardis à mettre enfin sur le métier un énorme ouvrage dont le plan, depuis quelques semaines, se déroulait confusément dans ma cervelle.

Ce devait être un de ces vastes essais de logicien et de poète où s'affirme la doctrine personnelle d'un encyclopédiste et qui ramènent à la clarté d'un même point de vue théorique les énergies combinées de l'histoire, de la légende, de l'art, de la critique et de la science.

Le titre promettait de devenir quelque chose comme : *La lutte du Réel et de l'Idéal sur le terrain de l'Hypothèse.*

Je calligraphiai sur-le-champ cette rubrique, bien que frémissant d'une honnête terreur à la prévision des inextricables développements que comportait un pareil sujet. Déjà l'ambitieux intitulé se carrait en copieuses majuscules au milieu du premier feuillet ; j'allais, enfin, mettre à la voile sur l'océan de mes idées, lorsqu'un tapage subit, un charivari de rires et de cris retentit à ma porte.

J'eus le pressentiment qu'on venait me

déranger et que mon inspiration s'envolerait du coup vers les limbes des chefs-d'œuvre inconnus.

Hélas ! il n'était que trop vrai !

On ouvrit avec fracas ; des gens entraient. Je décoiffai la lampe et, tout ahuri, je ne discernai d'abord qu'une avalanche de couleurs, un flot de robes de soie, de satin, de dentelles, entraînant quelques habits noirs, et moucheté, par-ci par-là, de flammules d'or et de diamants comme dans un rayon de soleil.

C'était un torrent en toilette de bal ; un essaim de femmes élégantes et de gentlemen souriant au plaisir d'une équipée imprévue et m'assourdissant d'acclamations tant soit peu railleuses ; ma chambre était complètement prise d'assaut, tandis que gauche, effaré, saluant au hasard, je m'armai de méfiance quant au but caché de l'incident.

Je me gardai de demander aucune explication et m'apprêtais à déconcerter au besoin les mystificateurs par une réserve systématiquement courtoise ; mais les éclaircissements arrivèrent d'eux-mêmes lorsque, après un gai froufrou de

robes froissées, on se fut tassé tant bien que mal.

Les assiégeants avaient pour chef la sémillante cantatrice du second étage, flanquée du pianiste du premier et du poète du rez-de-chaussée ; le reste de la troupe se composait d'un bouquet de reines et princesses de théâtre, escortées d'une demi-douzaine de notabilités du genre masculin et du sous-genre artistique ou littéraire, personnages dont l'insouciance habituelle s'aiguissait, semblait-il, d'une pointe de griserie.

Le brouhaha s'apaisant, ma douce voisine daigna, de son propre mouvement, dévoiler les motifs de l'incartade :

« Elle avait, tout à l'heure, conçu le caprice de faire grimper sa compagnie à l'étage au-dessus, afin d'y surprendre, comme un corbeau dans son clocher, certain jeune homme trop prématurément grave et farouche... »

Ceci chantonné dans le son clair du rire, et souligné, à la ronde, d'une quantité d'œillades assassines m'avertissait que je n'étais pas au bout des épreuves préméditées par l'aimable société.

Je barbotai dans une réplique filandreuse tendant à démontrer la joie pure que me causait l'apparition extraordinaire, imprévue !...

Mais je ne pus achever... Mes bourreaux avaient hâte d'ouvrir les hostilités.

– Monsieur comprend le vrai bien-être ! Admirez donc cette belle robe de chambre ! s'écria l'une des dames, devinant le pudique embarras où me plongeait un vêtement trop intime, à grands carreaux jaunes sur fond vert-pomme, et l'impuissance de mes efforts pour garder, quand même, une pose majestueuse.

– Être à l'aise chez soi, chose adorable ! dit un gentleman momifié dans le costume le plus étroit de la plus dernière mode.

– Et rêver seul, en buvant du thé ! Quel charme ! sifflota du ton le plus impertinent une autre dame dont le nez déluré, la lèvre charnue et l'œil flambant promettaient tout autre chose qu'un naturel contemplatif.

La cantatrice se pencha sur la table comme pour analyser la façon d'une tasse de thé dans un

ménage de garçon, et, par comble d'infortune, ses yeux tombèrent sur mon commencement de griffonnage.

– Ah ! j'ai du remords, pour le coup, déclara-t-elle ; vous travailliez, et nous venons vous distraire !... voyons ! que faisiez-vous ?

Il était trop tard pour conjurer son indiscretion ; je frémissais de honte et de rage au fond de mon être, tandis qu'étranglant son rire dans un verbe emphatique, elle lisait :

« La lutte du Réel et de l'Idéal sur le terrain de l'Hypothèse. »

Elle souleva le feuillet entre ses deux mains roses et, non contente de déflorer le mystère de mes conceptions, elle découvrit aussi l'absolue blancheur virginale de toute la rame de papier.

Acharnée, la diablesse affecta de relire la pompeuse épigraphe, en soupesant doctoralement le sens de chaque mot ; puis, avec cette précision machinale des êtres qui raisonnent à la volée, elle demanda :

– Pourquoi pas « la lutte de l'Hypothèse et de

l'Idéal sur le terrain du Réel ? »

Oh !... comme je compris alors cette sorte de haine qu'on a généralement pour les femmes d'esprit !...

Mais la portion mâle du cénacle ne résista pas non plus au plaisir de planter quelques épigrammes au flanc de mon amour-propre.

– Ne vivre qu'une œuvre ! c'est l'héroïsme du génie ! proclamait l'un des journalistes présents, vénal ramasseur de bouts d'actualités, vulgaire « modiste » dont les travaux d'une heure obtenaient, parfois, des succès de cinq minutes.

– Honneur et gloire à de tels tempéraments voués au grand art ! ajoutait avec des simagrées de respect un aquarelliste, mièvre illustrateur pour boîtes de confiserie et couvertures de romances.

Là-dessus le pianiste, hérissant son auréole blonde, se précipita vers un vieux clavecin dissimulé dans un des recoins de ma chambre, et tira des entrailles rouillées de l'instrument une folle pyrotechnie d'accords et de fioritures, magie

d'improvisation où chantait le mépris de tout enfantement laborieux.

– Mais nous voici dans les questions littéraires, reprit le gazetier en s'adressant au gentleman-poète ; ne serait-ce pas l'occasion de nous dire..., vous savez..., cette composition nouvelle ?...

– Oui, oui ! bien pensé ! bravo ! silence ! écoutons ! cria toute la troupe avec un empressement qui trahissait enfin le véritable dessein des conspirateurs.

En dépit de ma simplicité, je devinai leurs intentions, point par point :

Ligué contre mes fières croyances de lettré, le clan des initiés et amis comptait se divertir de mes impressions moroses à l'audition d'une bagatelle inédite, marquée au cachet des produits de salon.

La promptitude qu'on mit à se ranger en hémicycle en laissant autant que possible d'espace vide dans le milieu de la chambre acheva de prouver – au moins pour moi – que

tous les détails de cette scène avaient été concertés avec une habile perfidie.

Le gentleman-propriétaire ne se fit pas prier et ne parut nullement se préoccuper d'obtenir mon autorisation. Il pouvait d'ailleurs agir sans formalisme et se considérer comme chez lui, jusqu'à concurrence de deux ou trois termes que je lui devais.

Oui, sans plus de gêne, on transformait ma mansarde en salle de théâtre, on s'apprêtait à lire ou à jouer je ne sais quelle pièce nouveau-née et l'on me réservait, à moi, les burlesques attributions du Bonhomme Public !

Accoudé sur la table, l'auteur se recueillit pendant quelques instants ; la cantatrice prit place non loin de lui ; le pianiste, resté au clavier, indiquait par son maintien que l'agrément de la musique se joindrait à la récitation ; et moi, sans l'avoir cherché, je me trouvai installé de manière à pouvoir surveiller d'un seul coup d'œil ces trois personnages et leur auditoire.

Le poète prit la parole au milieu du plus beau silence. D'un mot, il fixa le sujet, le lieu, l'action.

Il s'agissait d'un mari monologuant dans un bal, tandis que sa femme, sous ses yeux, valsait, valsait encore, valsait éperdument, avec une sempiternelle et infatigable série de danseurs.

La nuit s'achevait, les grisailles de l'aube blêmissaient déjà dans la trame des rideaux fermés et la dame valsait toujours, toujours, toujours...

Le mari, courbant ses révoltes au joug du bon ton, s'abstenait de toute attaque directe, mais il se rattrapait en généralités rageuses contre l'éternel féminin ; il détaillait les considérants d'un réquisitoire nerveux contre la monogamie compliquée de dandysme, et, sous le sourire glacé d'un calme trompeur, ce fut un débordement crescendo d'allusions cruelles, d'insinuations vengeresses, de colères bleues et de points sur les *i* que le pianiste accompagnait à la sourdine d'insidieuses variations sur le thème d'*Il Baccio*.

La cantatrice, pendant ce soliloque, esquissait par quelques gestes le rôle muet de l'épouse et traduisait, à ravir, les airs enivrés d'une mondaine

qui, tout en tourbillonnant dans la musique et la lumière sur un fond trop rapproché d'habits noirs, observe à la dérobée l'ombre conjugale au front de son tyran.

En somme, je ne notai rien de neuf dans ce tableau trop connu des fades tracasseries entre époux, mais, j'en convenais à part moi, ces redites se pomponnaient d'une forme heureuse, la phrase était svelte, le mot frappait droit, le trait s'accrochait vibrant et scintillant comme une aiguille.

Les amis de l'auteur applaudissaient avec furie, et volontiers je faisais chorus ; mais cela ne suffisait pas et, à chaque ovation, des regards s'arrêtaient sur moi comme pour morigéner mes secrètes résistances :

– Avouez, semblait-on dire, que ces boutades sans prétention renferment beaucoup de vérités ; avouez que, pris sur le vif de la vie élégante, ce souriant impromptu soulève autant de questions fondamentales que n'importe quel lourd volume de cuistre !...

– C'est enlevé d'après nature, mimait

l'aquarelliste fouettant l'air d'un coup de pouce.

– C'est du Tout New-York et non de la solitude, décrétait la mine cassante du chroniqueur.

– Le cœur humain n'a pas de robe de chambre, minaudait la petite dame au nez positiviste.

On redoublait de transports et le pianiste persistait à moduler *mezza voce*, car la fantaisie du poète-proprétaire avait une suite : le monologue s'achevait en une comédie.

Brusquement l'auteur personnifiant « Monsieur » se levait et se dressait devant l'actrice figurant « Madame ».

– Après tout, chère amie, disait-il exagérant l'excès des politesses, pourquoi n'accorderiez-vous pas aussi, comme au reste des peuples, un tour de valse, à moi, votre seigneur ?

– J'attendais qu'il vous plût d'user de vos droits, répondait-elle, jouant le reproche tendre.

Et s'enlaçant, lui pimpant, mais mince, elle plantureuse, mais légère, ils tournoyèrent, coquets, souples, corrects, sur les trois temps du

rythme.

L'air d'*Il Baccio* tremblait en trilles émus et « Madame » – bonne comédienne, décidément, la voisine – semblait, du fond de la valse légale et légitime, semer sur ses admirateurs les mêmes sourires extasiés par lesquels, tout à l'heure, elle irritait son conjoint dans le flagrant délit de la valse consommée à l'état de fruit défendu.

Au demeurant, ils valsaient leur querelle de ménage, à raison d'une phrase par mesure ; radieux, en apparence charmés l'un de l'autre, ils poursuivaient une causerie où chaque madrigal de l'homme enfonçait une égratignure, où chaque flatterie de la femme couvrait une rancune hypocrite.

Plus que jamais, les spectateurs se délectaient de ce marivaudage à canifs tirés. « Monsieur » déversait des ironies sataniques ; une résignation bleu de ciel coulait des réponses de « Madame » quand, tout à coup, mordue à l'âme par l'injure, une flamme de haine lui sillonnant l'œil, « Madame » arrachait de sa coiffure une longue épingle d'or, et de la pointe, luisant au bout de

ses doigts effilés, elle fouillait à petits coups, à tout petits coups secs et rapides, dans le cœur du mari.

Le stylet – je ne sais par quel artifice de théâtre – ressortait pourpre, comme inondé de sang.

La valse mourait *pianissimo*. Le mari, toujours cuirassé d'aménité suprême, s'inclinait en manière de remerciement et, dès qu'il s'éloignait, « Madame », exaltée par la volupté des représailles, trottait l'arme sanglante à ses lèvres et murmurait, comme secouée d'un frisson tragique :

– Oh ! cela est bon !...

Certes, il y avait quelque hardiesse dans ce cri du cœur, dans cette façon de symboliser les inimitiés latentes du mariage, la lutte amère et sans merci des divers sexes contre l'esclavage accouplé du statut matrimonial.

Et pourtant l'auditoire parut refroidi ; les applaudissements s'éparpillèrent hésitants. Ce n'est plus ma contenance qu'on observait avec

une arrière-pensée de critique, mais celle du poète-gentleman et de son interprète. On s'attendait à l'inévitable baiser final de toute jolie brouille de proverbe. Un coup de poignard, fût-il à coups d'épingle, mettait en déroute les habitudes et traditions.

Je goûtai la joie intérieure d'une sorte de revanche :

– Ah ! vraiment ! pensais-je en mirant du coin de l'œil l'auteur-proprétaire passablement dépité, autre chose est de broder de brillants pastiches selon le goût du jour, ou de tendre à l'art sincère et de viser à la profondeur : Il faut choisir !...

L'actrice – forte de son expérience de la scène – flaira le fiasco et tenta de « ramener la salle » par un dénouement moins violent.

D'un geste subit elle rompit l'une de mes brioches, – niaisement étalées en pyramide sur la table ; – elle feignit d'essuyer le sang de l'épingle d'or à cette friandise ; puis, caressant l'assemblée d'un regard de fausse ingénue, invoquant la camaraderie des hommes et surtout la complicité

des femmes, elle se mit à grignoter, lente, gourmande, et chantonnant, sur un air connu cette fois, de l'accent le plus familièrement enjoué :

– Ah ! se venger, mesdames, voilà le plaisir !...

Thème, pour le pianiste, de quelques brillantes mesures de *finale*.

Cette version était mieux troussée, mais la précédente avait porté coup. On répudiait, à l'unanimité, la prétention d'allumer l'éclair du drame aux étincelles d'une blquette. Les félicitations accordées à l'auteur manquèrent définitivement de cordialité ; la compagnie s'éclipsa silencieuse comme s'efface une nue et, sortant le dernier de ma chambre, le propriétaire-poète me serra la main de l'air demi-noyé d'un artiste surnageant au demi-succès.

J'avais tout lieu de redouter qu'à la suite de cette affaire il ne me réclamât ses termes échus dans le délai le plus prochain, et sur cette prévision je me couchai fort sombre en rêvassant aux mille épisodes de cette soirée :

Je revis le brouillard de la rue en fête, où j'avais rôdé sans but.

Je gémiss sur mes projets d'isolement et de travail si soudainement troublés.

Mauvais augure !...

Jamais, sans doute, le fameux traité de l'« Idéal et du Réel » ne serait achevé ! Qui sait, même, si je le commencerais pour tout de bon ?...

Écrire de gentilles balivernes, comme le gentleman du rez-de-chaussée ; effeuiller dans l'éclat des salons les primeurs de cette muse badine ; capter les suffrages des jolies femmes à la mode..., contraindre, triomphant, cette cantatrice elle-même à quelques heures d'amour... Combien cela vaudrait mieux, certes, que les mornes soucis des élucubrations doctes !...

Et comme elles avaient impitoyablement plaisanté de moi, ces mêmes jolies femmes ! Comme elles avaient bafoué ma robe de chambre..., mes modestes plaisirs d'intérieur !...

C'est donc grotesque, un jeune homme

sérieux ? appréhendai-je pour la première fois.

Vive le mariage, en ce cas !...

Mais quoi ? si la comédie de tout à l'heure disait vrai ? Si l'épouse, la femme sans fin, n'est que vanité, motifs de valse et coups de griffes ?...

Bref, je soufflai ma bougie et m'endormis navré, bourrelé de tristesse, peut-être avec une secrète envie de ne me réveiller jamais...

Le lendemain, pourtant, je fus sur pied au premier soleil. Le devoir et une leçon de grec m'appelaient.

En descendant l'escalier, j'entendis une rumeur au second étage. La réception de la cantatrice avait duré jusqu'au jour ; la porte s'ouvrit ; quelques-uns des retardataires prenaient congé.

Je m'efforçai de fuir inaperçu, mais un petit rire grêle, acerbe, odieux, frappa mon oreille et me poursuivit jusque dans la rue...

La diablesse, sans doute, m'avait vu passer !...

## **Une nouvelle méthode judiciaire**

On sait combien se sont attisées, en ces temps derniers, les polémiques des journaux par rapport à l'application continue, régulière pour ainsi dire, de la « loi de lynch » dans les régions ouest et nord des États-Unis.

La majeure partie du monde civilisé réproouve hautement ces primitifs procédés de justice sommaire ; mais dans le susdit Far-West, à travers les fraîches étendues prairiales, parmi les jeunes peuplades pressées de fixer leurs soudaines institutions et d'imposer leurs droits essentiellement litigieux de premiers occupants, ce même système de hâtive répression rencontre d'obstinés défenseurs.

D'après ces derniers, le lynch répand, en l'absence de police effective, une utile terreur : il annule les chances d'impunité que laisse aux scélérats l'hésitante jurisprudence des tribunaux imparfaitement établis ; il oppose, enfin, un état de guerre perpétuel à la tourbe d'aventuriers et d'écumeurs, toujours prête à s'abattre sur le

berceau des naissantes républiques.

Incidentement, les mêmes apologistes font valoir l'impression moralisante de ces fougueuses vindictes de l'emportement populaire. C'est un sublime effet de l'instinct social, prétendent-ils, que cette subite entente des masses pour la défense de l'intérêt commun.

C'est un merveilleux spectacle, arguent-ils encore, que de voir, à la première nouvelle d'un forfait, l'humaine cohue soulevée comme un brusque coup de mer dans le vent de la fureur :

Vol, viol ou tuerie, l'auteur du crime est détenu, l'enquête s'ouvre, le verdict se prépare... Allons donc ! formalités vaines en ces terres vierges ! Le mot d'ordre se répand comme une flamme : les hommes, les citoyens, les clubs de conjurés, les bataillons de vengeurs, des phalanges de viragos, en armes, à pied, à cheval, accourent de tous les horizons. C'est la nuit, la nuit tragique des aréopages hors la loi. Le rendez-vous est devant la geôle. On extirpe le captif des mains saignantes des sbires, et, d'arrache-pied, on l'accroche, muet, morbide, cauchemardé,

râlant, au réverbère du prochain coin de rue, aux branches du premier arbre de la route. Justice est faite. La foule qui n'est que hâte et silence s'efface, anonyme. Le cadavre, dans son suaire d'ombre, s'étire seul, noir, maigre, très long...

\*

Certes, le fait divers ouvre, ici, les larges ailes du drame et le goût du pittoresque trouve pâture à ces rudes épisodes.

Mais les adversaires éclairés du lynch opposent de solides raisons à ces considérations de pure esthétique yankee. Ils représentent notamment que l'importateur de ce régime pénal vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, M. John Lynch lui-même, le rigide magistrat irlandais, ne requérait de telles mesures d'exception qu'en des circonstances bien précises de flagrant délit, tandis que ses imitateurs actuels prétextent trop souvent des charges les plus dubitatives et semblent n'avoir à cœur que de rompre, par de

vertueux intermèdes d'exécutions capitales, la monotonie de leur agreste destinée, d'ailleurs dépourvue d'autres genres de distractions.

Il est, de plus, insinué que les attentats ainsi châtiés dépassent d'ordinaire les limites d'une aptitude individuelle et démontrent une collaboration. D'où l'on peut conclure que de nombreux affiliés, anxieux d'étouffer le risque de révélations subséquentes, s'empressent de rééditer l'holocauste du bouc d'Israël en nouant la corde au cou du moins subtil d'entre eux.

\*

Pris entre mille, ces quelques arguments caractérisent suffisamment, pour nous, le fond du débat, enfin envenimé de tant de violence que les législatures des États les plus notoirement imputés d'inertie dans la question, n'ont pu se défendre à leur tour de s'émouvoir. Des projets de réforme ont été mis à l'étude avec une ardeur fouettée d'émulation à tel point que les autorités

judiciaires du Dacotah, premières arrivées dans cette course au progrès, ont eu, dès ces jours-ci, l'honneur d'introduire, en séance solennelle d'inauguration, un mode entièrement inédit de procédure dont les résultats juridiques et scientifiques auraient offert, au dire d'un journal de là-bas, le plus haut intérêt.

Le sujet aux dépens de qui se réalisait cette première expérience était un coureur de proie, un trappeur avéré du nom de Will Jyns, inculpé d'un incendie de « ranch » après meurtre probable des résidents mâles, derniers outrages supposés sur tout ou partie du personnel féminin, puis présumable soustraction du total de numéraire accessible. La dissipation des espèces monnayées et le cinéraire anéantissement des victimes ou témoins ne laissaient subsister d'autres motifs de conviction que la présence estimée infortuite du comparant sur le lieu du sinistre.

En elle-même donc, indépendamment de l'attrait des innovations judiciaires, la cause affectait les palpitants aspects d'une affaire à sensation. Puis ce procès remuait de fond en

comble les passions vitales, il résumait les mœurs rageuses des êtres disséminés dans ces immenses landes de hautes herbes balayées de brouillards où d’alertes spéculateurs acquièrent à vil prix et défendent, l’arme au poing, seigneurialement, le « ranch », l’énorme agglomération de pâturages et de troupeaux ; où le rôdeur, l’émigré, l’affamé chercheur de fortune commet le rapt en gros du bétail qu’il essaie d’aller détenir et de faire féconder au loin, dans la solitude verte, plantureuse, libre ! Oui, le souffle de haine respiré dans cette aire d’éternelle bataille entre accapareurs et bandits s’embrasait à l’occasion de cette mémorable instance. Mais avant d’en raconter le dénouement, – assez bizarre, on va le voir, – il convient de spécifier brièvement, à l’exemple du journal cité plus haut, la nature des modifications décrétées par la magistrature du Dacotah.

La principale préoccupation de ces jurisconsultes d’élite – nous prenons ce mot d’élite dans le sens que lui prête le mandat électoral américain – avait été de ne pas aller imprudemment à l’inverse des idées reçues et de

retenir autant que possible dans leur révision tout ce que les précédents errements comportaient de rationnel.

Or, on ne saurait contester à l'expédient du lynch le mérite positif d'une économie de temps et de dollars par la promptitude exécutive et par l'absence des budgétaires débours, sans compensation, qu'exige l'hébergement à long terme des condamnés. Il était urgent que les mêmes avantages subsistassent dans la refonte de la loi, et, d'ailleurs, consultés sur ce point en de secrètes délibérations, les lyncheurs les plus éminents ou les plus influents du pays s'étaient montrés inflexibles. Il fallait, en un mot, maintenir presque intégralement, quant au fond, l'abrupt exercice du lynch, mais tenter de le réconcilier avec ses détracteurs en l'habillant d'un ostensible appareil de légalisation.

La marche à suivre se trouvait, dès lors, strictement tracée : Il fut convenu que, dès le crime commis, l'alarme instantanée du réseau télégraphique manderait l'administration pénale de tous grades à Cheyenne – c'est le joli nom

adopté pour l'essai de future capitale du Dacotah.

– Les hauts fonctionnaires de l'instruction criminelle, des assises, de la cassation, ainsi que le juré désigné par la majorité des détenteurs terriens et le commissaire d'État subsidiairement investi du droit de grâce, devaient se rendre, sans désespérer, au Tribunal par l'ultra-vitesse réalisable de locomobilité. Au centre d'un vaste amphithéâtre réunissant la susdite hiérarchie et la foule, le prévenu, transféré sans délai de la scène du crime sur celle de l'expiation, figurerait sur un siège compliqué, d'un mécanisme à hauteur de nuque, dit « guillotine horizontale » et récemment breveté. Le bourreau se tiendrait prêt à pousser le ressort de cette invention et, pour comble de modernisme, un médecin légal, ou physiologiste assermenté, avoisinerait l'instrument afin de recueillir sur le vif, sur le restant d'activité cérébrale, les observations scientifiques qu'il est devenu d'usage de noter en pareille circonstance.

L'ensemble de ces dispositions abrégatives se corroborait de considérants propres à déterminer la dialectique intime des magistrats. Il était stipulé, par exemple, que chacune des Cours

serait représentée par un seul titulaire, attendu l'indispensable nécessité d'éviter les retardants conflits d'appréciations. Par les mêmes motifs, un unique délégué revêtu d'un implacable mandat devait agir au nom du Grand Jury composé des notabilités les moins transigeantes de la classe capitaliste. Le nouveau code supprimait, d'autre part, le jeu du réquisitoire et de la défense, vu qu'en se neutralisant ces deux efforts contraires laissent la cause en l'état et n'aboutissent qu'à l'usure du temps en superflues jactances oratoires. L'avocat, au reste, n'affronte jamais l'incrimination de face et louvoie dans les circonstances prétendues atténuantes, telles que faiblesse d'entendement, éducation perverse, misère éperdue ou toute autre anomalie inhérente à la personnalité de son client. Or, les confectionneurs de la réforme avaient rigoureusement résolu de passer outre à n'importe quelle concession dans ce sens : Leur théorie tendait à terrifier les aspirants-malfaiteurs et non à susciter la vocation, à développer l'expérience des gredins par une absurde publicité d'abondants détails sur les forfaits

commis. La situation privée ou les aptitudes caractéristiques des délinquants ne sont-ils pas, en effet, des objets de minime importance, comparativement à cette suprême manifestation d'intérêt public : la peine capitale érigée en exemple ? Au cours des délibérations, nos honorables légistes s'étaient arrêtés, sur ce chapitre, aux décisions « lyncheuses » les plus radicales : ils n'avaient pas redouté de dédaigner, au préalable, comme autant de déclamations intéressées, sentimentales ou simplement niaises, les virulentes satires que d'adventices erreurs judiciaires provoqueraient à l'avenir. Les exécutions éventuelles d'innocents personnages et leur réhabilitation posthume semblaient presque souhaitables à ces impassibles doctrinaires, en ce qu'elles associent au crime l'idée, exacte au fond, d'une solidarité sociale et proclament ainsi dogmatiquement la préjudicielle efficacité du droit de punir.

Aucune défaillance subversive n'altérerait donc la rigueur du tribunal, uniquement chargé d'estampiller le lynch d'une décente apparence officielle. Le cérémonial enfin admis assurait un

superlatif excès de précipitation. Chacun des magistrats spéciaux n'avait à dire qu'un mot pour formuler son arrêt respectif. L'énoncé du crime, la condamnation, le refus de recours et de grâce voleraient ainsi de bouche en bouche en une seule phrase à peine prononcée que déjà le médecin expert questionnerait la tête décollée par le bourreau...

\*

Après ces explications en guise de préface au procès de Will Jyns, le précité journal de l'Ouest rapporte de l'audience le récit suivant dont on appréciera, croyons-nous, la frappante concision :

« L'amphithéâtre est bondé. Le respectable corps judiciaire prend place sur l'estrade en face du public.

« Le délégué des jurés se tient à gauche, le commissaire d'État à l'autre extrémité. Flanqué de l'instruction et de la cassation, le président des assises siège dans le milieu.

« Plus loin, à droite, devant le médecin et l'exécuteur restés debout, on aperçoit de trois quarts le farouche Will Jyns, lié par des câbles au célèbre fauteuil coupe-tête dont l'ingénieux siège-cercueil s'ouvrira tout à l'heure pour engloutir le corps...

« Livide et déprimé, salement enduit de barbe, le profil de Jyns convulse un sourire qui peut, au choix, s'interpréter comme un indice de cynique forfanterie ou de stupidité sans fond.

« Cet équivoque rictus produit une impression irritante sur l'auditoire. Que résultera-t-il de ces simagrées d'astuce ou d'hébétement ? Va-t-on s'apitoyer sur ce pleutre, le questionner, écouter ses aveux ? la fameuse réforme n'aboutira-t-elle qu'à d'odieuses mystifications ! Sombres, les lyncheurs sérieux sont sur le qui-vive et, de son côté, le groupe des trappeurs, anciens collègues supposés de M. Jyns, dissimule mal son intolérance à l'égard de toute tentative d'interrogatoire confidentiel. Une méfiance se déchaîne proche de la fureur ; des revolvers apparaissent dans toutes les mains ; peu s'en faut

qu'en cet instant d'exaltation on n'inflige, sur place, un lynch préventif à toute la séquelle judiciaire. Le tumulte tourne à l'orage, lorsque, au coup de cloche annonçant l'ouverture des débats, le silence s'établit, le silence sans souffle d'une foule devant le drame imminent.

« Et comment noter ce drame en sa promptitude d'éclair ?

« – Meurtre, viol, incendie. – La mort. – Oui. – Pas de grâce », articulent les magistrats d'une voix collective.

« – Mais, mais... », proteste dans l'étranglement mécanique la tête de Will, que déjà le médecin invite à s'expliquer d'une façon posthume...

« Illusion, ou vérité saisie au vol ! Le reste du grognement guttural semble continuer d'errer entre les dents jaune de W. Jyns. La vie ?... oui, elle palpite encore sur cette grimace tuée, elle accentue, plus pincé dans la pâleur verte du « raccourci », le sourire gouailleur ou niais, au choix ; la clameur commencée achève de couler des lèvres béantes : on jurerait qu'un

tressaillement de la langue glousse d'agonisantes syllabes... La science tient-elle une solution ? Atteste-t-elle, cette tête tranchée, l'affreuse attardance de la pensée et de la douleur au vif du centre nerveux ?

« Tel est le doute de la foule qui se retire, au reste enchantée de l'excellent fonctionnement du système. Jyns a-t-il parlé vraiment ? Ceux qui l'affirment ne cherchent-ils qu'à faire des dupes ? Ceux qui prétendent le contraire méritent-ils croyance ?

« Les opinions les plus diverses circulent. Les gens de bon ton, les lyncheurs de marque penchent pour la négative et se bornent à conclure que, de toutes façons, Will Jyns était d'âme trop basse pour trouver à dire quoi que ce fût en un si solennel moment. – Il était incapable, ce guillotiné, d'un pareil coup de tête, – ajoute-t-on avec dédain.

« Mais au sein du populaire, parmi les présumables ex-affiliés du défunt, on se plaît à raisonner différemment. De ce côté surgit, s'élève, grandit une légende appelée à

s'accréditer glorieusement au lointain des prairies et d'après laquelle le généreux Will, témoignant passagèrement d'une finesse au-dessus de son éducation, aurait détaché, d'un verbe clair, à la face de la science et de la justice, cet aphorisme...

« – La mort garde son secret !... »

Parole simple, mais exacte, résumant peut-être, ou peu s'en faut, la philosophie de tous les genres de lois de lynch.

# **La philanthropophagie**

C'est hors de doute que « les meilleures salaisons sont les viandes d'Australie ». Il n'y eut, de mémoire d'homme, nul aliment plus savoureusement économique sur la table du pauvre. Soutenue par ses cinquante ans de succès, l'affirmation s'est inscrite au verso de toute gazette ; elle s'est étalée à la fresque le long de tout mur disponible ; elle a flamboyé en traits de gaz sur la nuit de toutes les capitales habitées. Le cri de réclame est ainsi devenu proverbe, enguirlandant de gloire et de popularité la « marque de fabrique », le fond de baril où se découpent la face maigre, le toupet-panache, les favoris blanc-de-sel, le regard pensivement outre-marin de Jonathan Gulf, l'inventeur, le propagandiste, l'âme, le « moi » (and Co.) de cet inouï commerce de conserves, réputé le plus aurifère trafic de tout le marché contemporain.

À préciser les infinis millions écrémés par Jonathan sur l'article on noircirait de chiffres plusieurs de ces feuillets, mais, peu récréative,

une telle algèbre risquerait aussi de décourager nombre d'individus en peine de réaliser même un dollar, bien qu'à l'aide d'expédients d'un ordre peut-être plus intellectuel que celui de l'alimentation en gros...

Il sera donc plus attrayant de parler tout de suite du sujet de la présente : oui ! plus attrayant de s'occuper immédiatement de l'ex-madame Gulf-Fitzgerald et de son entrée sensationnelle à la tribune oratoire – devant l'élégant et nombreux public de la Société de Tempérance.

Réduction jusqu'à présent contenue des plastiques de sa maman, l'exubérante M<sup>me</sup> Fitzgerald (qui prend place comme porte-respect derrière elle sur l'estrade). M<sup>me</sup> Mary Gulf déferle encore aujourd'hui tous les attraits d'une jeune beauté de vingt-cinq ans à trente-deux. Sa stature haute, sa gorge prodigue, ses blanches épaules, sa souplesse dans le corset sont d'une déesse yankee qu'on rêverait de loger dans la conception d'un Olympe américain.

La littérature des États-Unis est, en effet trop dépourvue de ces gracieux moyens d'idéalisation

que les vieux mondes empruntent à leurs Ossians, Testaments, Nirvanas et autres Théogonies respectives. Le projet d'une Mythologie à la Barnum mériterait d'être mis à l'étude. Il y a là bien des ressources, telles que Franklin comme aiguilleur de la foudre, avec l'apollonien Édison, allumeur de soleils électriques : et pour Minerve la rigide M<sup>me</sup> Beecher-Stowe, douée des facultés de prêcher..., l'emploi des Vénus pouvant galamment être laissé disponible jusqu'à l'apparition de M<sup>me</sup> Mary Gulf devant la Société de Tempérance.

Mais sans plus d'emprunts à l'hellénisme, les nombreux « reporters » présents dans l'amphithéâtre peuvent noter que la ci-devant Mary Gulf a les yeux du plus frais bleu d'océan, une chevelure incendiairement blonde, des lèvres telles que des roses de printemps où fondrait en perles de lumière un peu de neige matinale, – le tout avivé par une expression spirituelle d'où la parole semble hâtée de s'envoler et par cette jolie désinvolture mondaine qui lui permet de sucrer, du calme le mieux joué, le conférencier verre d'eau.

On s'explique donc l'empressement de la gentry pour cette réunion trimestrielle et l'on devine l'extrême curiosité qui s'agite derrière les lorgnettes braquées par la foule des robes de dentelles et des habits noirs.

Que dira-t-elle ? D'où lui vient le caprice, étonnamment imprévu, de s'exhiber ainsi dans l'emploi des « lecturers ? » Quels sont ces prétendus *Souvenirs de voyages*, inscrits au programme de la séance ? Saura-t-on les vraies causes du récent divorce de Mary d'avec le richissime et trop vieux Jonathan – en admettant qu'une sénilité si disparate ne soit pas une cause suffisamment légale de séparation ? – Saura-t-on pourquoi la resplendissante patricienne est sur le point de se remarier avec Stream and Co. – une maison seulement débutante dans la concurrence des bœufs salés. – Hé quoi ! le mièvre et blondasse petit Robinson Stream, assis là-bas, tout faux-col, à l'avant-scène ?... – Oui, lui-même ! le pauvre ami !... – Pas possible ?...

Le brouhaha grandissant de ces commentaires s'arrête net. M<sup>me</sup> Gulf s'apprête à parler : elle

parle et, vraiment, du plus joli timbre brillante de rire. Les « reporters » n'ont que le temps de saisir au vol la substance des télégrammes :

« L'excursion dont l'oratrice désire faire le récit s'accomplissait l'année dernière, explique-t-elle, en la compagnie d'un très respectable vieux gentleman qu'on ne nommera pas afin d'épargner sa modestie, mais qui, l'on ne saurait le méconnaître, s'est acquis par d'incessantes importations de victuailles exotiques une indestructible notoriété dans tout l'univers commercial !... »

Égayé, le public jette un coup d'œil unanime vers le fond de la salle. Une colonnette dissimule la frêle identité du caduc M. Gulf dont il ne déborde que les pointes des deux favoris au ton salin, à peu près l'hiéroglyphe mural des écoliers barbouillant de mémoire le type abrégé de Jonathan...

« On s'était embarqué, continue M<sup>me</sup> Gulf, sur le magnifique steamer commandant la flottille que ce notable expédie annuellement vers ses propriétés d'exploitation, immenses territoires

des Polynésies plus ou moins australiennes, situées aux dernières limites du plus extrême Occident.

« Il serait agréable, à coup sûr, d'évoquer dès à présent, par une description, ces terres vierges à peine connues des géographes, ces somptueux océans d'herbages où le bétail si démocratiquement conservable prodigue son innocente et luxuriante fécondité. Mais, pour plus de clarté, la conférencière doit émettre au préalable, sur les usages de ce pays, quelques considérations d'une nature pour ainsi dire sociale, qu'à défaut de toute compétence technique elle effleurera, du reste, avec le plus de brièveté désirable, bien qu'il s'agisse, à la vérité, d'une méthode de législation tout à fait hardie et du caractère d'originalité le plus marqué :

« Devenu propriétaire exclusif de ce populeux archipel, le notable en question... Mon Dieu ! qu'on me permette de persister à le désigner de la sorte, jette l'oratrice au sourire de la salle, dans une parenthèse ponctuée par l'absorption de deux cuillerées d'eau sucrée..., le notable susdit se

propose de faire cadeau de sa colonie au gouvernement de l'Union, espérant que par ce don fastueux il hâtera l'accomplissement du plus ardent de ses désirs : l'élection à la présidence des États-Unis !... »

– Oh ! Oh ! Silence ! Écoutez ! « Hear, hear ! » La brusque révélation de cette candidature suscite une jovialité décidée, tandis que, vexation ou bouleversement, les pointes de barbe de l'éminent J. Gulf semblent la proie d'une espèce de crise.

« C'est en raison, justement, de ces visées présidentielles, poursuit l'oratrice, qu'il convient d'examiner un instant le point de vue politique indiqué tout à l'heure.

« Seigneur et maître de plusieurs millions d'âmes, le grand négociant dut les assujettir au frein d'une constitution. Sa souveraineté ne pouvait se maintenir qu'à ce prix, mais, au premier aspect, la tâche se hérissait de difficultés singulières. Les indigènes cédaient, résolument, avec une égale passion, à deux courants bien opposés : ils cultivaient en même temps la

civilisation et l'anthropophagie ; ils recherchaient les raffinements les plus délicats de l'existence moderne et s'obstinaient, par goût non moins que par tradition, au vieux cannibalisme des aïeux !

« L'accord de pareils contrastes ne pouvait se réaliser que par un extraordinaire génie législatif dont, heureusement, le nouveau monarque (assisté d'un habile conseil d'actionnaires) se trouva pourvu. Simplement d'ailleurs il procéda de ce principe que les meilleures lois sont celles qui s'adaptent aux tendances et préjugés des peuples qui les subissent. On promulgua, dans ce sens, un code pénal et civil composé d'un petit nombre d'articles rationnels et décisifs : et les insulaires acquirent bientôt l'heureuse certitude que ce régime, plutôt régulateur que réformiste, avait pour but arrêté le développement de leurs instincts de race... »

L'oratrice, dont la bonne humeur semble chatouillée d'un coup d'épingle d'ironie, promet d'esquisser rapidement, au hasard des souvenirs, ces curiosités organiques et leur application dans les mœurs.

« Assurer l'approvisionnement autophagique et national, telle était, poursuit-elle, la préoccupation dominante du législateur. En conséquence, tout indigène était tenu de mourir pour son pays et cette clause, prise à la lettre, n'affectait pas, comme ailleurs, un sens de détachement et de vaines protestations platoniques. On mourait, mangeable, à quarante ans révolus, époque où dans la pleine maturité des chairs l'âme s'éteint volontiers aux illusions.

« L'inutile fardeau de la vieillesse fut ainsi supprimé, sauf pour la caste des administrateurs chargés du souci gouvernemental, sorte d'aristocratie sénatoriale formée, cela va de soi, par le notable et ses associés. On prit soin, toutefois, d'ôter toute apparence d'arbitraire à ces macabres destinées des masses ; on les revêtit d'une surface de légalité, grâce aux tribunaux devant lesquels les insulaires, sans exception, étaient astreints à comparaître à tour de rôle et, jugés coupables sur n'importe quel méfait petit ou grand, encouraient invariablement la sentence capitale, mais par pure forme, avec exécution ajournée jusqu'à l'âge comestible.

« Le délit le plus souvent imputé devant ces juridictions était celui de jalousie ou d'opposition contre les promiscuités nécessaires. Les crimes de cette nature se décrétaient de haute trahison, car le Code civil avait placé le mariage à l'abri de toute entrave morale et de toute police contractuelle ou restrictive. Sauf empêchement physiologique, la nubilité déterminait en toute rencontre l'exercice de l'union conjugale, non seulement libre, mais strictement obligatoire. Il était interdit aux divers sexes en présence de ne pas aimer, séance tenante. Les promenades, les réunions de théâtre et de cafés-concerts, les bals et fêtes publiques, etc., fournissaient aux représentants de l'autorité l'occasion d'imposer la pratique de ce rite, d'ailleurs amusant. On assurait, ainsi, l'accroissement du populaire, résultat recherché avec plus ou moins de désintéressement et de raison par les économistes des centres industriels ordinaires, mais vraiment indispensable dans les régions cannibales où le prolétariat figure un objet immédiat de consommation.

« Au prix de quelques charges dans ce genre

anodin, le peuple coulait une existence aisée. Il n'était guère tenu qu'à pulluler bibliquement au profit de la sustentation concitoyenne. L'idéal des plus récents socialismes semblait dépassé. Les femmes seulement occupées de toilette appréciaient, comme il le méritait, leur joli privilège d'inconstance permise et sans remords. Les hommes relevaient leurs loisirs par d'intelligentes distractions et se rachetaient du labeur forcé des autres plèbes par le paiement final en nature de leur dette à l'État.

« Assis, deux fois le jour, à des banquets gratuits, le public se livrait à des dégustations de contemporains qu'accommodaient savamment les cuisiniers officiels. Tout contribuable apportait à ces agapes le supplément d'aromates destinés à le rendre plus tard lui-même digestif, – une sorte d'anticipation d'embaumement, – et l'on ne saurait trop dire à quel point la sévère interdiction, ordonnée dans ce but, des alcools, des nicotines et autres dépravations empoisonnées, augmentait par contrecoup, les chances d'hygiène et de moralité générale... »

De vifs applaudissements montrèrent le bon effet produit par cette observation sur les membres de la Société de Tempérance.

« Il s'admettait encore, poursuit M<sup>me</sup> Gulf, beaucoup d'autres opinions anthropophagiques également propres à fortifier et viriliser les esprits. Le duel à mort, par exemple, était inévitable à la moindre injure. Le suicide passait pour la conséquence instantanément exigible de toute ostentation de pessimisme, de même qu'il convenait, en certains cas, de savoir « mourir de rire » ou « mourir de plaisir » comme on le disait. Les comédiens eux-mêmes, mettant cette outrance de sincérité dans leur métier, étaient toujours prêts à succomber pour de bon, parmi les péripéties et fins de drames, etc., etc. Ces catégories de prématurés décès alimentaient le stock des primeurs.

« Quant à la classe moyenne, elle atteignait sans trop de regrets la limite d'une carrière comblée d'insouciance et de paresse. L'exécution, il est vrai, s'opérait d'une façon persuasive et non tortionnaire, dans des salles

réservées, pendant les séances de musique, les cérémonies religieuses et autres prétextes de réunion, au milieu de l'indifférence polie qu'avait créée l'habitude. La sortie s'interdisait à ceux dont la funèbre situation judiciaire arrivait à échéance, puis une espèce de guillotine-rôtissoire, ingénieusement narcotisée, les transportait directement de la vie pour soi dans les vivres pour tous.

« Mais quelles étaient les cérémonies religieuses dont il vient d'être parlé ?... »

Cette question surexcite, on le conçoit, l'intérêt de la Société de Tempérance, en grande partie orthodoxe...

« Ainsi que les autres statuts, explique M<sup>me</sup> Gulf, le culte et le dogmatisme des insulaires s'inspiraient de leurs inclinations à la fois métaphysiques et carnivores. Au fronton des temples, le novateur avait fait graver ces grandes paroles des Écritures : « Il est notre Dieu et nous sommes le peuple de son pâturage..., le troupeau que sa main conduit. » (Ps. XCV – 6-7.) Et encore : « Ta face est un rassasiement de joie. »

(Ps. XVI – 11.) En suite de quoi les saints exercices ne se terminaient pas comme ailleurs par de fictives et poétiques oblations transsubstantiationnelles. Les vrais croyants ambitionnaient de s'étendre sur la nappe de l'autel expiatoire pour la nourriture spirituelle autant qu'effective de la congrégation. Les sentiments extatiques et carnassiers de l'Église nationale, le besoin de manger son dieu, s'affirmaient, ainsi, dans les formes d'une « théophilanthropophagie réelle. » Et de quelle ferveur le notable négociant eût dévoué sa propre personne à ce genre d'édification, si son vieil état de maigreur n'en avait fait une hostie par trop insignifiante !... »

Les frémissements de barbe de Jonathan soulèvent à ce passage des rires qu'augmentent encore l'onction prédicatrice affectée par M<sup>me</sup> Gulf.

« Faute d'être propitiatoire par lui-même, soupire-t-elle, l'apôtre recommandait, du moins, le grand acte de foi parmi ses proches, et l'on peut assurer qu'il ne ménagea pas les

supplications pour y décider certaines personnes de sa famille douées d'un embonpoint plus liturgique, par exemple, sa belle-mère... »

Une ovation éclate sur ces mots, en l'honneur de la florissante M<sup>me</sup> Fitzgerald, attestant par une pantomime assez narquoise l'exactitude des détails intimes mentionnés par sa fille.

« Mais rien ne cadrerait mieux avec ces idées philanthropicides, reprend M<sup>me</sup> Gulf, que la façon dont il fut convenu de diriger les choses de la guerre. Hélas ! oui ! malgré son isolement océanien, malgré sa facile destinée communiste, la jeunesse mâle insulaire s'enfiévrerait périodiquement, comme les autres peuples, d'héroïques ardeurs de bataille. Le législateur avait tenu compte de ces propensions belliqueuses avec d'autant plus de logique, semble-t-il, qu'au lieu d'être, comme partout ailleurs, un motif de tuerie stérile, elles fournissaient à cette Polynésie des ressources incalculables de ravitaillement. En conséquence, on octroyait au militarisme une île entière avec terrains appropriés et tous genres de travaux de

fortification. Les amateurs de massacre légal s'enrôlaient, à leur choix, dans l'un des deux corps d'armée dont le choc devait avoir lieu chaque année pendant les bonnes conditions climatiques du printemps. À cette fin, les journaux attisaient la haine que les différences d'uniformes fomentaient entre les régiments. On excitait même à des luttes anticipées les fantassins de costumes divers qui se rencontraient par hasard dans les rues. Les généraux entretenaient la fureur par d'homériques défis échangés dans les gazettes. On ne tolérait d'ailleurs aucune jactance inefficace. Les calculateurs de stratégie, les inventeurs d'engins de destruction devaient concourir individuellement à l'application de leurs plans, d'autant mieux accueillis qu'ils étaient plus meurtriers. Les aspirations sentimentales vers le dévouement charitable ou religieux, décelées par la police chez les individus des deux sexes, conduisaient à l'immatriculation rigoureuse dans les cadres des aumôneries et des ambulances. Les déclamations en l'air n'étaient pas de mise. Tout ce qui vit, tout ce qui meurt, tout ce qui bénéficie,

tout ce qui s’amuse, enfin, des misères de la guerre, participait inexorablement au combat annuel. Les proclamations suprêmes des généralissimes ouvraient l’ère décisive ; l’embarquement se hâtait dans le fracas des hurrahs patriotiques et les opérations s’engageaient dès l’arrivée, sans autre méthode que l’indistincte entre-tuerie de tous les belligérants. La seule gloire reconnue comme utile était d’être mort. Le *Te Deum* subséquent ne solennisait que les cadavres. C’était une guerre à qui perd gagne et, différemment du reste du globe, on dédaignait les rares survivants comme des vaincus jusqu’à leur revanche à la prochaine affaire. Contrairement, encore, aux suites usitées dans les pays à régime culinaire moins raisonné, les sanglantes journées procuraient aux indigènes une nouvelle phase d’abondance, et de calme... »

Mary Gulf accompagne ces notations rapides d’un jeu de sourire où s’accumule évidemment un excès de sarcasme. Elle continue, néanmoins, placide :

« Quelques années de ce système et deux ou

trois « campagnes » plus particulièrement fructueuses achevèrent, dit-elle, de porter au point maximum la richesse budgétaire et les satisfactions civilisées des indigènes. Le notable négociant, l'illustre fondateur de ce bel état de choses crut le moment arrivé de faire triompher son vœu de présidence en préparant l'annexion de ces territoires, dont l'organisation lui semblait digne d'être proposée comme exemple au reste de la République. Il joignait cette préoccupation aux devoirs accoutumés de son trafic, lorsqu'il entreprit, l'année dernière, l'excursion dont l'oratrice doit, enfin, se décider à parler... »

L'attention du public devient intense. Les favoris de J. Gulf manifestent tout ce que ce genre d'ornement séparé du reste de la figure peut exprimer d'impatience et d'irritation.

M<sup>me</sup> Gulf, pourtant, reste un peu méditante, – comme alarmée par le côté scabreux de ce qui lui reste à dire, – son hésitation est exquise à consulter sa montre, tenue de la même main qui remue le verre d'eau sucrée...

« L'heure est peut-être trop avancée, croit-elle,

pour lui permettre un récit complet. Il faudra s'en tenir au court épisode par lequel se termina l'expédition, mais qui, par chance et comme on va le voir, la caractérise tout entière :

« La flottille avait ancré devant une splendide plaine d'herbe jetée dans une entaille de forêt vierge. M<sup>me</sup> Gulf eut le caprice d'aller déjeuner sur la verdure avec le notable et ses associés, tandis que le personnel de l'équipage roulait des tonnes le long de la rive ou s'avancait, le rifle sur l'épaule, en quête de pacotilles, dans l'intérieur du pays.

« La collation arrosée de Champagne fut très animée, lorsque bientôt des fracas de fusillades retentirent par places, dans le lointain des bois.

« – La guerre annuelle, sans doute ; c'est sans danger », avait prétendu le grand négociant.

« Le dessert s'achève. Le notable et Cie s'éparpillèrent, le cigare allumé. M<sup>me</sup> Gulf, un instant, restait seule, rêveuse à la magnificence du paysage, quand, brusquement, surgit près d'elle un autochtone, arrivé rampant sur les ronces, un superbe spécimen des races locales

brièvement vêtu de quelques colliers de perles. L'étrangère et sa longue toison blonde alors dénouée dans l'or du soleil éblouirent ce primitif d'une stupeur d'adoration. Il restait sur ses genoux, les mains jointes, le poitrail haletant, la bouche pâmée, l'œil en feu. L'atmosphère tropicale charriait son grand souffle de passion. Un peintre profilant la scène eût fait s'envoler une feuille de vigne...

« Péril grave aussitôt conjuré. Les hommes du bord terrassent l'intrus. M<sup>me</sup> Gulf fuit vers le navire ; elle est terrifiée, mais, qui sait ? peut-être avec un peu de nuance d'émotion : – Le pauvre garçon ! quel amour subit, ingénu, sans déguisement !...

« Au retour, après trois mois, dans le port de New-York, M<sup>me</sup> Gulf s'attardait à son dernier bout de toilette, malgré le tumulte du déchargement, et franchissait le pont déjà tout encombré, lorsqu'une barrique tombée du treuil éclatait, laissant voir, hasard féroce, spectacle affreux, l'indigène, le beau sauvage aux colliers de perles, toujours à genoux, toujours dans son

attitude fervente, extatique, égarée, hallucinée d'amour, – « le pauvre garçon ? » oui ! lui-même, – tel qu'on l'avait plongé directement, là-bas, dans la saumure !... »

Et debout, avec le délicieux air impertinent du succès conquis, devant l'âpre moquerie du Tout New-York, devant le « reportage » impatient d'indiscrétions télégraphiques, M<sup>me</sup> Gulf jette le mot de la fin, le trait mortel qu'elle tient en réserve :

Elle redit cette légende de prospectus qui prend, maintenant, une signification de déchirante ironie ; cette formule de puffisme qui scalpe à jamais Jonathan de sa vieille auréole de nourrisseur et met la suprématie de l'article entre les mains de la maison Robinson Stream ; cette éhontée affirmation gastronomique, qui renverse pour toujours le Gulf and Co. de ses velléités de présidence, pour le vautrer dans l'ignominie d'une notoriété d'empoisonneur philanthropophage et d'exploiteur social !

Encore une fois, par-dessus le retentissement d'acclamations pleines de rires et de huées, elle

répète l'infâme refrain évocateur, maintenant de spectraux endaubages :

« Les meilleures salaisons sont les viandes d'Australie. »

Les bravos redoublent, énormément gais, car « la marque de fabrique », la silhouette si connue, le toupet-panache et les deux favoris voltigent un instant à travers la salle, projetés avec furie par le clown occasionnel, l'habile comparse qui derrière le pilier de l'amphithéâtre, avait si ravissamment postiché le simili-Jonathan.

## **L'« Express-Times »**

Les bruits d'hier soir ne sont que trop confirmés. Voici les dépêches d'un correspondant spécial, seul survivant du désastre. Nous donnons tel quel son récit télégraphié au vol :

*Snowtown, 27 novembre, 7 p.m.*

Quelle journée, quelle course, quelle fin ! Mais procédons, par ordre, depuis le début.

Midi juste. – Le personnel est à son poste ; nous nous installons dans le wagon de rédaction. Un coup de sifflet et la locomotive s'ébranle ; le train-journal, le « rail-newspaper » se met en route.

On franchit lentement les complications de la gare ; on file plus rapidement le long du tunnel creusé sous les faubourg ; enfin nous roulons en pleine vitesse à travers champs.

Journée d'hiver splendide. Un peu de nuée noire seulement raye le ciel, mais loin à l'ouest, dans le pâle de l'horizon.

L'édition du matin est prête : nous flânonnons un moment de bavardage, dans le soleil rayonnant par les vitres sur la fumée bleue de nos havanes.

Soudain, une sonnerie, signal de la reprise du travail donné par le rédacteur-chef, Rob-Edwards, l'avisé créateur de l'*Express-Times*.

Les appareils typographiques sont mus à volonté par un engrenage intérieur adjoint aux roues des véhicules. Tel est le truc breveté d'Edwards...

Les ateliers-wagons retentissent aussitôt, d'un assourdissant fracas d'usine, au battement de ferraille des presses rotatives, aux grincements et cliquetis des milliers de griffes et pattes d'acier qui dévident le papier sans fin des bobines, l'étirent sous l'encrage des rouleaux, le promènent par les engins à découper, à brocher, à plier, et l'emmagasinent, enfin, dans un compteur d'où les paquets de journaux tomberont tout ficelés sur la voie.

Hurrah ! tout va ! « Le train imprime lui-même ! » L'automatisme se fait publiciste. L'invention d'Edwards fonctionne prodigieuse et

pourtant bien simple, par ce seul principe de l'emploi des excédents de force...

Midi et quart. – Autre coup de sifflet annonçant le premier poste de vendeurs. En avant du train tourne un disque marqué d'énormes chiffres noirs :

« Dix mille ! » avertit la vigie.

L'employé du compteur manœuvre dix fois le ressort.

Les dix ballots de mille restent sur le rail. Nous passons en éclair devant l'équipe de « camelots ». Nous entendons leurs vivats ; nous les voyons, déjà dans un lointain, s'emparant des liasses qu'ils vont répartir en hâte dans le district.

Même jeu de cinq en cinq minutes ; même chute de feuilles...

« Dix, vingt, trente, cinquante mille ! » hèle la vigie. Et l'effréné roulement des rotatives pourvoit sans relâche à cette effervescence de consommation, miracle industriel brillamment acclamé par les curieux des trains croisés en route et par nos troupes de vendeurs dont s'accroissent

le nombre et les commandes à mesure que nous entrons en pays plus perdus.

C'est, en résumé, triomphal ! L'*Express-Times* affirme le mérite de son innovation. Désormais le parcours n'est plus une stérile perte de temps entre le départ et l'arrivée : la distance ouvre l'aire d'une incessante fécondation intellectuelle par la charrue typo-locomotrice du journalisme.

Mais trêve d'apologie ! « Seconde édition ! » jette la voix d'Edwards dans le tube acoustique.

Nos plumes dansent aussitôt sur les feuillets, grâce à la dernière et ravissante trouvaille de notre glorieux Edison : un frôlement de palettes de métal le long des fils de la ligne tient l'*Express-Times* en communication constante avec le réseau du téléphonographisme universel. Les dépêches foisonnent sans interruption sur le bureau de Rob-Edwards qui, par le tube, nous donne à broder les choses du jour.

On enlève prestissimo cette corvée, alternant chacun d'une ligne immédiatement « pianotypée » par les claviers-composteurs. Les

« dernières nouvelles » envahissent les colonnes sans entraver l'action des presses : les « blocs » de prose de rebut s'enfourment dans un creuset surmontant le brasier de la locomotive et passent liquéfiés par un moule qui les divise en caractères neufs. Merveille de note à bas prix ! la Crampton retrempe elle-même ces empreintes éphémères dont elle éternise la trace d'histoire sur le papier.

Ce n'est pas qu'en soi ladite histoire mérite un pareil luxe de publicité. Vraiment, le politiquage courant s'attarde à des réitérations dont ne s'amuse qu'une très jeune badauderie ; et le prétendu mouvement social ressasse que, régulièrement, l'indigence frissonne et l'or s'amuse. De telles rengaines s'omettraient sans inconvénient, n'était que leur universalité d'édition fournit aux sociétés un heureux semblant d'intérêts collectifs.

Aussi n'est-il plus que nous, les blasés de gazettisme, pour ne goûter guère ces notations d'actualités. Les paroxysmes de la lutte électorale entre les postulants Tom et Jack, les peinturlureuses prouesses de l'aveuglant coloriste

X..., les œillades et diamants de la jolie petite danseuse Z..., etc., etc., autant de turlutaines qu'Edwards reproduit avec une gravité toute commerciale et que nous gribouillons d'un bout de plume distraite, un coin de l'œil égaré dehors.

Du reste, le ciel s'attriste, entièrement gagné par la nuée noire de tout à l'heure ; il couve une tempête ; quelques flocons de neige papillonnent ; on est serré d'une angoisse ; toujours plus rapide, le train, au lieu d'aller, semble fuir, lorsqu'un notable incident surgit :

Des buées d'or rouge couvrent tout l'ouest. Il flambe des lieues de forêts.

« Aux estampes ! » vocifère le tube d'Edwards dans le wagon des artistes prêts à fusiner les croquis.

Effarément Edwards nous dicte aussi des entêtes à sensation, des suites de haletants télégrammes.

« Blackhumbugland en feu ! – Désastre énorme, flamboiement général ! – Villages calcinés ! – Fuite éperdue des bêtes et gens !

Terrible exode de carnassiers et reptiles ! –  
Tableaux navrants ! (Voir nos dessins.) –  
Informations complémentaires sous presse !  
(Voir nos autres éditions)... »

Nous bâclons les remplissages d'un tour de main. L'affreux compte rendu se débite déjà sur le rail. Nos millions d'abonnés vont frémir d'une terreur illustrée et « à suivre ».

Ce qui fait que le fil continu nous crible de dépêches. Les commandes ruissellent : « Des détails, encore, encore ! » insiste la vente en gros. Puis une courbe de la voie nous rapproche du sinistre. On distingue des flammes parmi la neige plus drue. Les communiqués d'Edwards acquièrent une netteté locale, précise, officielle. Nous perpétons de plus en plus saisissants reportages :

« Infâme attentat, développons-nous. –  
Poursuite des incendiaires. – Bande de  
dynamistes conduite par une femme. – On  
donnera les noms (lire l'édition qui suit)... »

L'appareil d'Édison, en effet, nous livre sans retard la liste des chauffeurs avec des à-peu-près

de signalements. Edwards compulse le « Panthéon photographique des célébrités » d'où nos dessinateurs improvisent d'approchantes silhouettes. Une paire des insurgés affecte, justement, de ressembler aux éligibles Tom et Jack ; un troisième gante le profil du violent barbouilleur X..., et la cheffesse – une amusante détraquée du meilleur monde – incarne rieusement la frimousse de la jolie pirouetteuse Z...

Notre deux cent trentième tirage réalise ainsi le « nec plus ultra » de l'exactitude.

Mais les choses, édisonne-t-on, vont moins bien pour les révolutionnaires. Le bruit court qu'on est sur leurs traces. Ils se cacheraient à New-Puffbristol. Les dépistera-t-on ? Leur tête est mise à prix. On offre un chiffre incalculé de dollars. Une société se crée par actions pour capter le boni. L'*Express-Times* est de moitié s'il assure la prise. Il faut, coûte que coûte, atteindre New-Puff avant les policiers, répandre les portraits, cerner les bandits d'un inexorable éclat de notoriété.

« Plus vite ! » hurle Rob-Edwards, tout en manipulant sa furibonde correspondance électrique. Et l'*Express-Times*, vomissant ses myriades de feuilles à chaque tournoiement de roues, s'envole surhumain, ou surmachinal, le long des pluies de feu, dans les tourbillons de neige, sous le ciel toujours plus noir ; c'est comme le rêve d'une bête d'épouvante d'Apocalypse fondant sur les réprouvés de Puffbristol, un galop de démente qu'Edwards éperonne de ses cris fous : « Plus vite ! plus vite ! plus vite !... »

Nous arrivons ! New-Puff n'est plus qu'à dix milles, au creux d'un puits des Cordillères. Déjà nous dévalons à pic. Mais cette neige maintenant, c'est de l'enfer contre nous : c'est une avalanche, une tourmente, une trombe, un cyclone ; elle nous ouate d'un linceul ; la Crampton la balaye dans l'ouragan, mais elle la plaque en vernis de glace sur les rails. Le train patine, d'effroyables silences des rotatives marquent le glissement des roues. Tout à coup un choc atroce : nous avons déraillé ; nous sautons d'horribles heurts sur les pointes des rocs.

Excessif, alors, de génie professionnel, Rob-Edwards ne voit dans le drame qu'une source spéciale d'information : l'accident vécu, le fait divers chez soi !...

« Trois centième édition ! rédige-t-il impassible. – Imminent péril de l'*Express-Times* ! – Un déraillement sur un abîme ! – Catastrophe probable. – Le « rail-newspaper » va s'effondrer ! – Mais confiance et persévérance : – Il ressuscitera : les actionnaires... »

Je n'eus pas le courage d'en entendre plus long. Affolé, je m'élançai sur le sol : la neige amortit ma chute ; je me retrouvais à l'abri de la gare de Snowtown, sise à mi-côte. Sous mes yeux l'*Express* continue de plonger en cerceau dans l'entonnoir de New-Puff.

Des essaims de bouts de papier floconnent éparpillés comme un supplément de neige dans la rafale. Je saisis quelques-uns de ces lambeaux, hélas ! les dernières lignes d'Edwards : le rôle déchirant – et déchiré – de l'*Express-Times* :

« Les actionnaires ! lisais-je au gaz de la station... Bénéfices assurés ! Succès certain !...

Invention sublime !... Devoir, patrie !...  
Entreprise nationale !... Cinquante pour cent !...  
etc., etc... »

C'était l'appel de fonds..., l'obstiné boniment  
« in extremis... » Survivront-ils !... Est-ce leurs  
cris que j'entends monter du gouffre ?...

J'entre au bureau de poste de Snowtown et je  
vous télégraphie à tout hasard, exténué, halluciné,  
demi-mort...

La suite à demain...

# **Le Théâtre de la Misère**

Et les coudes sur la table, le cigare entre les dents, bien à son aise dans un des coins du salon, l'oreille caressée par le doux bruissement des causeries de la « famille », l'odorat chatouillé par les fumées de la tasse de thé largement imprégné de rhum, dans un état d'esprit, enfin, et de corps éminemment confortable, l'excellent M. Nephtali Cripple jetait sur de frais feuillets de papier vert tendre, à la dernière mode, l'historique de sa journée d'arrivée à Cleveland (Ohio).

L'ami Ruben Pratt, d'ailleurs, avait vivement engagé Cripple à tenir la promesse formelle faite à M<sup>me</sup> Cripple de la tranquilliser le soir même sur le compte de son mari ; de plus, il fallait se hâter, car le courrier filait par l'express de minuit et, déjà, neuf heures avaient sonné.

Par suite de quoi le fortuné Cripple imprimait au beau porte-plume de nickel une danse véritablement étincelante sous l'éclat des bougies. Il eût voulu, de grand cœur, communiquer tout d'abord à M<sup>me</sup> Cripple l'excès

de joie qu'il avait peine à contenir ; mais force était de résumer les événements dans leur ordre successif et de raconter le début morose de cette journée, que tant de bonheur inattendu devait embellir à la fin.

De sorte que, tout en souriant à l'idée des nouvelles suprêmement heureuses qu'il tenait en réserve, M. N. Cripple poursuivait une assez triste narration.

Et voici quel avait été le début de son épître, dont on pourra, par la même occasion, lire la suite :

*À Madame Jenny Cripple, au champ de foire de  
New-Brighton (Mass.)*

Ma chère femme,

Malgré la longueur du parcours et cette glaciale pluie d'octobre tombée toute la nuit, je suis arrivé bien portant, ce matin vers l'heure du déjeuner, au splendide Yankee-Doodle-Hôtel. L'ami Pratt avait fait préparer le repas pour deux dans sa chambre, et m'attendait à table près d'un

feu flambant.

Je devins muet de saisissement à la joie de le revoir après une si longue séparation, des pleurs me suffoquaient, la parole s'étranglait dans ma gorge. Figurez-vous qu'il n'a guère changé, bien qu'il dépasse aujourd'hui quelque peu la trentaine. C'est toujours le même visage : long, un peu pâle, avec le grand front sur lequel se dresse un bouquet de cheveux crépus ; le même sourire légèrement moqueur sur les lèvres serrées, les mêmes yeux noirs qui paraissent voir clair jusqu'au fond de la conscience des gens. Il me semblait tout jeune encore dans son coquet habillement gris-vert à grands carreaux rouges.

Mais vous ne sauriez croire quel cachet de supériorité les continuels efforts d'intelligence et d'énergie ont mis sur ses traits. On comprend qu'un pareil homme devait infailliblement réussir dans la vie. C'est au point qu'après les premiers compliments de bienvenue je me trouvais singulièrement intimidé, sachant à peine lui répondre. Pourtant, je dois en convenir, son accueil fut cordial ; il s'informa de votre santé,

ma chère petite femme ; il assura qu'il nous chérissait l'un et l'autre comme jadis, puis il me pria de me mettre à table sans plus de façon, et de manger du meilleur appétit.

J'avais une faim de voyageur et le repas était trop choisi pour qu'il fallût me presser davantage ; mais, à ma place, ma chère, vous seriez morte mille fois d'impatience et de dépit devant l'air indifférent et distrait de l'ami Pratt pendant cette réception. Tout en m'écoutant avec une apparente bienveillance, il semblait ne pouvoir se détacher de ses préoccupations. Mes efforts pour animer l'entretien échouaient contre ses propos décousus. Pas un mot, d'ailleurs, des belles promesses qu'il nous avait fait entrevoir dans sa lettre et qui nous décidèrent à cette ruineuse excursion. Il alla même jusqu'à me remercier d'être venu le surprendre, comme s'il avait oublié le soin pris par lui-même de déterminer le jour et jusqu'à l'heure précise de notre rencontre. S'amusait-il à me déconcerter ou bien est-ce vous, mon excellente femme, qui, naguère, donniez une preuve de clairvoyance en me recommandant de ne pas trop m'illusionner

sur les bonnes intentions de notre ancien camarade ? Voilà ce que je me demandais, tandis qu'une lourde tristesse, je l'avoue, me tombait sur le cœur.

Vers le dessert, cependant, grâce à quelques rasades, la situation se détendit quelque peu. Pratt lui-même parut vouloir prendre l'initiative des épanchements amicaux :

– Mon brave Cripple, se mit-il à dire, combien je suis heureux de pouvoir encore une fois vous remercier de m'avoir sauvé la vie ! Hein ! vous rappelez-vous cette soirée au Casino de Baltimore, il y a dix ans ? Quelle émotion !

– Bah ! laissons cela, répondis-je, je ne fis que remplir mon devoir d'ami.

– Non, non ! je veux y revenir, s'écria vivement Pratt, lequel, vous le voyez, n'est pas un ingrat. Sans vous, j'étais un homme mort, poursuivit-il. Le personnage avait positivement glissé deux balles dans le pistolet magique ; le coup à bout portant devait me trouer la poitrine, au lieu d'y faire apparaître l'innocente dame de cœur. Mais vous, l'œil au guet, sous votre

modeste livrée de compère, avec quelle courageuse promptitude vous avez détourné le meurtre et terrassé l'individu !

– La destinée vous protégeait mieux que moi, répliquai-je : elle vous suscitait une de ces aventures retentissantes, si favorables à la vogue d'un artiste. Personne à Baltimore n'ignorait le grief de votre assassin : ce mari tragique et ridicule vous avait confié sa femme en plein théâtre pour votre intéressante expérience d'invisibilité : et la dame avait été si bien escamotée qu'elle ne reparut que quinze jours plus tard...

Ce galant incident assurait du premier coup votre célébrité de prestidigitateur et d'illusionniste...

Il m'interrompit d'un ton assez railleur.

– Belle chimère aujourd'hui que ma célébrité, dit-il, si vous n'aviez empêché ce gentleman de l'escamoter par le procédé le plus direct et le plus sûr !

– Allons donc ! insistai-je, que pouvait ce

malheureux ! Vous aviez votre étoile, vous étiez invulnérable !

Le vin me montait passablement à la tête et, de plus, la froideur sarcastique de Pratt me surexcitait. Je ne pus résister au besoin de parler à cœur ouvert et de comparer sa brillante situation à la mienne, restée si modeste et si laborieuse.

« – Oui, continuai-je, avec une extrême véhémence, oui, les uns sont nés pour triompher, les autres pour rester dans l'ombre. À quoi m'ont conduit, par exemple, mes travaux et ma bonne volonté durant tant d'années. Je suis encore aujourd'hui, comme à mes débuts, le vulgaire escamoteur de foire. Je continue de porter la longue robe de magicien pour dissimuler des accessoires dans les manches ; je manipule toujours mes anciennes boîtes à double-fond et, selon la vieille méthode, je déclame les abracadabras du vocabulaire satanique, afin que mes spectateurs n'entendent pas le bruit des fils de fer tirés par ma femme dans la coulisse. En somme, je n'ai pas su dépasser l'*abc* du métier : voilà pourquoi je végète dans la tourbe des

saltimbanques et pourquoi je n'exerce, le plus souvent, qu'à titre de remplissage dans les cirques et les baraques de marionnettes et de chiens savants.

« Vous, dès le début de votre carrière, vous vous êtes révélé comme un artiste supérieur ; vous avez eu de l'audace et des inspirations. Vous osiez monter sur les planches en simple habit noir, comme un gentleman, réalisant enfin la noble devise : « Rien dans les mains, rien dans les poches. » Sous ce costume vous improvisiez des speeches pleins de finesse et de distinction ; vous parliez avec la grâce légère et correcte d'un véritable homme du monde, ce qui fait qu'en dehors des représentations de théâtre on vous demandait à prix d'or des séances particulières dans les salons les plus fashionables. Et que de jolis tours vous inventiez ! que de trucs ravissants, d'une exécution simple, et pourtant inimitable, tant elle exigeait d'adresse et d'aplomb :

« Quelle surprise dans la salle lorsque vous changiez les montres les plus vulgaires en

montres à répétition et à carillon. Quel délicieux joujou que ce ballon miniature s'élevant sous le lustre et dont un automate minuscule assis dans la nacelle dirigeait les allées et venues au gré des assistants ; charmant secret de navigation aérienne dont vous seul, on peut le dire, possédiez tous les fils. N'était-ce pas comme une merveille de contes de fées lorsque ce bouquet de roses blanches froissées entre vos doigts s'effeuillait et s'envolait sous forme d'une nuée de papillons ! Combien d'autres trouvailles encore, dont le faire énigmatique tenait du prodige. Oui, c'est incontestable : vous aviez dans l'imagination le mystérieux je ne sais quoi sans lequel nous ne sommes, mes pareils et moi, que des imitateurs de bas étage. Aussi votre renommée s'est-elle faite d'elle-même. Vous voyagez glorieusement à travers toute l'Amérique avec un magnifique théâtre ambulante qui porte votre nom et dont les représentations ont un continuel succès d'enthousiasme. Oh ! c'est justice et cela vous est dû, je m'empresse de le reconnaître, ajoutai-je emporté par un excès d'amertume qui se trahissait enfin ; certes, vous

pouvez bien vous gausser de moi qui suis un humble ouvrier, car vous êtes, vous, mon cher Pratt, un homme de génie... »

Vous voyez, ma bonne amie, que, pour la défense de nos intérêts, je n'ai rien de cette timidité dont vous m'accusez si souvent. Je ne cachais pas, je pense, au camarade le tort qu'il avait eu de me berner d'espérances et de m'entraîner, par pur caprice, à de gros frais de voyage.

Lui, pendant mon bavardage, s'était replongé dans sa rêverie et ne m'entendait que d'une oreille.

– Vous appelez cela du génie, dit-il pourtant, en se levant tout à coup d'une façon assez brusque ; vous appelez cela du génie ?...

À son tour, je le croyais lancé. Mais non ! Il arpena la chambre, il mit son chapeau, et d'un seul geste, qui m'engageait à mettre aussi le mien, il m'indiqua que des affaires sérieuses le forçaient à sortir sur-le-champ.

Nous quittâmes, en effet, le Yankee-Doodle-

Hôtel et nous suivîmes, dans les rues, le courant de la multitude. Pratt voltigeait d'un trottoir à l'autre, rapide et distrait, ayant aux lèvres le sourire que je lui surprénais autrefois lorsqu'il machinait quelque prestige inédit. C'est tout au plus s'il m'adressait par-ci par-là quelques phrases en l'air. Il s'excusait d'être si peu communicatif : La saison foraine s'était terminée la veille ; il devait régler le déménagement de son théâtre, rude besogne, compliquée de mille détails ! Vite, marchons, marchons ! Et j'emboîtai le pas, fort humilié de le voir aux prises avec le tumulte de ses idées, tandis que la déception mettait comme une sorte de vide dans ma cervelle.

Par bonheur, l'emplacement forain n'était pas loin de l'hôtel. Nous arrivâmes, après un quart d'heure de marche, sur une vaste plaine où grouillait la foule et le bruit au milieu d'un encombrement de chevaux, de chariots, de boiseries déposées par tas, de toiles peintes étendues à terre ou roulées par piles. La plupart des petites baraques étaient déjà débarrassées de leurs cloisons de planches et ne dressaient plus,

sur le ciel pluvieux, que les madriers de leur carcasse intérieure.

Seul le « Pratt's Théâtre », imposant comme un steamer parmi des barques, subsistait encore en entier, prolongeant sa vaste façade et déployant son enseigne à brillantes lettres rouges entremêlées de diables noirs. Un escalier d'une vingtaine de marches conduisait au contrôle et aux entrées du public ménagées sous un superbe baldaquin de velours cramoisi frangé d'or. Trois gentlemen en toilette sévère attendaient sur cette plateforme et saluèrent gravement l'ami Pratt dès qu'il parut.

– Pardonnez-moi, me dit-il, je dois travailler avec ces messieurs. Vous me retrouverez ici tout à vous dans une heure. Amusez-vous jusque-là du mieux que vous pourrez.

Il disparut, sans autre explication, derrière la tenture ; je restai seul, plus froissé que jamais des façons cavalières de l'ami Pratt. Et puis comment tuer le temps sous cette pluie fine qui me perçait les os ? Toute la population des saltimbanques : les écuyers, les acrobates, les montreurs de bêtes,

les diseurs de bonne aventure, les bimbelotiers et leur innombrable marmaille travaillaient dur à plier bagage pendant que les femmes mijotaient des victuailles graisseuses sur des fourneaux que le vent et la brouillasse de pluie faisaient fumer.

C'était pitié de les voir patauger dans la boue, ahuris par l'encombrement, exaspérés par le va-et-vient de la masse de curieux qu'attire toujours cette scène de départ. Pour moi, j'en avais assez de ce tohu-bohu que nous ne connaissons que trop, ma chère femme, et j'avais résolu d'aller flâner tranquillement dans les rues voisines, lorsque, à l'extrémité de la plaine, je me trouvai pris dans un groupe nombreux évidemment attiré par quelque théâtre encore en fonctions.

Je me faufilai avec peine jusqu'aux premiers rangs, pour savoir quel genre d'exhibition gardait ainsi jusqu'à la fin la faveur du public. Je ne m'attendais pourtant à rien de bien extraordinaire : mais quelle fut ma stupéfaction et comment vous dire à quel point ce que j'avais devant les yeux était étrange, inattendu, sinistre et repoussant ?

Imaginez une ignoble mesure en vieilles planches crasseuses, épaves de mer ou rebuts de démolitions grossièrement clouées l'une sur l'autre et soutenues aux quatre angles par des pieux pourris fichés en terre. Quelques lambeaux de toile goudronnée et de feuillets de zinc érodés formaient la toiture. Il y avait sur la gauche un semblant de fenêtre bouchée d'un papier graisseux, et, dans le milieu de la cabane, une porte en voliges arrachée à moitié de ses gonds. Le ruissellement de la pluie étalait un vernis blafard sur cette bâtisse pareille aux cahutes en ruine qui s'effondrent dans les terres vagues des banlieues et servent de refuge à toutes sortes de rôdeurs.

Mais ce qui achevait de donner à ce repaire un aspect désolé, c'était une pancarte accrochée à la porte et montrant, charbonnés en grosses lettres, ces mots lugubres :

THÉÂTRE DE LA MISÈRE

En outre de cette enseigne, on avait, par-ci par-là, tracé à la craie sur la façade des inscriptions conçues à peu près en ces termes :

« Dobson et Cie. – Indigence et mendicité. – Nombreuse famille. – Infirmités variées, maladies incurables. – Complète incapacité de travail. – Dénouement absolu, misère noire. – Pas de pain, pas d'habits, pas de feu. – Souffrances inouïes, angoisses perpétuelles. – Décès possibles, agonies toujours imminentes. – Ont battu le pavé des principales villes et capitales. – Auront l'honneur de crever de faim dans cette localité pendant toute la durée de la foire, etc., etc., etc. »

À l'intérieur, on entendait le bruit d'une dispute où dominait une voix de femme. Un mouvement d'impatience parmi la foule indiquait qu'on attendait une fin de séance pour entrer à son tour. Après quelques instants, en effet, une fournée de spectateurs sortit de la baraque, et le dernier, sur le pas de la porte, je vis apparaître, humble et douloureux, affreusement maigre et rafalé, le père Dobson lui-même, le chef de la

troupe, venant faire son boniment.

Oh ! parade poignante et terrible paillasse !

Chétif, frissonnant, tête basse, il résumait tout ce que la bataille de la vie peut accumuler de défaite et d'abaissement sur un être. Ses cheveux, sa barbe au poil gris-roussâtre, se brouillaient comme une nuée de poussière autour de son visage où les rides s'enfonçaient dans une pâleur de cire, où le regard éteint par les larmes blêmissait sous d'épais sourcils. Ses épaules se voûtaient contre la nuque, son torse vacillait sur le tassement des genoux. Il ramenait d'une main les revers d'une vieille houppelande de laine sur le creux de sa poitrine nue ; l'autre main pendait morte à son bras paralysé ; ses jambes grelottaient sous les déchirures d'un pantalon d'étoffe moisie qu'avait mâchée la vermine.

Mais ce n'était rien que ce déguenillement et cette décrépitude. Il fallait voir l'expression d'éternel désespoir incrustée dans son masque de crève-la-faim, et l'excès de découragement amassé dans ses yeux lorsqu'il manifesta l'intention d'implorer la foule.

On fit silence, et le vieux parla.

– Pitié, bonnes gens, pitié ; tout cela est vrai, – dit-il en étendant péniblement le bras vers les avis barbouillés sur la devanture. Nous sommes des souffreteux, des impuissants, des écrasés sous l’implacable fléau de la misère. Depuis toujours et sans rémission jusqu’à la mort, simplement, nous sommes les pauvres. Il en est d’autres qui promènent leurs plaies dans les rues, tendent la main aux passants et racontent les tortures endurées chez eux, dans le bouge ou le chenil. Mais on se détourne croyant qu’ils mentent. Eh bien ! moi, je ne trompe personne ; j’ouvre ma tanière à tout venant et je dis : Entrez, rendez-vous compte. Venez voir Job et les siens sur leur fumier : venez voir l’abjection, l’abrutissement, les souillures, les dégoûtantes affres des vrais pauvres sous leur toit, dans leur enfer. Entrez, petits et grands : il est utile de savoir, il est bon de s’apitoyer. Entrez, c’est réel et terrible, cela déchire le cœur et ne coûte pas cher. Ainsi qu’au premier mendiant venu, chacun donne ce qu’il veut. Pas de duperie. On ne fait l’aumône qu’en sortant, lorsqu’on a bien vu, lorsqu’on est bien

navré, quand les pleurs ont jailli. Allons, pitié, bonnes gens ! Suivez le monde, entrez au théâtre de la misère, entrez, entrez !

Sa voix tremblait en éclats vibrants comme le souffle d'une profondeur d'entrailles où la faim a largement creusé le vide ; pourtant, elle se traînait dolente, et l'homme, à la fin, semblait défaillir. Mais il n'eut pas besoin de prolonger ses supplications. Le théâtre Dobson jouit évidemment d'une grande popularité. La harangue était à peine achevée, que la foule se précipitait dans l'intérieur de la baraque, où je me trouvai bientôt moi-même entraîné par le courant.

Alors, quel spectacle à fendre l'âme, quel épouvantement de cauchemar mille fois plus atroce que ne l'avait fait prévoir l'homélie du vieux !

Vis-à-vis de l'espace où le public entassé restait debout, s'ouvrait entre les murs enduits de plâtres boueux, tapissés de touffes de toiles d'araignée, un honteux réduit, un gîte infect, tel que les lamentables maisons des quartiers populaires en ont sous leurs combles. Un peu de

lumière morte coulait à travers le papier huilé de l'unique fenêtre et filtrait avec la brume par les trouées du toit. On ne discernait d'abord qu'un ramassis de haillons pendus aux parois, un éparpillement de chiffons et de débris de meubles couverts du linceul poudreux des moisissures séchées sous la poussière. Puis, l'œil fouillait mieux dans cette pénombre et discernait quelques détails : la saillie d'une poutre se prolongeait contre la cloison de droite en manière de banc ; dans le fond, sous un amoncellement épais de vieilles hardes, un semblant de matelas plaqué contre terre se dépaillait par de larges entailles et figurait l'espèce de litière où toute la famille Dobson, sans doute, s'abat pêle-mêle la nuit ; des tessons de faïence traînaient ; un fourneau de terre lézardé jusqu'au gril, boitait dans un coin sur un écroulement de cendres.

Au bout de quelques instants, enfin, on voyait l'ensemble de cette désolation : le mauvais rêve se précisait, et c'était terrifiant. Des êtres vivaient dans ce fouillis d'ordures ; des têtes émergeaient de ce tas de loques et d'immondices. Sur la couche de paille, au fond du taudis, un individu,

couvert à peine d'une chemise de coton roussâtre et d'un pantalon de toile dont les bouts frangeaient autour de ses pieds nus, dormait à plat ventre, efflanqué, roidi, pareil à ces longs cadavres étiques qu'on expose sur les dalles des morgues et dont on devine, au premier coup d'œil, le suicide par misère. À droite, sur le banc rivé au mur, fagotée de nippes déteintes qui se confondaient avec les faisceaux de guenilles suspendues autour d'elle, une vieille femme, assise, les coudes aux genoux, serrait entre ses poings décharnés une face livide où, dans l'ombre des cheveux gris en désordre, le regard fixe dardait une flamme de colère sourde.

À sa droite, une fille d'une vingtaine d'année, frêle et gracieuse, en dépit de son accoutrement de pauvre, mais le visage envahi d'une pâleur fanée, s'abîmait les yeux à rapiécer un reste informe de défroque. Par moments, elle interrompait ce travail et croisait les mains sur sa poitrine secouée d'un déchirant accès de toux. Au milieu de ce galetas, parmi les saletés éparses, s'accroupissait une fillette, aux traits amincis, qu'enveloppait de clarté d'or une chevelure

blonde dont les frisures retombaient jusque sur les sourcils ; vêtue seulement d'un pan de bure noué à la taille, elle berçait entre ses bras nus une poupée vaguement façonnée à l'aide de quelques bouts d'étoffes et caressait ce mannequin d'un regard profond où l'étrange expression de tendresse ou d'inquiétude enfantine faisait peur.

Mais dans la torpeur répandue, quel drame farouche se préparait et quels furieux cris de souffrance j'allais entendre !

Le vieux Dobson, rentrant à la suite du public, monta sur l'espèce d'estrade où s'étalait sa déplorable famille et promena sur tout de qui l'entourait son regard éreinté de martyr. Il ne prononça pas une parole, mais quoi de plus tragique que son silence et quelle émotion frémissante il provoquait dans la foule, qui se taisait aussi. Certes ! voilà bien le coup d'œil de suprême détresse que doit jeter le misérable, quand, après la rue, ayant un peu respiré d'air libre, vu passer les heureux, poursuivi peut-être quelque chimère d'espérance dans le soleil et l'espace, il revient au chenil et retombe avec des

effarements de fauve dans la pourriture et la nuit du terrier. Cependant, il était encore, pour le vieux, des degrés à descendre dans ce bas-fond de l'affliction : l'implacable loi de la bataille humaine lui refusait l'hébétement passif du vaincu ; des raffinements de torture devaient lui tenailler l'âme et lui tirer de la gorge ce qu'il y restait de hurlements et de sanglots.

Plus chagrine depuis le retour du mendiant, la fillette agenouillée avait tout à coup repoussé loin d'elle le semblant de jouet qu'elle dodinait sur son sein et s'était prise à pleurer avec cette plénitude de tristesse subite où s'abîment les douleurs d'enfants.

– Ma fille, ma chérie, quoi donc ? murmura le vieux d'une voix qu'étreignait l'appréhension d'un malheur trop certain.

– Père, je ne vois plus, je ne peux plus jouer ! répondit la petite Dobson dont l'état de dépérissement parut soudain funeste. On comprenait, maintenant, la singulière lueur de ces grands yeux bleus meurtris par la consommation ; on les voyait errer dans le vague, à la recherche

d'un dernier rayon de lumière.

Le vieux eut comme un râle.

– Ne plus voir, elle, elle !

Ses traits se convulsaient ; il menaçait du poing le fourneau de brique fêlée où ne cuisinait que la faim, et le plafond de la mansarde dont les crevasses laissaient tomber l'humidité glacée et la mort. Cependant il se ramassa dans un effort pour rassurer l'enfant.

– Ce ne sera rien, petite, gémissait-il, patience, tu guériras, mais pas de pleurs, n'est-ce pas, cela me tue ; non, non, pas de pleurs ; regarde, je t'apporte un régal ; tu vois, quelque chose de bon ; pas de pleurs, mange, mange...

Jusqu'alors, le reste de la famille s'était montré complètement indifférent à tout ce qui se passait. Mais au premier mot de friandise, l'individu vautré sur la litière s'était dressé, puis levé, maigre, lui aussi, jusqu'aux os, dilatant un regard vitreux et trouble où la faim ardente interrogeait avec des airs de folie. Le vieux venait de tirer d'une sacoche de toile pendue à ses reins,

je ne sais quels rogatons de pâtisserie trouvés sur le pavé. D'un bond, l'insensé fut près de l'enfant pour lui arracher cette pâture d'entre les dents. Mais il ne tenait guère sur ses jambes, ce quasi cadavre !

– Arrière, goinfre ! cria le vieux, saisissant l'idiot par la nuque et l'envoyant tournoyer sur le grabat.

Alors, secouant sa stupeur, la mère à son tour surgissait, emportée de cette prompte colère de femme qui ne demande qu'un prétexte pour éclater ; sur son front bas était l'imbécillité sombre, germe de la démence transmise à son fils, tandis que chez les filles revivait, animé d'un reste de pensée et de noblesse, le masque paternel.

– Canaille ! tu frappes mon enfant, brailla la mégère, lancée griffes en avant.

– À bas les pattes, grinça le vieux, serrant les poings ; pourquoi dérobe-t-il ce morceau de pain ?

– Il a faim comme les autres, répliqua la

sordide femelle.

– Que m’importe, lui, ce fainéant ! qu’il travaille ou crève !

Là-dessus se déchaînait une de ces infâmes querelles de pauvres, une de ces hargneuses disputes où l’on s’accuse réciproquement du malheur commun, où chaque mot bave le sang et l’ordure, où les bouches se tordent, où les dents craquent, où chaque reproche éperdument injuste voudrait déchirer la chair en même temps que broyer le cœur. Elle, surtout, la femme Dobson, tout à l’heure si engourdie, se démenait hardie, sauvage, acharnée, hurlante, à présent qu’elle crachait l’ignominie à la face de son compagnon de misère. Et lui se redressait de même, retrouvant, à force de haine et de dégoût, une voix qui savait éclater et rugir :

« Que n’était-il resté seul dans son trou, lui, bâtard de mendiant et fils de prostituée, lui, ce pleutre, ce lâche, cet impotent, ce rien du tout ; comment avait-il eu l’audace de prendre un ménage, d’élever des enfants dans la boue et la vermine, pour en faire, comme lui, le rebut et la

risée du monde. Mais elle ! ce souillon, cette rôdeuse de nuit, ramassée ivre certain soir dans le ruisseau, pourquoi s'était-elle collée à lui comme une lèpre ? avait-elle eu seulement un peu de courage ? Non ! Rester sur sa chaise et crier famine avec ses petits ; voilà comment elle s'y prenait pour être sûre qu'il continuerait, lui, de mendier pour tous. »

Telles étaient, entre mille autres, les insultes qu'échangeaient ces parias avec la gloutonnerie colère de deux chiens qui s'entr'égorgent.

– Si, du moins, l'infâme avait su vous apprendre à travailler pour vivre, reprenait la femme, mais non, pauvres enfants ! restez nus dans votre prison, mourez de faim et de froid ; vous n'avez pas de métier, vous n'êtes rien !

– Un métier, criait le vieux, il fallait pour cela de la santé, de la force, mais quels avortons elle a portés, cette femelle de malheur ! Un fils idiot, une fille poitrinaire, une autre presque aveugle. Ah ! les beaux soutiens qu'il avait, lui, sur ses vieux jours !

Ils continuaient ainsi, de plus en plus ivres de

rage ; ils se rapprochaient par degrés, ils crispèrent leurs doigts tremblants, ils allaient se déchirer. Et l'on ne riait pas, non ; chacun des assistants était pris de terreur. Mais sur les derniers mots du père Dobson, une diversion s'opéra :

La fille aînée fondit en larmes à la menace d'une phtisie.

– Ah ! plutôt en finir de suite, je ne peux plus, je ne peux plus ! gémissait-elle entre les suffocations d'un nouvel accès de toux, dont les raclements lui mettaient l'écume aux lèvres et des plaques rouge brique sur les joues.

Au même moment, la fillette à la poupée lançait dans le tumulte des cris aigus :

– Aveugle ! je vais être aveugle ! Oh ! père, ce n'est pas bien, ce n'est pas bien de dire cela !

Cette amère plainte d'enfant dépassait tout le reste en tristesse. Les vieillards s'arrêtèrent interdits. La mère prit l'aînée dans ses bras, s'efforçant de la calmer. Le père Dobson allait, venait, repentant, effrayé, bredouillant des

exclamations au hasard :

– Pardon, mes enfants, suppliait-il, c'est l'infinie souffrance, voyez-vous, c'est la misère sans espoir qui nous arrache ces stupidités : c'est pour rire, c'est pour dire quelque chose. On se soulage par des injures, on s'en prend à soi-même parce que le monde est indifférent et parce que le ciel est sourd. Non, pas de poitrinaire, pas d'aveugle, on cherchera le médecin, cela se passera, nous serons heureux un jour ! Pardon, mes enfants, pardon, je ne pense pas un mot de ce que j'ai dit. Je suis un pauvre homme qui perd l'esprit, voilà tout...

Les colères et les pleurs firent trêve. Remuée, la mère Dobson essuya ses yeux ; l'aînée reprit son inutile travail d'aiguille, la petite blonde essaya de sourire, le fils Dobson, assis sur son matelas, écarquillait ses yeux fous et manifestait, au milieu de l'émotion générale, un ahurissement grotesque, comme s'il avait joué le rôle sinistre de bouffon dans ce drame de la misère.

– Encore une fois, tout s'arrangera, reprit le père Dobson, se tournant vers le public.

L'honorable compagnie voit maintenant qu'on ne l'a pas trompée ; elle daignera nous venir en aide. Oui, vous, les riches, les heureux, voilà notre vie de tous les jours ; soyez touchés, et ce soir nous mangerons à notre faim, et la nuit, peut-être, nous apportera l'oubli des tourments jusqu'à demain. Donnez à ma chère petite ce qu'il vous plaira, c'est pour elle, surtout, que je vous implore. Va ! ma pauvrete, on ne manquera pas d'être charitable pour toi. Va !

Le vieux chancelier, le front courbé, l'air atterré par plus de lourd désespoir que jamais.

La fillette descendit des tréteaux en tâtonnant et vint se poster à la sortie des spectateurs. Elle demandait l'aumône et fixait sur chacun ses doux yeux bleus pareils à de pâles étoiles mortes.

Les dames caressaient ses cheveux d'or, quelques gentlemen lui glissaient des pièces blanches ; je ne pus me défendre de lui offrir un dollar et je me précipitai, l'âme transie, hors de cet enfer.

– Oh ! quelle abomination qu'une telle misère, pensai-je, oh ! la mort, la mort sur l'heure, plutôt

que d'échouer jamais avec ma chère femme dans une pareille extrémité !

La pluie glaciale tombait toujours ; elle assombrissait toutes choses autour de moi et me poussait encore plus avant dans les idées noires.

– J'étais bien sûr de vous retrouver ici, me dit-on brusquement en me secouant le bras, de manière à me tirer de l'abattement où je me perdais.

C'était l'ami Pratt, devenu tout autre que ce matin ; il n'avait plus la mine préoccupée, ses yeux flamboyaient de bonne humeur.

– Vite, à l'hôtel ! nos valises ! une voiture est prête, disait-il. Nous allons passer quelques jours dans une charmante maison de campagne, à une petite lieue d'ici ; on nous attend à dîner, vite, vite !

Il m'entraînait avec la rapidité d'un coup de vent. En moins de rien nous avons bouclé nos sacs de voyage et dit adieu au Yankee-Doodle-Hôtel, pour monter dans un fringant véhicule à deux chevaux qui prit le galop sur le pavé et roula

bientôt sous les arbres des routes extérieures.

Cette diversion inattendue ne dissipait pas ma mélancolie et j'en étais toujours au regret de mon voyage inutile. Mais Pratt se mit à me regarder bien en face, non sans un peu de cet air malicieux que vous savez.

– Voyons, cher ami Cripple, qu'y a-t-il, pourquoi cette tenue d'enterrement ? me demanda-t-il en me bourrant gaiment de coups de poings.

J'avais le cœur trop gros pour pouvoir dissimuler plus longtemps.

– Hélas ! répondis-je, je me retrouve, après tant d'années, obscur et pauvre à côté de vous désormais riche et glorieux ; j'ai le sentiment d'avoir raté ma vie, j'entrevois un avenir de désolation profonde pour ma femme et moi dans le délai prochain où je serai trop vieux pour travailler...

Le bon Pratt interrompit cette doléance par un large éclat de rire.

– Allons, allons, assez de jérémiades, la vie est

belle, le sort est bon enfant, nous serons heureux tous, tous ! s'écria-t-il, en une véritable explosion d'enthousiasme.

« Et d'abord, ajouta-t-il, apprenez que je vous cède mon illustre théâtre ; vous serez mon successeur et voilà votre fortune faite ; les notaires et procureurs, ces graves bonshommes que vous avez aperçus, ont dressé les contrats ; vous n'avez plus qu'à signer. Quant à moi, je me marie dans huit jours, une fille charmante, mon cher, une famille de braves gens très riches, très riches ! Je vous conte tout cela dès maintenant, pour que vous renonciez à vos façons de croquemort ; c'est chez eux que nous allons nous installer et que nous fêterons les fiançailles en attendant la noce. »

J'étais étourdi de tant de merveilles annoncées d'un coup ; la joie me grisait, les pleurs me montaient aux yeux.

– Excusez-moi, de grâce, dis-je, saisissant les deux mains de Pratt, excusez-moi de ce moment de faiblesse. Je savais de quelles générosités vous étiez capable, mais cette maudite baraque de

mendiants m'avait bouleversé l'esprit, j'avais la vie en horreur ; je souffrais...

– Oui, oui ! les Dobson, je sais, interrompit Pratt, de plus en plus joyeux ; oui, j'avais calculé que vous iriez là-dedans et je comptais sur l'effet du contraste pour la surprise que je vous préparais. Vous avez vu la hideuse misère sans borne ; eh bien ! sachez que vous n'y tomberez jamais. Mais, descendons, nous sommes arrivés, ajouta-t-il, rayonnant de plaisir.

L'équipage, en effet, s'était arrêté devant une coquette maison blanche enveloppée d'arbres. Deux fraîches servantes, de faction sur le perron, malgré la pluie, nous aidèrent à transporter nos malles dans une spacieuse chambre du second étage où, suivant l'exemple de l'ami Pratt, je me mis à faire un bout de toilette.

– Hâtons-nous, me disait-il, dans quelques minutes on sonnera la cloche pour le dîner, comme dans le grand monde, mon cher, comme dans le grand monde !

Le ravissement me tenait muet. Je me laissais aller comme aux fantaisies d'un rêve de bonheur.

– Voilà donc l’heureux séjour où je vivrai de mes rentes ! continuait le brave Pratt ; oui, mon bon ami, pendant que vous aurez le tracas d’exploiter le théâtre, moi je n’exercerai plus qu’en amateur, de temps à autre, pour divertir ma nouvelle famille. J’ai gardé dans ce but quelques-uns de mes anciens appareils...

Nous en étions là quand le coup de cloche annoncé retentit.

– Vite au salon ! s’écria Pratt.

La famille, au grand complet, nous attendait.

– Voici l’honorable M. Nephtali Cripple, mon ami, mon successeur et notre premier témoin pour le jour du mariage, proclama l’excellent Pratt. Puis il me présenta son beau-père, ancien commerçant, sa belle-mère, laquelle, assurait-il galamment, n’avait que les qualités de l’emploi, son jeune beau-frère, étudiant en médecine, une toute ravissante belle-sœur encore enfant et, pour finir, sa charmante fiancée, qui me parut ce qui peut exister de plus séduisant dans le genre distingué.

Tous ces personnages, en dépit de leur haute situation, me faisaient l'accueil le plus chaleureux, ce n'étaient que poignées de mains, compliments de bienvenue, protestations d'amitié.

– Oui, chérissez-le comme il le mérite, mon brave Cripple, disait Pratt à chacun d'eux. Sans lui, vous le savez, je serais sous terre depuis longtemps.

– Oui, oui ! pour les beaux yeux de cette dame que vous aviez si bien escamotée, minauda la fiancée avec une adorable petite moue de jalousie.

Pendant ces conversations, je me donnai le loisir d'examiner mes nouveaux amis et, tout à coup, il me sembla que ces bonnes et joviales figures ne m'étaient pas tout à fait inconnues ; mes souvenirs ne me retraçaient rien de précis, je cherchais, puis une idée follement absurde se débrouilla dans ma cervelle.

– Est-ce possible ? hasardai-je enfin, très perplexe...

– Hé oui ! mon cher, vous y êtes ! interrompit Pratt, c'est le « Théâtre de la Misère », ce sont les Dobson qui se retirent aussi du commerce, à partir d'aujourd'hui. Vous avez eu l'avantage d'assister à leur représentation d'adieu...

Je restais stupéfait, mais il fallait se rendre à l'évidence. Sous leur physionomie florissante, je retrouvais les Dobson tels qu'ils étaient dans leur baraque, placardés de fard, emmitouflés de haillons, couverts de cendre et de poussière. Ils s'amusèrent, d'ailleurs, pendant quelques instants à rafraîchir mes impressions : le père Dobson s'abîma dans une attitude éplorée ; la belle-mère affecta l'effarouchement de la rage : le fils ébaucha sa navrante grimace d'aliéné ; la fiancée lança quelques râles de poumons, et la petite belle-sœur arrêta sur moi la fixité morne d'un regard qui s'éteint.

Et là-dessus, remettant leurs figures en place, les Dobson se permirent une exubérante risée en l'honneur de mon ébahissement.

– Vous m'accordiez du génie, ce matin, me dit alors très sérieusement le bon ami Pratt,

détrompez-vous, mon cher. Je n'ai fait que perfectionner un art cultivé depuis des siècles, je n'ai montré que de l'adresse à mettre en pratique les trouvailles d'autrui. L'homme de génie est celui qui crée quelque chose de rien ; l'homme de génie, le voilà : c'est Dobson, qui, ruiné par une faillite dès le début de son mariage, se tira d'embarras par un artifice sans précédent. Il ne s'attarda pas à l'apprentissage de métiers pour lesquels il n'était pas fait. Non ! inspiration sublime, il accepta le défi du malheur, il tira de sa misère même une source de fortune. « Tu m'as voulu pauvre, cria-t-il au destin, eh bien ! c'est comme pauvre que je veux réussir et triompher. » Devenir mendiant était son unique recours, mais la mendicité, cette chose si simple, si primitive, il l'entrevit comme une profession, une science, un art, une nouveauté tout à la fois. Il ne dissimula pas ses déboires à la manière des sots et des timides ; il se garda bien d'étouffer entre quatre murs ses malédictions contre les hommes, le ciel et l'enfer. Il résolut d'improviser un théâtre et de s'y montrer en spectacle à prix d'argent, tel qu'il était, souffrant, douloureux, abîmé, perdu.

Traînant ses guenilles à travers toute l'Amérique, il prit le peuple à témoin de sa dégradation ; il lui fit entendre ses cris d'anathème, ses querelles déchirantes et saignantes avec sa femme ; il exhiba devant la raillerie ou la pitié publique les hideuses situations dites « intéressantes » de M<sup>me</sup> Dobson ; et, même, l'horreur dépenaillée de ses labeurs dynastiques, avec supplément de prix d'entrée pour les curieux d'âge mûr. Puis il montra le croupissement et la nudité de ses petits dans la fange, sans lumière et sans air, les dépérissements, les maladies qu'engendre nécessairement l'implacable indigence.

Toutes ces tragédies du pauvre, il les a jouées avec son cœur et ses nerfs, sincèrement enfin, à mesure qu'il les subissait ; chacune de ses larmes, chacun de ses harassements devenait, de la sorte, une cause de profits transformés maintenant en grosses rentes. Oui, Dobson n'a pas eu besoin d'autre instrument que sa propre imagination pour accomplir son œuvre, pour acquérir renommée et richesse, en même temps qu'il assurait la prospérité des siens. Lui seul est, parmi nous, l'homme de génie, c'est devant lui

seul que notre admiration doit se prosterner.

J'étais absolument de cet avis, ma très chère, et je me sentais frappé de respect pour l'incomparable Dobson et ses intelligents collaborateurs, quand l'une des belles servantes vint avertir que le dîner était servi.

– À table ! à table ! cria la famille d'une seule voix.

On s'élança prestement dans la salle à manger, où le repas, excellent en lui-même, fut consommé, vous pouvez le croire, au milieu de la plus riante humeur qui dérida jamais réunion d'honnêtes gens.

Et dans une semaine la fête nuptiale ! Ah ! ma chère, que ne serez-vous là ! Mais il vous faudra plus d'un mois pour opérer notre déménagement et pour vous préparer à devenir la directrice du Cripple's-Théâtre !

Pardonnez-moi, maintenant, d'avoir commencé ma lettre sur un ton si triste, tandis que la joie de mon âme débordait, mais il fallait vous dire les choses comme elles s'étaient

passées.

En ce moment nous sommes au salon. Je termine à la hâte : Quel charmant tableau de bonheur en famille ! Le vénérable Dobson et son épouse, ces grands comédiens de la misère, ces fortunés mendians pour rire, se reposent lentement dans de larges fauteuils. Dobson fils lit le *Chicago-Times* ; la petite belle-sœur tourmente Pratt depuis une heure pour qu'il l'amuse par quelques exercices de prestidigitation. Elle est décidément pétrie d'esprit, cette jolie diablesse :

– Faites donc le tour de la dame escamotée ! dit-elle à l'ami Pratt, tout en pointant sur sa sœur un coup d'œil criblé de malice.

Pratt va s'exécuter ; il a toute une collection d'appareils rangés dans un recoin, en manière de musée. Il roule au centre de la pièce la fameuse table à soufflets et le grand tube de carton que vous connaissez.

La famille regarde attentivement, la fillette est ravie ; l'ami Pratt prend la parole, comme s'il fonctionnait en public.

– Permettez-moi, mesdames et messieurs, dit-il, de rajeunir cette expérience par une agréable variante : au lieu de faire disparaître une des dames présentes, chose que nous regretterions tous, je me propose, au contraire, de vous présenter une aimable personne, actuellement invisible, et de la faire surgir sur cette table et sous cette boîte où, comme vous pouvez vous en convaincre, il n’y a pour l’instant que le vide. Regardez !

Il semble, ce disant, m’examiner à la dérobée, en manière de défi ; le reste de la famille m’observe de même, la petite coquine de belle-sœur surtout...

Où veut-il en venir, le satané Pratt ! Ce qu’il promet n’est pas possible, mais qui sait ! Ce merveilleux magicien est capable de tout ! J’attends la fin de l’épreuve pour clore ma lettre, en vous embrassant du fond du cœur. Pratt est monté sur une chaise, il soulève l’enveloppe de carton, doucement, lentement. Hé oui ! qui le croirait ? je vois déborder un bas de jupon, puis une robe, puis un buste, j’aperçois des bras, des

épaules, une bouche, mais qu'est-ce... qu'... qu'...  
qqq.....

*P.-S.* – L'affectueux Cripple ne termina pas sa lettre, dont les derniers mots s'écrasèrent sous un entassement de taches d'encre.

C'était l'heureuse M<sup>me</sup> Cripple, elle-même, qui venait d'émerger de la cloche ; M<sup>me</sup> Jenny Cripple, toute souriante, saluant gracieusement l'honorable compagnie et pleurant aussi de la joie de revoir son fidèle époux ; M<sup>me</sup> Cripple que l'ami Pratt avait secrètement avertie par une suite de télégrammes, afin qu'elle arrivât en surprise et fût aussi de la noce.

# **L'explosion**

J'étais en route, hier soir, pour aller assister à la grande représentation du Cirque Irlandais, quand se déchaîna cette formidable averse...

En moins d'une minute, des torrents écumèrent le long des trottoirs ; la pluie s'abattait compacte comme une coulée de cristal, et rebondissait sur le macadam avec des claquements de mitraille ; on eût dit qu'à travers les nuées, des paquets de mer crevaient dans le ciel de New-York ; pas un être vivant ne se montrait sur la Vingtième Avenue, qui me restait à franchir, et dont la double rangée de réverbères lessivés par la trombe dessinait le parcours à perte de vue. Par moments la rafale, entrant dans le joint des lanternes, changeait les flammes de gaz en menues étincelles bleues, et la tempête, alors, jetait ses hurlements dans la nuit.

Ahuri par cette rage soudaine de l'ouragan et trempé jusqu'aux os, je parvins heureusement à me réfugier sous l'entrée de l'« Institut révolutionnaire », lieu de réunion des clubs

anarchistes du Dix-Septième Quartier. La rumeur sourde et la tiède atmosphère d'une foule assemblée dans le fond de l'édifice arrivaient jusqu'à moi par un long couloir ; je résolus de piétiner dans cette buée, et je me mis à lire, en guise de distraction, l'écriteau placé sous l'unique bec de gaz dont s'éclairait le vestibule :

Il y avait « séance de l'association fraternelle de dynamite » et débat contradictoire sur « les vraies ressources de la civilisation ». L'entrée était gratuite et, sur une exhortation à tout être intelligent de venir prendre part à la discussion, la pancarte se terminait par cet exposé succinct de l'éternel problème social : « Quelle est la voie de l'humanité ? »

Je ne ressentis nulle envie de céder à cette gracieuse invitation, car je ne songeais qu'à me rendre au Cirque où devait débiter l'illustre M. Gryp, un clown-humoriste, à la gloire duquel d'immenses concerts de réclames retentissaient depuis plus d'un mois.

Je continuai donc de me morfondre sous le péristyle désert, quand je fus dérangé dans cette

occupation par l'arrivée d'un personnage dont le seul aspect me parut de nature à surexciter mon impatience et ma mauvaise humeur.

Rien de plus naturel, pourtant, que la décision prise par cet individu de se mettre comme moi quelques instants à couvert, et même, à la rigueur, l'ensemble de sa personne méritait d'être observé. L'homme profilait, depuis la pointe de ses longs escarpins jusqu'au sommet de son chapeau très haut de forme, une altitude maigre qui n'en finissait plus, et que revêtait de deuil l'habit boutonné jusqu'au col et le pantalon de drap étroitement étiré contre les os ; sa chevelure brune tombait à plat, comme une perruque, contre ses tempes creuses ; la face rasée, où s'incrustaient les premiers sillons de l'âge mur, indiquait par des traits largement accentués l'énergie, les sentiments de droiture avec cette sorte d'amère gaieté que procure, à la longue, le régime des désillusions. En somme, c'était un de ces bohèmes râpés, un de ces refusés de la vie régulière qui, dans tous les métiers pratiques, n'aboutissent qu'à l'équivalent d'une sorte de condamnation capitale et vaguent ensuite, sous la

décente livrée de la misère, comme des morts, comme des squelettes noirs de mystérieux crève-de-faim, dans d'incompréhensibles positions sociales.

Les types de ce genre ne manquent jamais d'inspirer un certain intérêt ; leur existence égarée à l'aventure semble une féerie, et volontiers nous les interrogeons, nous autres, gens d'ordre et de méthode, avec je ne sais quel envieux soupçon de les trouver plus heureux que nous...

Mais celui-ci rebutait, je puis le dire, la curiosité par une physionomie obséquieuse et trop communicative ; il sifflota d'une manière aiguë et très désagréable à propos de la douche qu'il venait de subir, puis il arrêta sur moi ses yeux ronds bleu-pâle avec une fixité burlesque, annonçant le dessein d'entamer une série de plaisanteries sur le cataclysme. Je redoutai la stupidité d'une conversation forcée sur ce thème aquatique, et, sans plus d'égard pour le nouveau venu, je m'élançai vers l'autre bout du corridor, je montai quelques marches entrecoupées d'un

certain nombre de portes, et j'entrai m'asseoir au sein de la réunion révolutionnaire, afin d'attendre, tranquillement, la fin de la tempête.

Comme toujours, le meeting était présidé par M. Ward, le très riche M. Ward, si justement considéré comme l'un de nos agitateurs les plus distingués. Heureux homme, celui-là ! dont les circonstances semblent avoir pris à tâche de favoriser la vocation. Il n'avait pas seulement récolté d'innombrables quantités de revenus à la suite de son ancien commerce d'alimentation en gros et autres victuailles, il s'y était, de plus, pénétré de cette science, indispensable à tout réformateur sérieux, de savoir combien positivement le peuple a faim. L'approvisionnement des halles et marchés pendant plus de dix ans, grâce à des bénéfices également plus que décuplés, avait définitivement conduit M. Ward à la certitude d'un accroissement constant de l'appétit des masses. Et maintenant, jeune encore, menant son train somptueux de père de famille et d'homme du monde, il offre aux humbles, à ceux qui mangent mal, à son ancienne clientèle, l'exemple frappant

de la situation prospère où chacun doit avoir le droit d'ambitionner d'arriver ; membre actif de la plupart des affiliations de « résistance » et de « combat », il propage les thèses les plus entièrement subversives, avec l'irrésistible autorité d'un gentleman dont la grosse fortune personnelle atteste le désintéressement. Sa popularité croissait de jour en jour ; on vantait l'heureux goût de sa toilette de sectaire amendée par la coupe élégante de la dernière mode ; on admirait sa figure joviale, mais sourcilleuse, où les traits rigides du fanatisme se fondaient doucement dans les chairs grasses du sybarite. On l'acclamait partout ; il n'y avait plus de bonnes délibérations insurrectionnelles sans lui.

Ce soir encore, flanqué de ses assesseurs, il écoutait les débats, confortablement épanoui dans le fauteuil, et balançait sans cesse la tête d'avant en arrière, par une habitude invétérée d'acquiescement aux théories philanthropiques les plus sanguinaires de la tribune. Parfois, cependant, un boursoufflement méprisant de ses lèvres, un jeté-battu de sa main blanche dans l'air, insinuaient à quel point les propositions

ultra-furibondes du préopinant semblaient anodines en comparaison du total effondrement sauveur que lui, l'inébranlable M. Ward, souhaitait au genre humain.

Pour le moment, néanmoins, la séance manquait d'animation. L'humidité pénétrait du dehors sous forme de brouillard traînant une âcre odeur de suie et de lavage des toitures ; la longue salle rectangulaire, aux murs badigeonnés de plâtrage couleur lie de vin, languissait dans une pénombre glaciale, plaquée par-ci par-là des clartés rousses de quelques lumignons de gaz grossis par des réflecteurs.

Sur la plateforme, debout contre une petite table de bois blanc ornée d'un plateau de cuivre, d'une carafe et d'un verre, l'orateur précité débitait les formules ordinaires du pillage, de l'incendie, du meurtre et de la destruction ; mais, prédicateur morne, il parlait sur le ton d'une conviction tuée par les découragements d'ancienne date. Une tristesse dormante tombait de ses lèvres et se répandait. Les assistants des divers sexes politiqueurs somnolaient pensifs ;

quelques dames, du sexe conjugal et non androgyne, se livraient à de menus travaux de couture pour ne pas perdre trop de temps en attendant l'âge d'or économique. Dans l'espace libre entre les banquettes et l'estrade, les enfants, fillettes et garçons, s'étaient rejoints pour se désennuyer ; ils avaient entrelacé leurs petites mains candides et, s'entraînant par des clins d'œil sournois, ils formaient une ronde silencieuse, ils dansaient sur l'air des grands cris de mort que l'orateur jetait régulièrement du haut de la tribune et que son poing, battant la table, accompagnait d'une orchestration où vibrerait la sonnerie du verre et de la carafe sur le plateau.

Bref, la réunion fraternelle s'assoupissait dans la mélancolie d'une sorte de veillée en famille et je méditais de m'esquiver, lorsque enfin un puissant élément de diversion se manifesta tout à coup.

Le lugubre parleur finissant de sangloter sa péroration était soudain remplacé sur les tréteaux par le même passant dépenaillé, si maigre et si blême, auquel j'avais tout à l'heure faussé

compagnie, et rien qu'à sa façon de se présenter devant la société, l'assemblée put constater que ce gentleman, en dépit de ses minables dehors, était, dans la force du terme, ce qu'on appelle un homme d'esprit et d'excellente éducation :

Il ôta son chapeau haut de forme et le promena sur l'horizon, d'un grand geste arrondi, qui parut, en effet, le comble de la politesse.

Mais ce ne fut là qu'une marque de courtoisie préliminaire : simple étui, le majestueux couvre-chef s'enlevait d'un autre bolivar tout pareil. Il y avait dédoublement de chapellerie sur l'occiput du monsieur en habit noir, lequel, averti par quelques rires discrets, affecta de considérer ce phénomène comme un minime accident de toilette, comme une légère bévue facile à réparer.

Il s'empressa de déposer le premier chapeau sur la tribune et renouvela ses saluts, à l'aide du second tube de feutre, avec un surcroît de parfaite urbanité.

Impossible, au reste, de se méprendre à la grâce de ses contorsions, à ses petits sautillements dandinés, à la froide solennité figée

sur ses traits : C'était bien l'homme du monde, doué de tact, éminemment orné de savoir-vivre. La dualité de coiffure n'avait donc rien d'ironique et pouvait s'expliquer par un sentiment exceptionnellement vif des choses du bon ton.

Mais, par un comble de cérémonie, le chapeau numéro deux se détachait, comme une gaine, d'un chapeau numéro trois exactement semblable et vissé sur le front de l'individu comme un attribut organique indélébile. On avait décidément sous les yeux l'heureux inventeur d'une machine à saluer.

La gravité de l'assistance n'y tint plus ; des applaudissements, des bravos, de franches risées retentirent à la fois, tandis que le gentleman poussait jusqu'à l'extraction d'un cinquième chapeau son système de civilité continue. Certes, jamais discoureur affrontant les orages du parlement ou du forum n'avait mieux observé le précepte de rhétorique ordonnant de commencer par disposer favorablement l'auditoire. Les enfants, saisis d'admiration, suspendirent leur

danse, les spectatrices étaient ravies ; la majorité sérieuse du club daignait elle-même, à l'exemple de son président M. Ward, se dérider un instant. Dans le fond des consciences on n'était pas fâché de l'intermède ; on éprouvait même une certaine gratitude pour celui qui mettait, à l'improviste, un peu de gaieté dans le cours d'une discussion doctrinaire, chose toujours ardue et absorbante.

Durant cette émotion sympathique, l'homme à l'habit noir se débarrassa d'un sixième chapeau, le dernier enfin, et dessina les élégants zigzags d'une révérence suprême, cette fois avec une telle multiplicité de génuflexions, une telle complication de déhanchements, que sa maigre carcasse perdit l'équilibre et s'abattit à la renverse, emportée, j'ose le dire, par une véritable épilepsie d'amabilité.

Un rire épais éclata dans la salle et, pourtant, on redevint bien vite attentif et l'on se sentit troublé d'on ne sait quelle appréhension.

Le personnage, par un brusque effort, s'était retenu sur les épaules, sur les talons, sur la main gauche collée au plancher et se tordait en arc, de

façon à maintenir en suspens l'extrémité postérieure de son habit noir. Crispé dans cette posture scabreuse, où saillait la vigueur accumulée des muscles, il soulevait sa main droite dans l'air et l'agitait en un tremblement tragique, annonçant un affolement de terreur à l'idée d'une chute complète, d'un aplatissement définitif de son échine contre le sol.

Oui ! cette main semait dans le vide des signaux désespérés. Une anxiété grandissante s'empara des esprits. Qu'avait-il donc à s'effarer ainsi, cet inconnu si correct, si compassé tout à l'heure ? De quel danger se croyait-il menacé ?

Haletants, dans le silence, on se mit à suivre chacun de ses gestes. Il s'était retourné, virant des talons sur la pointe de ses bottes, puis, les reins en l'air, les semelles traçant une sphère autour du bras gauche planté comme un jalon, il ramenait du côté du public sa face essoufflée à ras de terre, après quoi, se ramassant avec de lents repliements de reptile, il se remettait enfin debout dans toute sa maigreur effilée de spectre vêtu de noir.

C'était superbe, mais on n'eut pas le loisir d'applaudir ou de se récrier. Lui, sitôt redressé, le masque terreux, les mains étendues, continuait de trahir une affreuse perplexité.

Ce n'est pas tout, semblait-il dire, attendez...

Il écarquilla ses doigts secoués de frissons et les porta prudemment en arrière sous les basques de son habit. Les affres du doute passèrent dans ses yeux ; il palpait et sondait... Le malheur prévu restait-il possible, imminent ?...

Non ! non ! sauvé ! tout allait bien ! Subitement son front rayonna de joie, sa poitrine délivrée aspirait l'air à larges flots, sa physionomie extasiée parlait. On l'échappait belle ! Il le retrouvait intact, là, dans sa poche, cet objet dont la destruction fortuite eût occasionné de si fatals dommages. Il allait pouvoir l'exhiber, ce mirifique on ne sait quoi. Patience, encore un peu ! les plus extrêmes précautions étaient nécessaires. La minutie de ses manœuvres enrageait l'impatience universelle ; puis, enfin, il le laissa voir, retenu dans la paume de sa main gauche ; ce talisman, ce fétiche, cette horreur ou

cette merveille, cause de tant d'épouvante : il l'étalait fièrement à la face de tous !

Les rangs se confondirent, les têtes s'étagèrent en pyramides pour mieux voir, et, sans transition, hélas ! le désappointement fut énorme. Qu'apercevait-on de miraculeux ? Rien qu'une boule de couleur grise ou noirâtre, une simple boule grosse deux fois comme le poing et piquée de quelques têtes de clous ; une boule tout à fait ordinaire et telle que les plus vulgaires joueurs de boule en possédèrent de toute éternité.

Il s'éleva des grognements de mauvais augure, et l'œil courroucé du président M. Ward annonçait l'imminence d'une apostrophe virulente à l'adresse du mystificateur. Mais lui ne se déconcertait pas ; il penchait la tête et caressait son trésor d'une foule d'œillades amoureuses, à la façon d'un antiquaire incliné, sur une trouvaille hors prix. Sa main droite égarée dans une pantomime admirative sillonnait l'espace de flexibles lignes courbes, comme si la banale sphéricité de la boule évoquait on ne sait quelle géniale perfection de galbe artistique. Parfois

aussi, pendant que plus de tendresse encore tombait de ses yeux sur la boule, il tortillait le pouce et l'index de manière à former un signe baroque, un véritable signe cabalistique, incompréhensible pour tous, mais dont je crus, pour ma part, démêler clairement la cause et le but.

Je voulus me donner le temps de vérifier mes soupçons à ce sujet, et d'ailleurs j'éprouvais la plus vive curiosité de savoir par quelle mesure disciplinaire l'assemblée allait traduire sa rancune, car les choses prenaient une tournure inquiétante ; on parlait d'expulsion, un crescendo d'injures et de menaces sifflait...

Mais tiré de sa rêverie par les rumeurs, l'homme à l'habit noir frappa d'un regard droit dans le plein de la foule et maîtrisa les colères par cette crânerie d'attitude, par cet air d'assurance hautaine des gens qui vont expliquer leur conduite d'un mot.

Il posa la boule sur la tribune et prit soudain la parole, rabattant d'un mouvement haut de la main le silence sur les groupes :

– Vous ne comprenez pas ? Vous allez comprendre, s'écria-t-il avec une sorte d'accent de mépris. Ce que je veux ? parbleu ! c'est de déclarer qu'en voilà trop de vous berner d'interminables discours, de vous éblouir de la splendeur des théories, de proclamer constamment l'invincible pouvoir de la science sans mettre jamais à votre portée le moindre des moyens d'application. Ceux qui vous servent cette monnaie creuse, ces abîmes de raisonnements ouverts sur le vide, ne sont, il faut enfin le proclamer, que des apôtres charlatans et des prophètes endormeurs...

Il s'éleva quelques grognements attribuables, sans doute, aux fournisseurs d'abstractions, si vertement caractérisés.

– Silence ! commanda M. Ward, le président.

– Oui, continua l'homme, vous souriez de pitié au premier mot de science révolutionnaire ; vous prenez tout cela, désormais, pour des billevesées ; vos faux savants vous lanternent aux bagatelles de la porte ; vous doutez que la chimie possède les moyens réels, visibles et tangibles, d'en finir

avec les abus. Et bien, j'aurai, moi, cet honneur de vous prouver le contraire, et, sans plus de verbiage, regardez !...

Il reprit la boule sur la table et l'éleva coquettement sur le bout des doigts de la main gauche.

– Ce que vous voyez là, poursuivit-il d'un accent décidé, c'est le plus élémentaire et le plus portatif de nos outils de progrès, celui que tout rénovateur a le devoir de connaître comme l'*abc* de l'initiation. Ceci n'est plus du bavardage, c'est la bombe explosible, la vraie, l'authentique ! Vous pouvez enfin l'étudier d'après nature, la voilà, vous dis-je, constellée de capsules, bourrée de dynamite, de picrate, de fulminate, de toutes les forces de pulvérisation et d'extermination. Admirez cet engin si terrible, et pourtant si simple, d'un emploi si facile. Tenez ! qu'est-ce que cela ?...

Il lança la bombe vers le plafond et la reçut prestement dans le creux de la main gauche, tandis qu'avec le pouce et l'index de la droite il renouvelait le signe cabalistique, dont je

comprenais de mieux en mieux la signification.

– Vous le voyez ! un peu de coup d’œil, une certaine désinvolture, cela suffit, ajouta-t-il légèrement, pendant que dans l’auditoire s’opérait ce qu’il est convenu d’appeler des mouvements divers et que l’on pourrait aussi qualifier de vive sensation.

Ces mots flamboyants : picrate ! fulminate ! dynamite ! éveillaient, surtout, un sérieux intérêt. Rien qu’à les entendre, M. Ward, le président, roula des regards convaincus, en exécutant avec les bras de grands gestes d’assentiment. Parfait ! parfait ! semblait-il affirmer par un balancement réitéré de son respectable visage tourné du côté de l’orateur, puis dirigé sur l’assemblée pour recommander un redoublement d’attention. Après quoi, néanmoins, M. Ward consulta sa magnifique montre en or et parut surpris de la fuite traîtresse des heures ; il se frappa le front où surgissait évidemment le souvenir d’impérieux devoirs qui le réclamaient dans quelque autre enceinte populaire. Il distribua de solennelles poignées de mains aux assesseurs et traduisit ses

regrets par un pathétique remuement d'épaules : Ah ! c'était dur de s'arracher de la sorte au plus beau moment d'un si passionnant débat. Et là-dessus l'actif M. Ward se mit debout et s'éclipsa, lestement entraîné par l'irrésistible courant des affaires publiques.

Ces incidents n'empêchèrent pas le gentleman à l'habit noir d'enrichir graduellement sa démonstration de quelques expériences moins élémentaires. Renvoyée vers la voûte et retombant en ligne tantôt directe, tantôt inclinée, la bombe tournoya dans un vol dont la rapidité figurait un cercle illusoire que le reflet des capsules rayait d'un fil de lumière. Bientôt, l'éminent professeur affecta de pousser ce mépris du danger jusqu'à l'impertinence ; il reprit, l'un après l'autre, les six chapeaux sur la table et, par de hardis coups de poing, les fit voltiger en spirale autour de la bombe toujours renvoyée d'une poussée délicate, ce qui révélait une rare subtilité de touche, une étonnante possession des nuances dans cet art de jongler, en quelque sorte, avec la mort. De plus, notre homme poursuivait son rôle de vulgarisateur et pérorait avec une

fluidité de langage que n'entravaient en rien les difficultés de la manœuvre :

– Voilà le procédé, disait-il : douceur, souplesse, courage, sang-froid ; avec cela l'aspirant dynamiteur n'a rien à craindre. Et pourtant, si le projectile échappait, s'il heurtait le moindre corps dur, un foudroiement subit réduirait tout en cendres, ce serait un désastre absolument fatal !

Et sur ces tristes syllabes scandées comme un glas, les six chapeaux retombèrent emboîtés à la file et se reconfondirent dans l'apparence d'un unique chapeau sur le crâne de l'homme en habit noir.

L'ébahissement perplexe grandissait dans le public. Les deux assesseurs consultèrent leurs montres en argent et simulèrent, à leur tour, le cruel regret d'être contraints de s'en aller prématurément, malgré tout le plaisir instructif que leur procurait la réunion. Il s'esquivèrent à l'exemple de M. Ward, le président, mais d'une allure plus modeste et comme d'utiles auxiliaires politiques dont le dévouement d'âge mûr

dédaigne le bruit.

Le diabolique conférencier, toutefois, enchérissait d'audace et de faconde. Aux virevoltes de l'obus, il mêlait tout à coup l'éparpillement aérien des divers ustensiles de rafraîchissement oratoire déposés sur la tribune : le verre pirouettait avec des feux irisés de gros diamants ; la carafe frétillait d'une vitesse qui retenait en équilibre le bloc d'eau baignée de lueurs ; le plateau de cuivre scintillait, tremblant, comme un morceau de soleil.

Et, dès lors, exubérant de virtuosité, frémissant, acharné, douloureux, jetant au hasard la phrase et le geste, en artiste ébloui que frappe l'inspiration décisive, superbe enfin, je dois l'avouer, il chassait tout vain souci de nuances, il secouait d'une même poigne brutale l'affreuse bombe et les autres accessoires dans leur tohubohu de vertige ; il s'évertuait tant et plus, ses deux mains semblaient darder les météores fulgurants d'un feu d'artifice, et les mots partaient de ses lèvres avec une folle verve libre, une cynique diablerie de bravade :

– Oui ! criait-il, au moindre choc de ce mélange d'enfer, ce serait l'embrassement, l'écrasement, le sang, la torture. Nous péririons ahuris, emportant l'horrible vision d'un monde qui s'écroule. Tel est le pouvoir qu'il faut apprendre à manier avec assurance. Tremblez, prenez courage, restez ou fuyez, comme il vous plaira. Pour moi, peu m'importe, je suis prêt, rien ne m'arrête : il y a longtemps que j'ai fait le sacrifice de ma vie à la cause du peuple...

Cette valeureuse profession de foi provoqua bon nombre d'applaudissements, et je m'empresse de reconnaître qu'on ne marchandait pas à l'orateur les marques de haute estime, de considération distinguée et sincère. Mais il fut bientôt démontré que l'honorable réunion se trouvait suffisamment édifiée quant à la question des bombes et à l'art de s'en servir. Un exode assez preste, puis très accéléré, puis infiniment vif, s'accomplit à la sourdine ; on filait, on se coulait, on s'évanouissait par toutes les issues. Jamais troupe de rats ne courut sauve-qui-peut général d'un tel pas ouaté de velours. On trahissait, décidément, une de ces exagérations

d'épouvante dont aucune épithète ne saurait caractériser l'excès. Au bout de quelques secondes, il y eut éclipse totale de la société de dynamite, et je me trouvai seul à seul avec le singulier gentleman, qui remettait la bombe au repos dans sa main gauche et lui coulait des œillades plus que jamais amoureuses.

Il était calme, à présent ; il prenait l'air d'un honnête comédien après la fougue du drame, mais il n'en découpait que plus fantastiquement sa maigreur vêtue de noir sur le vide de la salle.

Il s'avisa de ma présence, et, d'humeur liante, ainsi que je l'ai dit, il renouvela de la main droite, cette fois en manière d'interrogation, l'espèce de signe maçonnique dont le sens me parut définitivement clair.

Je cédaï, sans plus de résistance, à cette preuve d'affiliation probable entre nous, et j'allai l'aborder sur l'estrade.

– On avait mille fois raison, lui dis-je, de constater à votre arrivée que vous êtes un véritable homme d'esprit. Vous permettez ?...

Je remuai, comme lui, très vivement le pouce et l'index.

– Comment donc ! c'est trop d'honneur, répondit-il, enchanté d'être compris et plein d'empressement à me satisfaire.

Il pressa contre un ressort au centre de la boule : l'hémisphère supérieur pivota sur une charnière et se releva comme un couvercle. Nous fourrâmes à tour de rôle nos index et nos pouces dans les entrailles de la boîte, et nous en retirâmes, l'un et l'autre, une grosse pincée d'une poudre noire, très fine, très souple au contact, légèrement humide et répandant la senteur excitante du plus délicieux tabac à priser.

Après tant d'effervescences parlementaires dans l'air alourdi d'un meeting, ç'allait être une sensation exquise, un plaisir à la fois salubre et reposant que d'introduire cette substance vivifiante dans les plus extrêmes profondeurs de notre organe olfactif, volupté si franche, hélas ! si fugitive aussi, que, pour la savourer avec plus de plénitude, nous prîmes le soin d'en prolonger l'attente pendant quelques instants. Nous

promenions nos doigts repliés dans l'espace comme le calice d'un encensoir, et nous balancions le vif parfum à proximité de nos narines ; nous allions enfin, en savants jouisseurs, humer la délectable prise, lorsqu'une certaine partie du public déserteur fit un retour offensif.

La foule avait déjà constaté que l'édifice ne dansait pas encore sur ses bases, et que l'ordre social restait provisoirement intact. On voulait savoir les causes de ce retard ; un flot de têtes grossissait au pied de la tribune ; les enfants surtout, ces éternels douteurs de la réalité de Croquemitaine, passaient sous les jambes des familles et braquaient sur nous leurs yeux questionneurs. Parmi les groupes, de sourds cris d'indignation et de vengeance commençaient à retentir.

L'homme en habit noir referma l'obus et l'enfonça précipitamment dans sa poche de derrière, mais il ne laissa paraître aucune terreur ; sa physionomie eut, au contraire, une singulière expression de tendresse réfléchie, mêlée de pitié et d'ironie bienveillante, tandis qu'un mouvement

délicat de sa main droite effleurant la mienne, retardait, pour un moment encore, notre félicité de priseurs.

– Pauvres gens, me dit-il à voix basse, avec un ton de sensibilité qui me gagna ; pauvres gens, toujours avides de chimères et de miracles ! Leur espoir est maintenant dans la science ; ils en attendent le progrès par un coup de foudre. Que voulez-vous ? ils souffrent, il leur faut ce perpétuel mensonge du lendemain meilleur ; je vous prie, ne leur ôtons pas cette illusion qui leur donne la patience et la résignation temporaire ; ne laissons pas supposer que cette poudre ramassée entre nos doigts soit tout à fait inefficace ; montrons de quelle puissance au moins relative elle est douée. Je vous en prie, je vous en prie ! répétait-il avec une insistance que justifiaient peut-être quelques vociférations plus accentuées du public.

– Vous avez raison ; oui, oui, je vous comprends, répondis-je, très pénétré moi-même des exigences de la situation.

Nous aspirâmes simultanément, d'un accord

tacite, avec une vigueur calculée, la forte dose de tabac frais, et, tout aussitôt, par respect des principes, complaisamment nous fîmes explosion !...

Oui, par déférence pour les idées en cours, nous éclatâmes en un éternuement d'une telle énergie d'à-propos, d'une telle force de détonation, que la détente musculaire nous renvoya d'un seul bond au bas des tréteaux et nous projeta comme des boulets de canon jusque sur la Grande Avenue, après une valeureuse trouée à travers la cohue des couloirs...

La pluie avait cessé ; un superbe pan de ciel plein d'étoiles illuminait le dôme de la rue, et mon burlesque ami, galopant en avant de toute la longueur de ses jambes, s'effaça bientôt au loin comme une ombre vague sur la blancheur du pavé.

Je me dépêchai de me rendre enfin au Cirque Irlandais, où j'eus quelque peine à conquérir une place des premiers rangs. Il y avait foule sur toute la circonférence des gradins ; l'étincellement des lustres allumait un arc-en-ciel dans l'éclatante

toilette des dames et des babies. Presque en face de moi siégeait, plus que jamais resplendissant, le président, M. Ward, en compagnie de mistress Ward et de ses deux fillettes roses et blondes, jolies comme un rêve d'aquarelliste.

Une gaieté de fête frémissait dans la lumière et le bruit. Tels étaient donc les inéluctables devoirs qui, tout à l'heure, avaient interrompu M. Ward dans son célèbre dévouement à la cause du progrès ?

Tout à coup, un tonnerre d'applaudissements, grossi d'éclats de rire et d'heureuses clameurs d'enfants, roula dans l'enceinte en même temps qu'une symphonie enragée de trompettes et de tambours tombait de l'orchestre.

Un homme, ou plutôt un amas confus de bras, de jambes, de pieds, de mains, de têtes et de rables se démenait, s'entortillait et se dégingandait en d'inconcevables dislocations sur le sable de l'arène.

C'était l'illustre clown, M. Gryp lui-même et lui seul qui faisait ainsi son entrée et prenait, par sa furie d'agilité, l'apparence de toute une légion

d'acrobates.

Lorsqu'il se redressa, – risiblement calme dans l'ovation, – on eût dit une ligne droite totalisant les lignes précédemment endettées d'une foule de figures géométriques.

Je reconnus aussitôt, comme bien vous le devinez, l'homme à la bombe, le tribun improvisé de la réunion de dynamite.

Il me discerna, de son côté, parmi le public qu'il enveloppa d'un coup d'œil circulaire, car il me salua du bout des doigts, puis se cambrant et se contournant, avec une suprême élasticité d'articulations, il amena jusqu'à proximité de son menton les basques de son habit noir ; il tordit ses bras en tire-bouchons, glissa ses mains repliées sous la doublure et retira des poches la fameuse bombe-tabatière, qu'il ouvrit, afin de se loger, sans nulle précaution oratoire, une volumineuse pincée de tabac dans le nez.

L'éternuement subséquent remit à leur place les membres de M. Gryp avec une rapidité stupéfiante à tel point que le merveilleux clown, passagèrement invisible, sembla ne daigner

reparaître qu'à l'appel délirant des bravos...

Cette fois, M. Ward, le président, ne songea pas à consulter sa montre.

## **Deux débuts**

« Ce soir, premier début de miss Ellen. – Grand travail aérien. »

Ainsi disaient, en tapageuses majuscules, les affiches peinturlurées des cirques.

Le soir indiqué était celui-là même qu'adopte le monde élégant pour venir raffoler de ces sortes de spectacles.

D'ailleurs, sortant de la coulisse, Conrad de Maltravers s'était placé au premier rang de la foule de dandies, d'écuyers et de clowns encombrant l'étroit couloir qui conduit des écuries sur la piste.

Conrad manifestait un empressement attentif, et Conrad – vous savez bien – n'est autre chose que l'irréprochable habit noir toujours mis en évidence par les dessinateurs de journaux illustrés lorsqu'ils ont à représenter n'importe quelle fête mondaine : mariage, obsèques, représentation de gala, courses, vente de meubles de femmes légères, etc., etc. Il n'y a pas de « Tout New-

York » sur bois sans Conrad, son gilet en cœur, ses beaux favoris, sa calvitie duveteuse et son gardenia décoratif à la boutonnière.

Tout annonçait donc que tout à l'heure, dans l'azur des combles, à plusieurs mètres au-dessus des constellations incendiées des lustres, allait apparaître une véritable étoile.

\*

Le moment approchait.

Un athlète qui soulevait trois cents – avec facilité – d'un seul bras, essayait vainement de magnétiser de l'autre bras l'impatience du public. Les messieurs s'agitaient, le nez en l'air ; un furieux battement d'éventails frémissait dans toute l'assistance féminine.

On voulait miss Ellen.

\*

Pendant ce temps, la débutante, sortie de sa loge, attendait toute prête derrière les rideaux.

Sa mère, une plantureuse gaillarde au front hâlé par le grand air des champs de foire, s'empressait autour d'elle et redressait les bouffettes argentées de son ajustement de satin bleu de ciel.

Le père, ex-lutteur du tour du monde, ficelé dans une redingote de cérémonie, étalait un poitrail d'hercule orné d'une foule de médailles de sauvetage, distinctions authentiques, mais que les incrédules prenaient pour des franc-maçonneries quelconques ou autres emblèmes facultatifs d'ornement privé.

Ces gens, racontait-on dans le Cirque, originaires de quelque vieux coin de terre de Bohême, continuaient une ancienne et valeureuse famille de saltimbanques où jamais on ne s'était mésallié.

N'ayant qu'une fille, le père lui avait donné la rude éducation qu'il avait rêvée pour un héritier mâle.

Fouaillée autant que chérie, miss Ellen – Jeannette dans l'intimité – grandit en beauté, en adresse, en célébrité foraine, à tel point qu'à prix d'or le Cirque avait cru devoir la présenter à l'élite new-yorkaise.

Il fallait donc, dans quelques instants, se montrer pour la première fois à ce grand public exigeant et blasé. Il fallait se livrer à des milliers de lorgnettes en un costume ne laissant aucune forme dans l'ombre !

Et dans la circonstance, l'émotion inséparable et traditionnelle d'un premier début, c'était le risque de ne pouvoir grimper jusqu'à l'escarpolette des frises, d'éprouver le vertige au-dessus de l'éblouissement des gaz, de retomber sanglante, brisée, morte, sur l'arène !

\*

Eh bien ! miss Ellen était calme, elle souriait doucement, sans embarras.

On vint avertir que tout était prêt.

– Allons, houp ! commanda le père, offrant sa droite gantée de coton blanc.

La mère, restée seule dans la coulisse, se dandina gaiement bercée par les premières mesures de la *Valse des Roses*, ritournelle adoptée pour le « grand travail aérien. »

Pas plus « d’histoires » que ça !

\*

Paraître, triompher, c’était tout un pour la superbe bateleuse.

Ah ! que de raisons elle avait d’être brave !

Dix-neuf ans, peut-être ; un doux visage rose de poupée réussie ; une auréole de cheveux blond-roux, justifiant le pseudonyme anglais, des jambes d’après l’antique, des épaules de déesse, une taille jouant souple dans l’échancrure d’une courte cuirasse de satin, un pied arqué dans l’étroite bottine de soie aux hauts talons d’or. Rien de tout cela pouvait-il avoir peur !

Et à quelles audaces de talent s'abandonnait cette beauté !

Tordant de sa morsure de perles le bout d'une corde que son bonhomme de père attirait à travers une poulie, elle montait aux cintres dans l'attitude d'une rêverie allant aux nues ; saisissant d'une main la barre du trapèze, elle planait, tournoyait, voltigeait, se renversait, plongeait dans le flot dénoué de ses cheveux d'or ; puis, repliant une de ses jambes autour d'une corde tendue, elle redescendait en lentes spirales dans des poses explorées, telle qu'une poésie revenant à regret sur terre...

\*

Les applaudissements éclataient avec fureur lorsqu'elle partait prodiguant, dans une cabriole d'adieu, une volée de baisers.

On la rappelait, elle revenait et, en manière de remerciement, sautait, à l'anglaise, une gigue folle et correcte sur un rythme échevelé.

Elle fuyait, enfin, sous une pluie de fleurs, dans un ouragan de clameurs enthousiastes.

Sa gloire était assurée désormais.

Conrad, déployant ses grâces les plus parfaites (voir l'*Illustrated*), s'élançait sur les pas du nouvel astre pour lui débiter quelques fadeurs.

– Tu perds ton temps ; ça, c'est du monde honnête, lui dit à l'oreille un splendide écuyer en costume de Spartiate, avec qui Conrad avait lié amitié pour parier aux courses.

Miss Ellen et sa famille, fagotés de houppelandes informes, s'en allèrent aussitôt prendre, au plus proche cabaret, un grog infini que le père accompagna de la fumée d'une pipe culottée magistralement.

Pas plus de cérémonies dans la gloire !

\*

Le même soir, quelques heures plus tard, vive agitation dans l'un des hôtels les plus

aristocratiques du Quartier Saint-James, ce séjour des vieilles familles anglo-normandes à prétentions nobiliaires et politico-budgétivores.

On allait assister à une « entrée dans le monde » exécutée par M<sup>lle</sup> Arsénie de Beaumanor, une toute jeune héritière du plus pur héraldisme, disait-on ; une fleur de sublimité piquée dans une dot.

C'était un début solennel, chaudement recommandé par la douairière de la maison, attendu que les Beaumanor, grande race, portent de clairs de lune sur fonds perdus.

Dans le salon criblé de marquises et de paires, un sourire quasi maternel errait sur toutes les lèvres ; les tables de whist étaient moins mornes que d'habitude, et dans le couloir séparant le salon de la salle de jeu se pressait, pépinière à mariage, un bataillon de jeunes gens tout à fait bien.

Il va sans dire que l'indispensable Conrad avait eu le temps d'arriver du cirque, et se tenait (consulter le *Graphic*) en tête de la cohorte, un bras retombé, l'autre mollement arrondi sur son

gibus.

On annonça les Beaumanor. L'extase préparatoire était au comble.

\*

Arsénie, la soie sur les os, trembla sa première révérence telle qu'un miroitement évanoui de roseau sur l'onde, et se redressa maigre problème.

L'explication suivait, sous forme de la maman Beaumanor, une fantomale momie à migraine et du non moins Beaumanor père, qui semblait vouloir n'exister que de profil.

Et d'une laideur à quel degré de défi presque !

Nulle autre ressource que d'attribuer à tous trois le « suprême cachet de distinction. »

\*

Diplomate de naissance, brocheté de tous les ordres connus – et combien officiels ceux-là ! – Beaumanor, dépourvu du fils qu’il avait rêvé de piloter à travers les ambassades et chancelleries, s’était rejeté sur Arsénie et avait veillé sans relâche à lui inculquer la science du beau monde.

Depuis plus d’un an il travaillait à la première apparition d’Arsénie dans le Noble Quartier.

Il l’avait accablée de ses inestimables conseils jusqu’à la dernière minute et les prodiguait encore au moment où la voiture s’arrêtait dans la cour de l’hôtel.

Aussi, que de prouesses Arsénie allait accomplir !

\*

La causerie s’était ralentie, l’heure des supplices – prononcez musique de chambre – avait sonné.

Arsénie, c’était l’attrait culminant de la soirée, fut conduite au piano.

Émue, tremblante, la chère enfant !

Elle roucoula, chaste comme la neige, une élégie de jadis sur un thème d'autrefois ; sa voix, troublée par la peur, s'égara dans les larmes, bien loin de toute tonalité connue. L'entourage se hâta de dissimuler l'effondrement de la romance sous un murmure flatteur.

Après le concert il y eut une « petite sauterie », toujours à l'intention de la débutante.

Arsénie s'enfonça dans les somnolences d'une redowa, ce fade dérivatif de la valse ; mais ses pas s'embourbaient en un rythme baroque et les battements de son cœur l'arrêtaient à chaque mesure.

Elle fût tombée de son long – de son large était impossible – si l'inévitable Conrad ne l'avait vaillamment soutenue, tout en affectant (revoir divers *Keepsakes*) l'air ravi, la bouche en cœur, le frac parfait.

L'opinion générale du salon fut qu'Arsénie était la digne élève de son père.

Les Beaumanor partirent avec la conviction

que leur dynastie verrait encore de beaux jours, et après avoir entortillé la frêle Arsénie de tous les genres de fourrures propices contre le rhume.

\*

Au sortir de cette seconde exhibition, Conrad se sentit tout à fait épris de miss Ellen.

Il alla au « Jockey », rêvant de gagner assez d'argent pour conquérir quand même la splendide bayadère.

Le lendemain, vers midi, il avait perdu toute sa fortune et ne se trouvait plus d'autre ressource que d'aller demander la main dotifère d'Arsénie, qui lui fut accordée avec un enthousiasme précipité.

Dans le même moment, miss Ellen devenait la fiancée du bel écuyer en costume spartiate.

Il est certain que de cette union naîtront quelques futurs triomphateurs d'hippodrome, de même que la progéniture de Conrad et d'Arsénie fera, probablement, la gloire des chancelleries et

ambassades !

Et s'il fallait extraire quelque moralité de cette absurde histoire, on proposerait une plus large application des études de gymnastique dans les nouveaux lycées de demoiselles ? Volontiers on demanderait aussi qu'il fût procédé aux unions conjugales dans le beau monde avec un peu plus de souci de l'esthétique...

Mais tout cela, selon la méthode graduelle, « dans une juste mesure ! »

Il est trop certain que le progrès ne se décrète pas...

# **La nuit de Noël**

Les dépêches arrivaient par milliers dans les bureaux du *Chicago-Times* ; car cette fois, – nous parlons d'une autre année à pareille date, – le volumineux journal quotidien devait fournir à ses lecteurs le plus de détails possible sur la fête de Noël célébrée la précédente nuit dans toute l'Amérique.

Disséminés sur le vaste territoire des États et largement prémunis de dollars, des milliers de reporters enfiévrés et tenaces avaient reçu l'ordre d'agir avec méthode : Futile ou grandiose, étrange ou prévu, délirant ou glacial, aucun des faits survenus n'allait être omis dans les colonnes du fameux « Christmas-Number. »

Il tombait donc, dans les susdits bureaux, une incessante averse de télégrammes, lesquels, bien qu'abrégés en langue nègre, dans le style de l'information, étaient généralement imprégnés des sentiments mystiques, chorégraphiques, culinaires et noctambulesques qu'évoque à chaque fin de décembre l'idée éphéméridienne de

la naissance du « Sauveur ».

L'invisible frémissement des fils électrisés transmettait tour à tour l'extatique résumé des sermons proférés dans les temples, le compte rendu compassé des réceptions officielles, et disait l'étincellement de soie et d'or des réunions mondaines, les divertissements intimes des fortunées familles et la splendeur des cadeaux ployant les branches des verts sapins de Noël illuminés devant les yeux éblouis des bébés. Puis c'était la peinture des plaisirs goûtés dans les centres populaires, tels que plantureuse consommation de puddings et d'oies grasses en pique-nique, stupéfiante absorption de litres de vin et quantité subséquente de violents pugilats sur la voie publique, occasionnés par les controverses inévitables en de telles circonstances religieuses.

Quelques-uns des reporters avaient poussé leurs investigations loin des sentiers battus afin de télégraphier des renseignements jusqu'alors inédits. Ils disaient le menu du repas exceptionnel et les divers relâchements de discipline accordés

pendant cette mémorable nuit aux détenus des prisons et des bagnes. Ils décrivaient l'effet sinistre et poignant de la célébration dans les maisons de fous ; ils racontaient comment, en dépit des rigueurs de l'hiver, on s'était amusé dans les confortables salons des trains express filant à travers neiges, et sous le pont des steamers perdus parmi les brouillards des grands fleuves ; ils allaient jusqu'à donner des notions sur les honneurs plus ou moins bachiques rendus au dieu de bonté pour tous dans les campements des lointains ouests, par les soldats yankees, charitablement occupés à la destruction systématique des races indigènes.

Les récits de ce genre se succédaient sans trêve : Toutes les notes, éclatantes, folles, douloureuses ou burlesques, du concert social américain, toutes les discordances d'une entière nuit de charivari national vibraient dans le sourd mystère des câbles répandant leur vague harmonie de cordes de harpe tendues sur le ciel noir. Les dépêches, alternativement exaltées par l'audition des prêches, empesées par le rigorisme des meetings politiques, assombries par quelque

brutal épisode de misère ou de clémence, alourdis sous le poids d'une statistique de victuailles, affriolées par la lumineuse vision des bals pleins de rire et de musique, les dépêches accourant comme la volée de feuilles d'une forêt d'automne, foisonnaient sous la main des rédacteurs exténués à la besogne de l'amplification.

Et l'énorme tas de prose du journal à seize pages compliquées de huit colonnes, en caractères microscopiques, commençait à déborder, la composition s'achevait, la mise sous presse était imminente, quand le flot des nouvelles de la « dernière heure » apporta du fond de l'Ohio la singulière histoire suivante, légère fantaisie qui semblait frétiller dans son frêle vêtement de papier pelure à télégrammes et dont le charme rapide en grande partie se dissipa lorsque, par décence grammaticale, on eut rallongé les phrases trop courtes qu'elle avait adoptées pour franchir l'horizon.

\*

« Nuit agitée à Springfield ! lisait-on le lendemain dans le *Chicago-Times*, incident extraordinaire ! scandale inouï !

« Dès l'aurore, les sandwiches avaient promené des affiches où fulguraient ces mots en immenses lettres rouges :

« – Pour ce soir, onze heures. – Solennité hors ligne. – Prédication, messe en musique.

– Puis, attention ! à minuit juste : prodige visible et palpable ! – Réelle et splendide manifestation divine ! – Miracle ! miracle ! miracle !

« Signature : le nom du révérend père Trimmel, et lieu du rendez-vous, une ancienne chapelle catholique située à l'extrême limite de la ville, presque dans les champs.

« Il y a déjà quelques mois que l'étrange Trimmel a rouvert, on ne sait à l'aide de quelles ressources, cet établissement de piété, et c'est en vain que, depuis lors, il épuise tous les moyens connus de propagande pour se procurer une

clientèle de croyants.

« Mais cette fois, à l'occasion de la Noël, l'habile apôtre tentait un appel décisif et de succès certain. Sa façon d'américaniser le catholicisme prouvait qu'il était dans le mouvement. Rien de plus sympathique : et son mirobolant programme ne pouvait manquer d'exciter au plus haut degré la curiosité générale.

« À l'heure dite, malgré la longue route et le froid noir dans une tourmente de neige, la foule arrivait en masses profondes et s'engouffrait dans la chapelle où le respectable Trimmel, lui-même, recueillait modestement – mais soigneusement – le prix des sièges.

« Le coup d'œil, à l'intérieur de l'église, offrait, il faut l'avouer, un incontestable intérêt artistique.

« Sur l'autel, brillamment éclairé de l'étincellement des cierges, un enfant, un jeune Christ presque nu, seulement couvert d'un lange de toile d'argent autour des reins, dormait accoudé dans une gerbe entremêlée de fleurs des champs.

« Au fond de la scène figurait, en grandeur nature, la Vierge-Mère, se dressant sur une sphère symbolique, teintée d'azur céleste et semée d'étoiles d'or.

« À gauche du tabernacle un Saint Joseph se tenait debout, le regard au ciel, les mains appuyées sur un établi de charpentier. La dernière colonne de droite laissait dépasser le poitrail et la tête d'un âne, l'âne paisible de l'Écriture, lequel avait, pour le moment, les naseaux enfouis dans une auge.

« Tous ces sujets de la Sainte Famille présentaient l'aspect réaliste des sculptures polychromes à la mode italienne, exagérant le trompe-l'œil de la vie ; ils rayonnaient d'une intensité de couleurs qui semblait respirer.

« Le reste de l'édifice était également inondé de vive clarté, grâce aux réflecteurs d'une double rangée de lampions appliqués aux chapiteaux des piliers et rattachés entre eux, des deux côtés de la nef, par de vertes guirlandes de branchages entrelacés.

« Un murmure accentué d'admiration courut

dans l'auditoire, et il ne fallut pas moins que l'aspect du révérend Trimmel, planant du haut de la chaire, pour que le calme exigé d'une assistance dévote se rétablît.

« Conformément à ses prospectus, M. Trimmel débuta par un onctueux prêche, tendant à démontrer que la découverte du Nouveau-Monde était prévue par l'Apocalypse..., effort d'éloquence essentiellement soporifique, mais que vint interrompre très à propos le bruit d'un timbre sonnant minuit. C'était le moment de la « great attraction » infernale ou divine ! Qu'allait-il arriver ? L'anxiété fut au comble ; le silence haletait... – « Que ceux qui ont des oreilles, entendent, s'écria bibliquement M. Trimmel, que ceux qui ont des yeux regardent ; car c'est l'heure où ce qui était écrit doit arriver... »

« Ayant dit, il quitta lestement la tribune et, reparaisant au bas de l'autel, il élevait dans ses mains et portait à ses lèvres un instrument de cuivre à courbures fantasques, en manière de saxhorn hérissé de clefs.

« Il emboucha le bugle d'un souffle violent, le manipula d'un doigté véloce et régala les oreilles susmentionnées d'une stridente mélodie, au rythme allègrement cadencé.

« Quant aux yeux... Était-ce une illusion ? Non ! Il fallait se rendre à l'évidence : des choses stupéfiantes s'accomplissaient :

« Remuée par le charme musical, la Vierge s'animait par degrés ; elle abaissait le regard vers le « bambino » sommeillant, et l'enveloppait d'effluves attendries. Puis, exaltée par la joie d'avoir mis au monde un dieu, elle s'abandonnait en des attitudes harmonieuses, changeantes, souples, éthérées, composant une sorte de danse extatique.

« Sa gracieuse personne ne risquait que d'imperceptibles déhanchements, des fluctuations de torse vaguement voluptueuses, mais ses pieds mignons se croisaient et passaient de la pointe aux talons, avec une prestesse pimpante sous laquelle la sphère d'azur tournoyait sans que l'exquise ballerine perdît rien de son équilibre.

« Il n'en fallait plus douter, c'était la gigue,

enfin ! la gigue nationale, hardie, nerveuse, délurée, ravissante. L'enthousiasme se déchaînait. « Hip, hip, hourrah ! » toute la Sainte Famille subissait l'impulsion ; Saint Joseph battait des deux mains son établi qui roulait, autre miracle, un fracas de tambours et de cymbales ; l'âne symbolique, agitant de la bouche une manivelle fixée dans l'auge, en tirait des clameurs d'orgue de barbarie, accompagnement féroce aux arrachements de clairon propulsés par Trimmel, symphonie acharnée pendant laquelle le Jésus caleçonné d'argent s'éveillait, saluait la compagnie, grimpait au sommet d'une colonne, évoluait vertigineusement autour des guirlandes doublées de solides trapèzes ; montait encore et s'accrochait finalement aux plus extrêmes altitudes de la voûte.

« Alors le déchirant concert s'arrêtait net, laissant un silence mort.

« Trimmel fixait les hauteurs et lançait le terrible et traditionnel « are you ready ? » question pleine de fatal mystère au bord de l'abîme !...

« – Yes ! » cria l'enfant d'une voix où vibrait l'audace surhumaine.

« Et lancé dans le vide, pirouettant en un joli saut périlleux où ses paillettes scintillèrent comme des brisures d'astre, l'adroit polisson retomba debout sur les épaules du révérend Trimmel, puis rebondit sur le sol dans la plus souriante posture académique et funambulesque.

« Interprétant alors dans un sens favorable l'étonnement muet des spectateurs, Trimmel reprit la parole dans le but d'évoquer des sentiments généreux et annonça que l'intéressant petit Jésus-Clown allait faire le tour de l'honorable société...

« Mais il parut que la mystification avait excédé certaines limites permises... Il surgit dans la foule, entre papistes et piétistes, un tumultueux débat sur la portée théologique de l'incident, un danger de mêlée, de véritable guerre de religion, qui pourtant finit par céder à l'unanime résolution de démantibuler absolument le facétieux Trimmel et ses indécents collaborateurs.

« Une effroyable effervescence s'alluma, des

cris de mort retentissaient, l'affaire tournait rapidement au tragique.

« Comment s'y prirent Trimmel et C<sup>ie</sup> pour s'éclipser pendant la bagarre ? Nul ne saurait le dire, mais toujours est-il qu'un peu plus tard, sur le lointain horizon de Springfield, l'âne portant la Vierge et l'Enfant, Joseph charriant l'établi et les autres ustensiles de la troupe, le révérend Trimmel enfin, trottant en arrière dans sa longue soutane noire, cheminaient, comme pour une autre fuite en Égypte, à travers la vaste solitude des plaines poudrées de neige. »

\*

Le récit se fût terminé très avantageusement sur cette image poétique, si le correspondant de Springfield ne l'avait fait suivre d'un fâcheux « post-scriptum » découvrant la farce, le « humbug », dans toute son impudeur.

« Le père Trimmel, ajoutait ce gazetier, n'a d'autre but que d'utiliser au profit de la foi

l'attire toujours certain des spectacles acrobatiques. »

Pour surcroît d'impertinence, le reporter disait en terminant :

« Vous jugerez vous-même, bientôt, de la valeur du père Trimmel et de l'efficacité de son système de propagande, car il se propose de venir donner prochainement quelques représentations devant le public de Chicago. »

**Fin d'année**

Sauf quelques variantes sans importance, les choses se passèrent comme d'habitude en ce trente et unième soir du dernier mois de l'année.

Sur le coup de neuf heures, les becs de gaz flamboyaient à l'intérieur du « Monologue-Bar », établissement de boissons très intéressant, situé là-bas, bien loin, dans le Quartier Populaire de San-Francisco.

L'air était limpide ; tout scintillait comme au début d'une fête. Aucune buée ne ternissait jusqu'alors les revêtements de glaces coulés sur les murs, et par le clair vernis des vitres on voyait la neige tomber lentement dehors, dans la joyeuse lueur de la lanterne plantée au-dessus de la porte du cabaret. Les fumées des premières pipes montaient en flocons distincts et ne formaient pas encore l'épais brouillard qui bientôt rejaillirait du plafond. Les employés du café se hâtaient d'apporter aux tables entourées de consommateurs les plateaux de métal blanc, les verres et les carafes où s'agitaient, comme un flot

lumineux, les alcools, gin ou whiskey. Pour comble d'agrément, la jolie dame du comptoir souriait avec grâce au milieu d'un brillant fouillis d'objets de ruolz et de cristal.

En dépit, cependant, de ces motifs de sérénité que complétait l'exquise tiédeur de l'atmosphère, l'assistance des clients gardait une attitude morose, assez étrange, où semblait poindre le parti-pris de s'enfermer dans une sorte de mélancolie systématique.

Une dizaine de minutes s'étaient écoulées dans cet état de torpeur, lorsque Roboam Truddle, exactement comme les soirs précédents, vint s'attabler au point central de la buvette, en face du comptoir, bien en vue de l'assemblée.

\*

L'arrivée de ce personnage parut provoquer parmi la réunion un vague mouvement de sympathie dont il eût été difficile à première vue de deviner la cause. L'homme, de stature élancée,

était d'une maigreur osseuse à laquelle le pantalon noir étroitement serré aux jambes et le grêle habit noir, au collet relevé sur la nuque, donnaient un aspect de misère et de faim. L'œil, d'une pâleur effarée, demeurait fixe sous les sourcils crispés en triangle ; le nez, passablement long, tranchait par des tons cramoisis sur la teinte blafarde du visage ; la bouche était largement fendue et le menton découpait un carré brutal ; les cheveux bruns grisonnants coulaient en mèches éplorées le long des joues creuses et du grand front dont les lourdes saillies et les veines épaissies rejetaient à l'arrière un chapeau noir singulièrement démesuré d'altitude. Dans son aspect général, d'ivrogne de profession, M. Truddle représentait assez bien un individu chez qui s'est invétéré depuis longtemps le dédain de toute vaine ostentation de dandysme ou d'esthétique personnelle.

Il mit à côté de lui, sur une chaise, un manteau dont il s'était défait en entrant, et lorsqu'il se fut assis, dressant son torse étriqué par-dessus la table, il parut haut, sinistre et distrait.

Un employé du bar se hâta de placer à sa portée une énorme mesure de gin, dont il avala coup sur coup plusieurs verres ; il exhala quelques bouffées d'une pipe ébréchée, qui, vraisemblablement, ne quittait jamais le coin de ses lèvres, puis il enveloppa la salle entière d'un regard surhumainement vide, où se lisait comme une surprise excessive d'être dans la vie et comme une tentative sincère de reconnaître en quelle partie du monde positif ou chimérique M. Truddle venait d'échouer actuellement...

Après quelques instants, toutefois, cette incertitude se dissipa : le jeu de physionomie de M. Truddle témoigna qu'il discernait sa taverne accoutumée, l'air de folie de ses traits se compliqua d'une expression de tristesse analogue à celle qui planait sur le reste de la réunion ; il ingurgita la suite du flacon de gin et se prit à pousser divers gémissements confus d'où se détachèrent, finalement, des lambeaux de phrases saisissables que l'auditoire, évidemment indulgent, affecta d'écouter dans un silence profond.

– Quoi de neuf ? disait M. Truddle en manière de causerie d’ivrogne avec ses voix intérieures. – Quoi de neuf ? Parbleu, rien !... L’année va finir, dit-on ; eh bien ! qu’elle aille au diable, peu m’importe... Travailler niaisement chaque jour, arracher le pénible dollar, ramasser la croûte de pain quotidien par lâcheté de mourir, se griser le soir pour oublier le dégoût de vivre... Voilà ce que l’année défunte nous a fait faire... Et l’espérance a toujours menti, le hasard a refusé d’être prestigieux, certes !... La fortune, l’éternel rêve d’avoir et de pouvoir nous échappe plus que jamais... Oui, le diable maudisse l’année morte et celles qui suivront, le temps inutile qui nous rend d’heure en heure plus seuls, plus nuls, plus laids, plus douloureux...

Tel était à peu près le sens des litanies que Roboam Truddle émettait d’une voix ironique et haletante en harmonie avec sa face morne éperdue dans l’hallucination. C’était l’exorde d’un obstiné discours tendant à prouver combien M. Truddle et les notabilités présentes étaient regrettamment destinés à mener sur terre une existence superflue...

\*

Et dès lors il fut démontré que ces théories s'accordaient de la façon la plus touchante avec les opinions essentiellement découragées des auditeurs. À l'entour des tables les visages s'assombrissaient ; on entendait, par-ci par-là, des soupirs, des exclamations d'ivresse sourde, parfois un sanglot ; somme toute, un murmure approbatif annonçant que M. Truddle, espèce de « pleureur » ou jéréviste figuratif, remportait tous les suffrages.

La séance bachique se développait, maintenant, dans toute son intensité. Les becs de gaz brûlaient plus rouges dans l'air surchauffé, des perles d'eau sillonnaient le voile humide étalé sur les miroirs ; les employés du bar s'exténuaient à redoubler les rations de liquides. M. Truddle puisa de nouvelles lampées dans le litre qu'on venait de remplir et, plus expansif encore, il continua de pérorer.

– Ignoble année crevée, reprit-il, développant son thème, que ne m'a-t-elle rendu le seul être avec lequel, jadis, il m'était doux de vivre... Ma chère femme ! oui, la noble et chaste M<sup>me</sup> Truddle ! ajoutait-il d'un ton burlesquement attendri. Je l'aimais, je la voulais heureuse, mais elle a déserté le nid conjugal ; elle voyage depuis assez longtemps sans résidence fixe... Elle n'a pu supporter ce que je lui faisais souffrir, chaque nuit, pauvre ange ! quand je rentrais ivre ou fou... Elle était mon idole et, pourtant, si je la revoyais...

M. Truddle, sans bouger de son siège, leva très haut la jambe droite et frappa la table d'un coup sec, pour ainsi dire strident, du plat de sa semelle prodigieusement longue.

Il exécuta cette gymnastique sans aucune apparence d'effort, et saisissant son genou d'une main, il feignit de remettre sa jambe à sa place ordinaire.

– Voilà comment je l'écraserais ! concluait-il simplement.

\*

Les doléances maritales de M. Truddle avaient surmené la sensibilité de la compagnie. Le cabaret tombait dans un marasme noir qu'une troisième distribution de rafraîchissements ne fit qu'aggraver.

M. Truddle s'abreuva d'une rasade suprême et reprit derechef la parole, mais ses jérémiades ne se traduisaient plus que par d'affreux cris sans suite arrachés de sa gorge comme un râle.

– Année féroce ! hurlait-il, puisque tu ne pouvais rien d'autre, que ne m'as-tu donné la mort... Oui, mourir !... Hurrah ! si c'est le repos dans le néant... Mieux encore, s'il y a quelque chose après... Une explication de la folie d'ici-bas ?... Et puis, à quoi bon ne pas nous achever !... Nous sommes prêts, nous ne traînons plus qu'un cadavre... Nous sommes éteints, finis, vidés par la fatigue de vivre sans savoir pourquoi !... Regardez !...

M. Truddle essaya de se redresser, son regard

atone s'écarquilla sur le vague ; il exhiba dans la lumière mourante la hideur de son masque d'alcoolisé et s'abattit inerte sur le sol.

\*

On éteignit précipitamment les becs de gaz, comme pour le départ d'un cercueil.

Les employés du bar roulèrent M. Truddle dans son manteau et le jetèrent dehors sur le pavé couvert de neige, dans la clarté de la lanterne plantée au-dessus de la porte.

Grâce à cet artifice destiné à favoriser la fermeture de l'établissement à l'heure réglementaire, la clientèle s'élançait en bloc dans la rue pour voir si M. Truddle était vraiment défunt ou seulement ivre-mort.

Mais presque aussitôt M. Roboam Truddle se relevait, rabattait le collet de son habit, et décrochait d'un même geste rapide sa perruque brune ainsi que l'enveloppe de carton qui lui rougissait le nez, ce qui lui permettait de se

manifester sous l'aspect d'un jeune homme du meilleur ton, correctement cravaté de blanc.

Et l'artiste accrédité, l'orateur ordinaire du « Monologue-Bar » s'inclinait, en parfait comédien, sous les salves d'applaudissements de son public émerveillé, puis, de son pas léger de clown à longues jambes, il s'esquivait dans la nuit.

# **À la Schopenhauer**

C'était bien une crise qui paralysait, ainsi, dans « Elysean-Park », le joli commerce des joujoux ; et, par une ironie commerciale du printemps, elle s'était déclarée dès fin avril, pendant les senteurs des lilas, juste au moment le plus favorable à la reprise de ce léger genre d'affaires.

Le vide s'éternisait autour des gracieuses boutiques dressées en plein vent sous les arbres. Les marchands ne vendaient plus rien et passaient leurs heures à regarder grandir le spectre de la faillite. Attifées de toilettes voyantes, ou montrant leur chaste nudité rose en maroquin sans sexe, les poupées s'étiolaient dans un abandon grisailé de poussière. Les scintillantes ferblanteries des canons, des fusils et des sabres s'oxydaient derrière les phalanges découragées des soldats de plomb. Une tristesse noire s'élevait depuis les chariots renversés à terre jusqu'aux cerfs-volants défraîchis papillonnant aux frises. Les chanterelles de chanvre se brisaient l'une

après l'autre sur les minces voliges des violons et guitares d'un sou. De temps en temps la rupture d'une touche d'harmonica pleurait un glas lointain de note fêlée, rendant plus poignant encore, parmi les fermes et bergeries voisines, l'aspect de cette rouille d'automne qui jaunit à la longue les paysages invendus en bois vernis.

La calamité devenait générale, à tel point qu'elle atteignait M. Trum lui-même, oui ! M. Belphegor Trum, le célèbre fabricant de pantins, l'introducteur autrefois breveté de la « toupie-valse », M. Belphegor, dont la boutique – à l'enseigne des « Enfants-Sages » – s'élevait au centre d'Elysean-Park, dans la partie fréquentée précisément par la fine fleur du farniente millionnaire.

À quoi fallait-il attribuer une disgrâce aussi marquée ?

La plupart des boutiquiers arguaient de la situation d'ensemble de l'économie politique. Mais M. Trum ne s'égara pas à de telles jérémiades en style de tenue de livres, et n'alla pas imaginer que la lourdeur des marchés pesait

jusque sur la bosse des polichinelles.

Ainsi qu'en témoignait sa longue figure maigre, ses petits yeux fouilleurs et le toupet frétilant au sommet de son front pointu, Belphegor Trum était un industriel de décision et d'humour, devenu dans la partie une manière d'artiste capable d'originalité.

Il savait par expérience que les petits garçons et les petites filles très riches, étant éduqués dans le mode high-life, n'ont coutume de rien retrancher de leurs plaisirs, quelque défaillant que soit, d'ailleurs, le négoce national. D'où les ralentissements dans la vente des joujoux de prix n'ont pour motif ordinaire qu'une variation du caprice actuel défavorable aux produits surannés et provoquant le désir d'un changement de futilités et brimborions. Auquel cas les fournisseurs subtils sont tenus d'inventer l'attrance de hochets inédits, en même temps qu'appropriés au goût du jour.

Or, maintes fois déjà, M. Trum avait fructueusement exploité ces espèces de lubies :

Durant les idées de bataille propagées par la

récente guerre d'Europe, il écoula beaucoup, beaucoup de petits régiments fusilleurs, sabreurs, mitrailleurs, chevaucheurs, avec accompagnements de trompettes, de tambours, d'oriflammes et de vraie poudre à canon. Certaine période d'engouement théâtral occasionna le placement d'une multitude de Comédies en papier peint et de toutes les marionnettes amoureuses ou renfrognées, burlesques ou terribles, qu'il faut pour danser le drame et la farce au bout d'un fil. Il n'y eut pas jusqu'aux prétentions scientifiques de notre génération décidément progressive que M. Trum n'eût captées par toutes sortes de quincailleries électro-chimico-mécaniques, toujours vendues fort cher.

Et voilà qu'après tant de fantaisies envolées, les young ladies et petits gentlemen très riches se remettaient à réclamer du neuf, on ne sait quoi de conforme à des aspirations latentes, indéçises, encore en l'air et que M. Trum, avant de risquer aucun nouvel expédient, devait s'efforcer de saisir au vol.

Il s'abstint donc de monologuer de stériles plaintes, et, pratiquement, il employa ses loisirs forcés à combiner des projets, à guetter le secret des tendances qu'il comptait enjôler sans retard, à noter enfin en leurs moindres variations apparentes les allures et façons du jeune beau monde répandu dans le jardin.

Certes, le frais Elysean-Park n'avait rien perdu de sa coquetterie légendaire. Le soleil continuait de précipiter à travers les trouées de feuillage des éclaboussures d'or sur la soie verte des pelouses. La gerbe d'écume de la grande pièce d'eau montait toujours sur l'éblouissant lointain de lumière. Les mamans en toilettes vaporeuses, escortées de bobonnes à rubans et d'institutrices vagues, persistaient à venir s'asseoir, pour lire et broder, nonchalantes, les après-midi, à la lisière d'ombre des vieux arbres, taillis que sur les fonds de vert et d'azur les remuantes bandes d'enfants enlevaient des peinturlures de costumes d'été. Les heures de promenade gardaient leurs fouillis d'enluminures claires, mais, à vrai dire, elles ne bruissaient plus des joviales animations d'antan. Il planait un murmure chuchotant de cérémonial

et c'en était fini des airs envolés et turbulents jadis admis comme cachet de distinction. M. Trum crut, de plus, remarquer qu'une affectation de souci posée sur le front des mamans élégantes, s'estompait en reflets plus tendres sur les traits des bébés, eux-mêmes cuirassés d'élégance. Ceux-ci traînaient par les allées de lentes attitudes de rêvasserie. Ils restaient en arrêts de silence éperdu devant des tombées de branches, des effeuillements de roses, des froufrous de colombe en fuite ou n'importe quelle autre vue prise sur la poésie de l'éphémère !...

Il présidait à ces tenues mélancolieuses quelques tâtonnements, des gaucheries d'ébauche, indices d'un noviciat tout ingénu. Les symptômes, pourtant, étaient décisifs : On dressait la jeunesse dorée à des extériorités d'obsession, il existait une consigne d'assombrissement néo-byronien et c'est sur cette donnée, évidemment, que M. Trum devait baser ses recherches. Mais pour agir avec succès, il lui restait à découvrir dans quels termes et jusqu'à quel point cette manie – ou cette doctrine – s'accréditait dans l'intimité des familles, et

pareille enquête eût été, sans doute, difficile à suivre, si des circonstances favorables n'avaient apporté d'elles-mêmes à M. Trum les indications voulues :

Quelques nourrices et caméristes, simples gaillardes agrestes, innocemment restées de bonne humeur, fréquentaient encore de temps en temps les pimpants étalages de M. Trum et consacraient, par surcroît, ces plaisants moments entre elles à dauber, avec le plus d'irrespect possible, les inénarrables frasques des maîtres.

L'adroit négociant n'eut qu'à laisser tomber quelques questions dans le parlage pour en faire jaillir, aussitôt, en patois de terroir, un intarissable flot de confidences, ainsi traduisibles :

« Pas gênant, le service d'aujourd'hui ! Plus de rebuffades de Monsieur, ni de nerfs de Madame ; pas de cris de bébé, pas le moindre fracas des visites et connaissances. Tout ce qu'ils demandent, c'est qu'on trottine à pas de velours, sans voix, sans brusquer rien, autour de leur douceur triste, oh ! triste ! par plaisir donc ! en

manière de repos de l'esprit, vu qu'à leur idée, l'existence amusée ou non, ce n'est jamais que du hasard, de la folie et de l'inutilité s'effaçant le long des heures mourantes à la file, jusqu'à ce que demain soit devenu de l'oubli et du rien comme hier. Telle est leur chanson ; et les voilà charmants, en somme, avec leurs yeux grands ouverts de pitié sur cette bêtise, disent-ils ; de la vie lâchée entre ciel et terre sans pourquoi ni par qui, avec leurs têtes penchées, écoutantes, comme si des rumeurs de travail et de foule sur la ville et là-bas sur le reste du monde, il venait un drôle de bruit de rêve...

« Mais vraiment, poursuivaient les jaseuses, ceci n'est encore que des préparations entre soi pour paraître ensuite bien gentils dans les sociétés. Ah ! les réceptions, les soirées, les bals, c'est là qu'il faut voir leurs dégaines empesées de spleen, selon le genre qu'ils appellent « fin de siècle » et qui sera, par malheur, « commencement de siècle » d'après. Les Messieurs en noir collés aux murs comme des raies d'encre ; les Madames épinglées de perles dans le frisson des dentelles ; le silence et l'ennui

raide dans beaucoup de parfum et de lumière, voilà toute la fête. Quelquefois on varie d'un peu de « miousic » fébrilement tourmentée sur piano ; puis il y a des danses aussi, des enlacements deux par deux, des valse lentement tournées à travers les salons jusqu'à se perdre dans le jardin, au fond des ombres ! Alors les Messieurs en noir contre les murs parlottent du bout des lèvres. On saisit des mots au passage des plateaux de limonade et de sorbets : ce sont des gaudrioles glacées sur cette démente de musique, sur ces monotonies d'étoiles et de lune qu'on voit au loin de la nuit par les fenêtres, sur les griseries d'amour que les couples tournoyants se soufflent à l'oreille. Hélas ! s'aimer, s'unir, recommencer des êtres, créer de l'avenir, jeter de la vie sans cesse à ce vain rêve de vivre ! Tout cela, dérision ! en suite d'un tour de valse ! Et patati et patata ! voilà, continuaient les péronnelles, leur jolis propos – et c'est lancé sans rancune, d'un ton leste de mélancolie à l'évent. Le parfait du genre recommande qu'on folichonne ainsi d'une indifférence légère dans le désespoir d'agrément. Geindre pour tout de vrai, ce serait faire figure de

benêt, car de ce qu'il semble que la machine terrestre ne peut marcher que de guingois avec l'imbécile mort quand même au bout, c'est de quoi ne s'irriter qu'avec modération, en certitude de n'y pouvoir remédier. On perd à la tricherie de la vie, et, mystifiés, on paie sans tapage. Telle est la règle pour les gens comme il faut, petits et grands. C'est pourquoi nos grêles demoiselles fanfreluchées et satinées, nos gentlemen-moutards, en chapeau haute forme, étudient là-bas les grâces tristes, se laissent quasi vivre, mais avec des essais de croire que rien ne vaut la peine de rien... »

Tressautantes de rires, les babillardes n'en finissaient plus de leurs médisances. Mais M. Trum restait sérieux, très attentif, furetant son œuvre au fond des railleries. Il appréciait, en spécialiste, ces ostentations de mondanité navrée ; il les aimait tout à coup et s'en pénétrait pour les rendre en art. Sa cervelle s'agitait : la trouvaille voulait poindre, elle surgissait ; il la tenait, enfin, complète, heureuse, triomphante !

Quelques jours de hâtive improvisation lui

suffirent à tout bâcler derrière ses volets clos, et brusquement, un matin, il ouvrit, certain du succès, fier d'avance du retour de la foule.

On accourait, en effet, de tous les points d'Elysean-Park, attirés de loin par un spectacle d'irrésistible étrangeté. Les ribambelles d'enfants, aussitôt en presse devant la boutique, n'avaient pas assez de clarté bleue dans les yeux, pas assez de flammes roses sur les lèvres pour arborer l'extase, tandis que l'entourage des mamans élégantes et des vagues institutrices ne pouvait se défendre d'un murmure ravi.

C'est qu'en pleine joie de soleil, sur l'étendue vert-tendre se dressait une farce noire, une vision d'affreuse bimbeloterie de douleur. M. Trum élevait ses tréteaux sinistres pour un commerce inouï d'amusettes fardées d'épouvante. Les gais bariolages de l'échoppe s'éteignaient sous des voiles de catafalques piqués de larmes tremblées en papier d'argent. Sur les rayons une multitude de figurines se campait en grand deuil correct, selon la coupe la plus récente du journal des modes funéraires (*Mourning News*). – Il y avait

les pantins porteurs du rigide frac noir et casqués du haut gibus, les poupées en atours de veuves, avec longues ailes de tulle dans le vent ; par-ci par-là des clowns, même, ou pierrots yankees, à contorsions de squelettes en maillots noirs, que l'effet de neige de leurs perruques marquait d'une touche de gravité. Les suites de marionnettes se groupaient sur les couvercles de leurs boîtes, ébauchant des attitudes au milieu d'accessoires divers ; et des rapetissements d'humanité gesticulante, des aspect d'envers de lorgnette se modelaient comme en un temps d'arrêt de pantomime. C'était tout un monde en miniature, une collection complète de types sociaux que M. Trum, du bout de ses doigts d'artisan, avait lestement affublés au « dégoût du jour », enfunébrés de pied en cap, mis dans leurs meubles respectifs, copiés vifs, enfin dans une posture ployée et méditante de marasme, dans un semblant cruel et glacé d'être vrais.

On admirait en bloc le fouillis de merveilles, mais bientôt les détails furent examinés un par un, avec un mouvement de satisfaction croissante. Quelques brèves paroles de boniment

lancées par M. Trum hâtèrent encore – bien que débitées sans emphase – cette recrudescence de faveur, et l'on se rendit compte, enfin, de l'exquise impression souffrante qui s'élevait de l'exposition entière ; on comprit avec quelle entente délicate de l'actualité, avec quelle fine intuition des adoucissements philosophiques nécessaires, M. Trum avait pastiché les épisodes les plus habituels du fatidique spectacle d'ici-bas.

L'ennui d'être, ou problème de l'organisme, pris dans ses grandes lignes ; l'absurde action précise dans des inattendus de destins ; l'éternelle superfluité terrestre des tracas et déboires collectifs, tout apparaissait en assortiments de jeux distincts, en scènes muettes de petits fantoches, très bonassement lugubres, d'ailleurs, et mettant à leurs dehors angoisseux l'espèce de naïveté des vieilles légendes plaquées dans le coloris des images d'un sou.

Symboliques comme des pions d'échiquier et gardant le silence mortel du whist, les pions à face humaine de M. Trum innovaient un incomparable procédé de récréation bourrelante.

On ne pouvait mettre sous une forme plus ingénieuse de divertissement « le mal de vivre », théorique et pratique, à la portée de l'enfance.

Mais la sympathie unanime, prise en plein sentiment, se concentra d'abord sur une catégorie de compositions particulièrement attrayantes et qui se déployaient en longues lignes sinueuses, au beau milieu du comptoir.

– C'est les « petits enterrements », les jolis, ceux de première classe, expliquait doucement M. Trum, article soigné, ne laissant rien à désirer comme exercice de douleur compassée en plein air, onctuée déjà de résignation naissante. Le défilé va, l'allure est prise, lente, ouatée de componction. Il bruit une respiration de pleurs avec bourdonnements discrets de causerie. L'agent de tristesse décorative, le petit ordonnateur des pompes, est d'une dignité rare, ouvrant la marche, habillé de noir mat, avec bicorne sur l'oreille et stick d'ébène aux doigts ; professionnel, son sourire d'égal regret pour tous tombe d'un apitoiement indicible sur le calme des entours et, sans forfanterie du reste, il aspire les

saines fraîcheurs de la promenade mortuaire. À sa suite, vient l'équipe des petits croque-morts, sanglés de courtes jaquettes de bourre, le chef cylindre du tube de cuir enduit de crêpe, robustes de rable et satisfaits, non moins, entre deux ramassages de cadavres, d'escorter ainsi, bras ballants, en amateurs, jusqu'au cimetière, emboîtant le pas au quadrille de chevaux nains caparaçonnés d'un flot d'ombres de velours ou cheminant sur les côtés du galant petit corbillard couleur de suie, huppé de peluche blanche aux quatre coins, que conduit le petit cocher somnolent en noire houppelande d'une coupe extraordinairement posthume et botté jusqu'au ventre, à l'écuyère. Oh ! la procession est d'une majesté réussie et, certes, le petit défunt coffré dans le joli petit cercueil jonché de fleurs, dut être flatté – lorsque agonisant – de songer qu'il traînerait après lui le cortège de tant de petits gentlemen en exacte toilette d'obsèques et de tant de petites calèches de deuil berçant, bien suspendues, d'agréables petites dames en noir penchées aux glaces des portières et mieux en vue pour verser d'excessifs sanglots dans de

minuscules fragments de mouchoirs de dentelles...

À ce faste de gala, M. Trum avait ajouté, pour les petites bourses, une section d'enterrements économiques, quand même fort convenables, dénommés « les petits convois du pauvre », en tout composés des dolents véhicules à rotonde et d'une conduite d'exaspérés chiens maigres allant seuls derrière...

Continuant dans cet ordre de folâtreries civilisées à dessous d'amertume, M. Trum exposait quelques boîtes de « petits mariages », mais nullement de ces noces à tralala, qui rutilent d'ordinaire aux vitrines des marchands de joujoux. Ce n'était plus le petit épouseur blondasse, ouvrant un sourire de ténor, ni le petit guerrier ruisselant des chrysocales de son grade, tendant le poing nuptial à la poupée extasiée dans la nuée de tulles et de fleurs d'oranger sur un fond flambant neuf de familles cousues d'or :

– De telles festivités font mieux dans l'ombre d'un peu d'idées noires, assurait M. Trum. Voyez, plutôt, ces touchants « petits mariages in-

extremis » – les seuls demandés à présent dans le commerce – avec assistants en demi-deuil dissimulant de rongeantes appréhensions : le fiancé dresse la carcasse exténuée du parfait poitrinaire, tenue de bal ; la fiancée défaille d'éthisie : une soutane se détache du groupe d'invités et, dans le fond de la scène, on aperçoit une file de petites voitures closes et de valetailles en livrée sombre ornée de fleurs pâles, comme pour une excursion éventuelle du temple au cimetière...

Mais M. Trum ne s'était pas restreint aux croquis calqués sur le grand monde. Il avait, de plus, esquissé bon nombre de tableaux du grouillement des foules ; montré des cours de chantiers, des ténèbres d'usines, des géhennes de chauffes, des sordidités de galetas, des ruines de bas quartiers, des intérieurs de maisons de refuge ou de châtiment ; traduit des ivresses, des suicides, des rixes, des meurtres, des révoltes ; raconté les heures suantes de travail, les obstinés retours de misères, tant d'acharnées batailles de labeur, de famine et de rage qui, dans les formes d'une poésie plus farouche, accusent, à leur tour,

les absurdes fatalités de laideurs, de tortures et de crimes, les éternels recommençages d'inutiles faits divers où roule et se débat l'ahurie création.

L'un des meilleurs morceaux de cette partie de la collection était certainement le « petit hôpital » avec ses rangées de couchettes voilées de serge blanche, les placides caboches des petits infirmes rabattues sur les traversins, les airs guérisseurs du petit médecin en visite, les silhouettes blanches des religieuses au maintien de silence et de rêve dans cette hôtellerie de douleurs errantes et d'agonies hâtées.

On admira beaucoup, aussi, la facture des « Petits Monts-de-Piété » dont on notait la lumière morte d'officine teignant de pâleur une mêlée de pauvre monde en haillons et les troupes de petits employés avides de fouiller du bout du nez les tas de hardes apportées par de tremblantes petites ménagères halant à leurs jupes de guenillardes traînées d'enfants.

– Cela se passe la veille des jours de propriétaire à payer, – ricanait M. Trum. Voilà pourquoi l'on jette pêle-mêle à l'usure tant de

sortes de petits paquets en échange de si menues, menues piécettes de monnaie. Voilà pourquoi, d'un air de lâcheté commise, on engage furtivement la défroque, le bijou, le souvenir, la relique...

M. Trum poursuivait ainsi les descriptions, acérées de quelques traits de satire, qu'il débitait sur un ton d'atticisme insouciant et d'oiseuse ironie contre le destin. Puis il faisait mouvoir les marionnettes, révélait les secrets de leurs articulations, leur arrachait même les voix et les cris de leurs rôles désespérés. Les poupées serrées au corsage musiquaient une plainte écœurée, un râle amer de clarinette ; les clowns et pierrots émettaient aussi des clameurs d'automates, des fac-simile de sanglots extraits d'impassibles entrailles ; un crin de leur perruque, frotté entre les doigts de l'impresario, amenait les grincements atroces – et récemment inventés – d'une peau de tambour tendue sur leur crâne. Mais que ces gémissantes imitations hurlassent grotesques ou tragiques, rien n'altérerait jamais l'exquise fraîcheur plâtrée aux joues des poupards, nulle ombre ne passait dans l'éperdue

gaieté bleue de leurs yeux de cristal ; les clowns gardaient leur grimace retroussée de sarcasme ; oui ! les pantins, les mornes absolument qui jadis marivaudaient leurs félicités, les poupées noirement vêtues, à présent, selon l'ennui des temps, les dociles et candides poupées rapportaient d'autrefois leurs frimousses de beurre frais, pomponnées de frisures, leurs gestes dodus grassement roulés en carton-pâte ; et toujours, sur le rouge feu des lèvres, sous l'arc trop raphaélique des sourcils, dans la limpidité des yeux de verre ombrés de trop longs cils de soie, il leur restait l'immuable sourire illuminé, l'inouïe profondeur d'innocence, la troublante lueur de vision sans voir, que reflétaient exactement, d'ailleurs, les visages rayonnants des bambins assemblés devant la boutique.

On se prit à raffoler de ces frimes d'angoisses dont les acteurs, très sincèrement, n'éprouvaient rien. C'était le passe-temps tout neuf, tant attendu ; vraiment fashionable ; on allait pouvoir s'amuser dans l'affligeante mesure des convenances, on tenait l'heureux joujou conçu dans le style, enfin, des dernières méthodes de

désillusion. Et, simplement, il avait suffi d'un peu de retouche funèbre pour actualiser ainsi le vieux stock de pantins indifféremment éplorés ou farceurs.

Le succès de M. Trum dépassa toute prévision. On se bousculait pour acheter. Des centaines de « petits enterrements » sillonnèrent bientôt les avenues. On jouait, entre demoiselles, à toutes sortes de « petits mariages in-extremis » dans les coins d'ombre. Flânant par là, les gamins du menu peuple étaient fraternellement conviés à de décourageantes parties de « petits hôpitaux et monts-de-piété », et, sans relâche, on retirait de la grande pièce d'eau les victimes des « petits assassinats », des « petites insurrections » et autres petits jeux coopératifs des crève-la-faim.

Ces pâles distractions incitaient l'enfance élégante à des poses transies qui devinrent immédiatement de rigueur sous les ombrages d'Elysean-Park. Il était peu relevé, désormais, de hanter les boulingrins en toilette non macabre. Les nourrices mêmes, converties, serraient leurs mioches dans des mantes de tournure claustrale et

leurs coiffes battaient l'air de longues traînes de rubans noirs. La vieille marchande de gâteaux ne vendait plus que des « chagrins » au lieu des croustillantes friolettes anciennement appelées des « plaisirs. » Les soldats, en quête d'églogue, encanaillaient un tantinet le paysage de leurs uniformes vermillons piqués de bleu-jaune et l'on délibéra de rétablir les « hussards de la mort », pour le roman spécial des bobonnes en deuil.

La pluie de dollars afflua chez M. Trum, aussi longtemps que ces badines mortifications eurent pour correctif les jolieses de l'été. Mais voici que les rouilles d'arrière-saison grimpèrent aux arbres, la brise soufflait de l'automne à pleins frimas et les minauderies de décadence commencèrent à manquer de confortable. Un ennui, non joué maintenant, tombait des brumes, et les acerbes facéties de M. Trum ne suscitaient, enfin, qu'un petit frisson d'agaçantes et grelottantes réalités ; elles accentuaient aux yeux des enfants eux-mêmes l'ineptie d'être on ne sait quel cauchemar d'humanité ratée et mal à l'aise. Cela devenait d'un déchirement d'âme insupportablement naturel. Des rancunes sourdes

s'ameutèrent au nez des stupides pantins opposant à des calamités trop certaines leur indomptable risette de mécanique. Il y eut des menaces, des insultes, finalement des huées. La popularité de M. Trum s'effondrait derechef s'il ne l'avait, une fois de plus, repêchée par un trait de génie :

L'hiver, un matin, était entré dans Elysean-Park, sur l'aile d'une trombe de neige. Les enfants, en course dans le tourbillon, s'arrêtèrent tout à coup intrigués des changements réopérés soudain dans le magasin de joujoux. Les marionnettes bizarrement flottaient dans le vide, et, prises à la taille par des anneaux passés le long d'une tringle, elles se déployaient, serrées côte à côte, d'un bout à l'autre de la baraque, tandis qu'à quelques mètres de la devanture, M. Trum avait élevé d'énormes monceaux de boulets de neige.

Refusées, démodées, flétries, elles apparaissaient en une seule rangée, ces caricatures de la vie en noir. Le fiancé, l'amante, le prêtre, le paillasse, le fonctionnaire, le

plébéien, la dame, le monsieur, ils étaient là tous, ces veules échantillons de la sottise d'être, tous ces mannequins de l'incompréhensible chimère à forme humaine, tous ces clowns de l'effarement, façonnés par l'arbitraire fantaisie, ayant aux lèvres la plaie du rire sans cause, ils étaient là, toujours paisibles, hilares, bichonnés, ridicules, dans l'attente niaise d'un châtiment, d'une fin, d'un néant quelconque...

Qu'allait-il donc se passer de drôle ou d'effrayant ?

M. Trum, sans nuances de persiflage à présent, et de verve déchaînée, se hâta de satisfaire les curieux :

– On n'en veut plus, parla-t-il, de ces larmes de parade et de ces dilettantismes d'accablement. On en a par-dessus la tête de ces affres d'automates sans vrais pleurs aux yeux, sans un cri d'âme dans la gorge, sans vraie faim au ventre. On les berne, enfin, ces désolés, ces opprimés, ces meurtris artificiels, sans haine et sans révolte, sans pensée et sans voix. Oui, l'on siffle, à cette heure, ce qu'on acclamait hier. Eh

bien ! on le crèvera, le pauvre spectre morfondu d'idéal à rebours. Destruction radicale ! – la guerre à mort, à mort ! Ce sera la nouvelle amulette, pas cher ! un sou le coup ; un exercice facile et gai : l'on n'a qu'à frapper, qu'à cogner les pantins imbéciles ! au hasard, dans le tas !

– Cassez, brisez ! achevait M. Trum. C'est le jeu du massacre et de la fin du monde, le grand succès du jour. Cassez, brisez ! criait-il, donnant lui-même le signal de l'attaque.

La cohue des bambins ouvrit la bataille à grands hourras de joie. Oh ! la fête de revanche et de rires. Les mitrillades de paquets de glace s'écrasaient en poudre contre les jolies tranquilles petites poupées culbutées, fracassées, éventrées, vidées. Ce fut une volée confuse de blancheurs où pirouettaient fleurs et dentelles, chignons et falbalas ; un éparpillement continu grossissant l'avalanche, où bientôt s'enfonçaient et s'engouffraient jusqu'au dernier tous les lamentables petits cabotins de M. Trum.

Après une heure, la célèbre boutique en plein vent n'était plus qu'un amas de givre couvrant de

son linceul la défunte tragi-comédie de la tristesse à la dernière mode...

Il est peu probable – soit dit en guise de dénouement – que M. Trum se préoccupe de quelque autre attraction pour l'été prochain :

L'heureuse application de la méthode Schopenhauer lui a rapporté gros et lui permet de quitter à jamais les affaires pour aller vivoter enfin, en petit rentier, quelque part de natal et de verdoyant – dans un optimisme sans ostentation.

## **Ci-git Edwinn**

Nous avons eu l'honneur d'être les deux derniers expulsés de la taverne au moment de la clôture des volets et nous nous étions mis à rôder, malgré la pluie de givre et les cris d'ouragan de cette nuit de décembre, toujours plus avant dans le noir des rues.

Aussi bien, comment se quitter à présent ? Notre tendre ivrognerie larmoyait les effusions d'un inséparable amour ; puis, il semblait résulter implicitement des confidences antérieures qu'au moins l'un de nous avait négligé, ces jours-ci, de s'assurer locativement une résidence fixe. Il se rencontre, en effet, des individualités que les instincts casaniers ne surexcitent pas au point de vouloir vaincre, à cet égard, les exigences croissantes et les sombres appréhensions des propriétaires. Telle est l'opinion qui s'était incidemment formulée, sans préciser lequel de nous l'avait le mieux mise en pratique. Notre promenade menaçait donc de s'éterniser par le seul respect des convenances, qui nous ferait

feindre de nous accompagner mutuellement jusqu'à notre absence probable de logis respectif. Enfin, motif suprême de nos sympathies – et peut-être de notre privation momentanée de domicile, – nous étions des frères de lettres, des soldats de la grande armée de l'écritoire, et nous nous lançions dans une critique à fond, prose et vers, livre et journal, de toute la littérature existante... Une conversation de ce genre peut-elle jamais finir ?

Jusqu'à ce soir, pourtant, nous ne nous connaissions que de vue, par suite de rencontres sur des escaliers de journaux. Pudibond, je dissimulais alors sous ma houppelande un humble volume – ma pauvre *Elsa* ! – Lui, l'œil en bataille, marchait, au contraire, fier, son livre au poing. J'analysais au passage sa rude structure maigre de grand diable famélique, sa longue face blême creusée de fureur, l'ascétisme râpé de son habit noir, l'on ne sait quoi de shakespearienne clownerie dans le renvoi du chapeau haute forme à l'arrière du front monté en rêve : Ainsi vu, je le jugeais d'une misère intéressante et vaincu par trop d'étrangeté d'art, tandis qu'il m'écartait de

ce regard d'orgueil qui hait les inconnus. Il exista dès lors entre nous des chances d'exécration réciproque et nous éprouvions, tout à l'heure, un malaise froidement burlesque du hasard qui nous amenait face à face, à la même table de cabaret.

Il y eut, d'abord, un parti-pris de silence, mêlé d'envisagements sournois et d'affectation de s'ignorer. Mais ce furent mille sensations simultanées d'écœurement : l'abjecte brûlure des grogs, le brutal du bruit et du gaz, les cruels coups de vent engouffrés à chaque battement des portes, le va-et-vient de quelques marchandes de sexe aux chairs empesées de plâtras, au luxe décroché du revendeur, les figures mornes ou flambantes des crève-de-faim et des truands en goguette alternant sur la crasse des murs dans le bleu de la tabagie qui, par des échanges de coups d'œil, des grincements, des jurons, des bouts de phrase dégoûtamment jetés comme des bouts de cigares, nous amènent enfin à moduler contre le présent épisode d'existence, et même contre le spectacle universel de la création, le plus âpre concert d'insultes qui se soit jamais levé d'une colère d'écrivains non encore rassérénés par le

succès.

Et quand notre allure fut prise à patauger côte à côte, la houle d'ivresse aux entrailles, sous la glaciale crevée des nues je développai plus violentes, le long des heures, ces litanies d'imprécations. Le moindre défaut dont j'accusais l'arrangement social, c'était son manque absolu de raison d'être. Seule elle était belle et vengeresse, proclamais-je, cette nuit de glace et de frissons où nous errions comme dans le noir d'un monde fini...

Plus calme, le camarade s'affirmait, selon mes prévisions, comme un être de valeur, ne fût-ce que par sa placidité dans l'art de cuver l'alcool. Il affectait le ton bref, le mot concluant, le trait de clarté jeté, par-ci par-là, dans le lyrisme que j'outrais pour le séduire. Sur mon espèce d'hymne à la nuit, brusque, il fit une halte, le haut chapeau tout au bout du bras, raide silhouette coupée sur une lueur de lanterne, en vrai croquis pour conte nocturne, saluant ainsi l'espace éteint, sa respiration haletante et continue de rumeurs de tempête, les bruits fous, inexplicablement

douloureux des ombres, les aspects de formes d'effroi, le décor des infinis déroulements d'obscurités.

Quand nous reprîmes notre course, flâneurs exaltés au nez de la tourmente, notre alliance poétique était complète. Nous n'appartenions décidément pas à l'école « veriste » qui copie le triste et le ridicule de l'ennui d'être et ressasse l'éternel lieu commun de drame ou de farce que les successions d'humanité se transmettent à revivre et à remourir. Le génie pur méprise ces fatalités déterminées par les conditions de l'organisme, et n'étudie que le secret de sa propre essence. Il refuse d'être matériellement soi sans savoir pourquoi ni comment et, dédaigneux des faciles constatations substantielles, il ne part que du point où sa pensée s'ouvre : c'est là qu'il construit la logique de ses chimères à l'inverse de l'arbitraire insanité du réel ; c'est là qu'il édifie l'idéal d'une plénitude de compréhension et de durée dont le monde actuel est le voile, et qu'au milieu de notre nature de mort il se fait l'interprète d'un sentiment d'éternité...

Tel est, décrets-nous, l'art d'écrire chez les hauts esprits ; et, fouetté par les courtes répliques du frère, je déroulais ces théories effarement ivres avec une chaleur d'âme à faire fumer mon échine trempée de pluie. Mes vierges timidités d'auteur s'envolaient aussi. J'osai glisser dans la conversation le nom de mon *Elsa*. Cet essai de roman ne symbolisait-il pas quelques-uns des nobles principes énoncés ci-dessus ? J'allai même jusqu'à donner une esquisse du scénario, ho !... très discrètement, dans ses grandes lignes : Elsa, la présumée Suédoise, est une morte... Sa beauté ne subsiste plus que dans la grisaille d'une ancienne plaque de photographe tombée, par hasard, entre les mains d'un savant, un chaste, un sombre, chez qui « l'œil seul veut aimer... » (J'accentuais cette phrase d'un ton équivalent à son effet d'« italique » dans le volume.) Drame de passion d'un regard et d'un reflet !... Le savant torture l'image trouble : il lui faut le précis des formes, le secret de l'expression ; il s'acharne à tous les réactifs connus de la chimie ; il use sur ce spectre tout son génie de science ainsi que d'autres jettent à des vivantes toute leur âme et

tout leur or... Vaines années de recherche d'introuvable : l'effigie trop manipulée se dissipe, le carré de métal n'est plus qu'un luisant de miroir où n'apparaît désormais que sa lueur à lui, l'halluciné de l'amour sans ligne, du rêve sans vision...

Les détails dont j'agrémentais ce résumé nous avaient conduits jusqu'aux limites de la ville, devant le désert d'ombre des plaines. Nous retournâmes sur nos pas et je laissais planer, dans un moment de silence, la splendeur supposée de mon dénouement, aux écoutes, pourtant, des observations que le confrère semblait ponctuer de ses zigzags réguliers d'ébriété :

– Très sobre ! grognait-il, caprice d'art pour l'art ; et pas d'aventures, pas de rencontres d'individus à dialogue, la voix des choses, seulement... Oui ! très habile..., mais quoi ? l'amour, la science, toujours l'extériorité, toujours la réfraction de l'adventice !... Non, vieux jeu ! la véritable tâche littéraire serait autre ! Il faudrait savoir mettre dehors le for intime, dire le dessous de la conscience, élucider

la façon séparée que ressent chaque âme d'être soi...

Flatté d'abord, puis inquiet, j'allais protester contre le surplus de noir que ces déductions mêlaient à la nuit, mais il continuait d'un tel accent de tristesse :

– Il faudrait cela, mais c'est impossible : L'inné n'a pas de verbe. Le langage ne parle que l'homme appris. L'idée interne subit la frappe de la machine à vivre et ne transparait qu'en figures sensualisées par l'automatisme charnel. On n'est soi que copié d'un autre. Le geste, le cri, l'emportement de passion même, sont d'une famille, d'une race, d'un atavisme quelconque. Et pour rien livrer de sa conception infuse, pour rien révéler qui soit bien d'elle, la pauvre âme n'a que le silence, le souffle muet où s'éteint la puissance, l'audace, l'instinct de perfection de la pensée, – l'horrible grand silence, ton supplice, « Edwinn ! » ton supplice éternel !

– Edwinn ?... Farouche, tout à l'heure, la voix du frère s'éplorait presque sur ce nom. De qui parlait-il ? J'eus un vague souvenir de connaître

ou d'avoir lu... Edwinn ? questionnai-je...

Mais il poursuivait sans m'entendre. Rien ne l'arrêtait maintenant ; il venait, lui aussi, de proclamer le titre de son volume et, pas plus que moi, ne savait se défendre d'en étaler une emphatique analyse. *Edwinn ?* parbleu ! c'était la mise en scène des aberrations métaphysiques bégayées tout à l'heure, c'était le conte absurdemment hoffmannesque de l'« homme sans bruit », de l'ambitieux d'originalité que stérilise l'orgueilleuse peur d'être banal. Épris d'une fille, il méprise de moduler les rengaines toutes faites de jeune amour qui chantent d'elles-mêmes sur ses lèvres ; en lutte aux batailles pour vivre, il refuse de lamenter la note connue dans l'invariable chorus des affamés ; la plume tordue aux essais de prose, il succombe à vouloir transcrire autrement le « secret de son moi » que sur le mode du stylisme en cours. C'est l'incurable taciturne de ses profondeurs d'amour, de désintéressement, de doute, d'enthousiasme ; puis c'est le désespéré muet des nuits de taverne, apparition aussi de maigre frac noir et de haut chapeau, tellement ivre certain soir qu'on

l'ensevelit trop vite, et c'est, par suite, une mort bien digne de lui : l'écrasement crispé dans la hâte du cercueil, la suffocation du cri d'agonie, « la mort qu'on n'entend pas mourir ! » hurlait le camarade, rendant à son tour l'« italique » par du trémolo de pleur...

J'examinai l'auteur d'*Edwinn*, peut-être l'autobiographe :

– Allons ! raillais-je ; il n'est pas si défunt ! nous le retrouverons ce soir au cabaret ?

– Vous doutez ! répondit-il, rude, marchant plus vite ; allons voir sa demeure..., non errante celle-là..., au cimetière !

J'emboîtai volontiers le pas. Des pâleurs d'aube flottaient dans le brouillard, les prolongements de rues émergeaient des plaques d'ombre. La ville s'éveillait, quelques lampes de boutiques jaunissaient par-ci par-là des buées de vitres ; notre verve se dissipait avec l'ivresse dans ce laid frisson du petit jour ! Il était urgent de paraître s'en retourner, fût-ce sans savoir où. J'allais donc, résigné, mais bientôt j'entrevis le but du chemin parcouru, j'avais maintes fois

accompli le même pèlerinage ; oh ! je le connaissais de fond en comble, l'affligé cimetièrè dont le camarade prétendait me faire les honneurs.

Nous arrivâmes, amers et transis, et nous franchîmes le seuil.

L'un des gardiens, en crasseuse redingote brune, était à son poste dès cette boueuse aurore d'hiver et se livrait, encore tout somnolent sous le bec de gaz, au soin d'épousseter quelques tombes, – ou, pour parler simplement, quelques volumes.

Car, avec les fantasmagories de la nuit, nos ferveurs d'imagination s'étaient envolées. Une longue insomnie, compliquée de froid et de faim, amène ordinairement cette manière positive de voir les choses dans le cru de leur prosaïsme matinal. À quoi bon, à présent, les métaphores et fictions. Nous jugeâmes superflu de dissimuler que le prétendu cimetièrè était un simple dépôt de cadavres imprimés, une modeste officine de libraire-éditeur pour transférer à la postérité les stylistes suffisamment méconnus, les prosateurs à

insuccès bien certains, les romanciers du jour et d'un jour, ainsi que les rapides pléiades des poètes morts-jeunes. L'établissement est, du reste, très fréquenté. Tous les genres d'essais littéraires y reçoivent une sépulture décente moyennant divers tarifs qui permettent aux intéressés de choisir entre l'imposant in-quarto, le convenable in-octavo, le modeste in-douze ou bien encore les Revues hebdomadaires et mensuelles qui sont des sortes de caveaux de famille ; et les nombreuses catégories usitées, enfin, de concession typographique à perpétuité.

Nombre de ces cénotaphes – tels que volumes, brochures, plaquettes et livraisons – revêtent un luxe exceptionnel en témoignage d'enterrements bibliographiques de première classe. On y remarque, par exemple, d'intéressantes épitaphes, ou épigraphes, gravées sur la face supérieure du petit cercueil de papier, et, parfois aussi, des estampes noires ou polychromes illustrant l'idée principale ou plus mémorable que l'édité-défunt a tenté de laisser après lui.

Beaucoup de ces reliquaires enrichis de tels

ornements sont recommandés à l'attention des visiteurs par une étiquette portant cette attrayante mention : « Viennent de disparaître » et, d'ordinaire, ils sont mis en vedette aux vitrines, car dans les lieux de repos, en général, le bon goût, non moins que la tradition, conseille d'accorder la meilleure place aux mausolées les plus fastueux.

Le rond-point de cette librairie est circonscrit entre la porte d'entrée et le comptoir, élevée tribune d'ébène où trône l'éditeur ou grand ordonnateur fréquemment parvenu millionnaire en ces adjudications d'honorabilité funèbre. Aux heures commerciales d'après midi, c'est là que les lettrés de tout âge se pressent lorsqu'ils souffrent d'une insurmontable et fatale fièvre de publicité ; c'est là qu'ils implorent des stipulations accessibles pour l'ensevelissement désiré convenable de leurs restes intellectuels ; c'est de là que d'aucuns écrivains, en révolte contre de si dispendieux règlements d'obsèques, retournent découragés à leur domicile pour se livrer solitairement à la crémation de leurs manuscrits.

Depuis l'entrée jusque, dans la pénombre de l'arrière-boutique s'étendent des travées où les cercueils minés de prose et rongés de vers sont enfermés par séries distinctes. On remarque d'abord la fosse commune, l'énorme fouillis des romans de la quinzaine dont les gazettes enregistrent quotidiennement, entre autres bulletins de mortalités, l'éphémère statistique. Les contes frivoles et légères actualités scandaleuses d'antan dessèchent plus loin, fardées de couvertures roses ; plus loin toujours, dans une collection reliée de papier noir, dite « Bibliothèque d'un homme de dégoût », jaunit le ricanement des élèves de Schopenhauer et autres posthumoristes. Et dans plus de reculée encore, dans le plus abandonné recoin de la nécropole, sous des brochages verts, nuance pleur de saule, se morfondent les passionnées idéalizations de « l'éternel féminin », les pages d'éblouis poètes déifiant d'inouïes et problématiques filles de rêve.

À peine osai-je risquer un regard, piqué d'une larme, vers cette désolée subdivision où mon *Elsa* (format in-octocaveau) sommeille à jamais

entre mes douces fleurs de rhétorique...

La voix du camarade interrompit ces impressions de deuil intime :

– Regardez ! disait-il, feuilletant sous mes yeux quelques versets d'un volume que l'employé venait d'extraire de la section encercueillée de noir.

D'horribles phrases haletèrent lues au vol. C'étaient la « muette agonie » déjà mentionnée, l'extraordinaire « mort qu'on n'entend pas mourir » et autres irréparables lividités d'intérieur tombal où pâlassait – comme sur des déterrés en des minuits d'ancien romantisme – le lunaire éclat du bec de gaz.

Le collègue referma l'opuscule et mit une frappante insistance à me faire admirer le couvercle où gémissait ce titre :

CI-GIT EDWINN.

Ainsi conduit vers des sentiments de

professionnelle condoléance, j'offris le demi-dollar exigé pour l'acquisition de l'ouvrage et je serrai cordialement la main de l'auteur, l'heureux homme qui, du moins, avait su caractériser dans son livre quelque aspect de son propre être, imager son raffinement de timidité d'artiste, décrire, peut-être, son impuissance à faire jamais le moindre bruit de gloire..., tandis que moi ! Rien que des chimères habillées d'extase...

– Mon *Elsa* ! soupirai-je pourtant, le bout du doigt dirigé sur le fond de magasin vert-saule.

J'agissais ainsi par un reste de confiance et de candeur. Peut-être le frère de lettres honorerait-il aussi mes morts d'une marque de sympathie ; peut-être un acte de complaisante exhumation, le miracle d'un achat d'exemplaire allait-il, pour la première fois, se produire ?...

Mais le maigre noctambule éleva l'un de ses longs bras et mit dans l'air un geste vague, la pantomime d'on ne sait quel parti-pris de pieuse discrétion : une manière d'indiquer combien cette partie du cimetière se perdait dans d'indicibles lointains, – combien l'incolore et fantasque *Elsa*

semblait ensevelie là pour jamais dans  
d'inviolables abîmes d'oubli.



Cet ouvrage est le 1088<sup>e</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.